38e Année. N° 5.

MAR 28 1931
PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

1er MARS 1931

		Pages.
Comtesse de Noailles.	*Un Souvenir de Marcel Proust*	5
Marcel Proust	*Lettres à la Comtesse de Noailles*	11
Paul Morand	*Dimitri.* — II	45
Comte Sforza	*Chez l'Impératrice Eugénie*	66
★ ★ ★	*Le Problème de la Prusse orientale*	72
W. B. Maxwell	*Le plus long Jour de sa vie*	91
Stéphane Lauzanne	*L'Arbitrage international*	116
E. Benveniste	*Le Parsisme*	126
François Herbette	*La Crise et la monnaie d'argent*	145
Pierre Frédérix	*Conquête.* — IV	165
Jean-Louis Vaudoyer	*Concours de beauté*	189
A. Albert-Petit	*Les Livres d'histoire*	199
Gérard Bauer	*Le Théâtre*	213
Albert Flament	*Tableaux de Paris*	222

Marcel Thiébaut : *Parmi les Livres.*

Copyright 1931 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **7** FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La REVUE DE PARIS *publiera prochainement :*

La Reine Hortense au Château d'Arenenberg

par HENRY BORDEAUX

de l'Académie française

Captain O. K.

par LUC DURTAIN

Terre de France : Vauban

par MARTHE DE FELS

L'Angleterre et les Dominions

par ANDRÉ SIEGFRIED

L'Aéronautique maritime

par ★ ★ ★

Les Religions fétichistes de l'Afrique noire

par GEORGES HARDY

General
Gaulon

UN SOUVENIR
DE MARCEL PROUST

J'ai plusieurs fois évoqué pour ceux qui l'aimaient comme pour ceux qui l'admiraient sans l'avoir connu, le visage et l'esprit de mon cher ami Marcel Proust. Tout dernièrement j'ai fait précéder d'un portrait que je crois coloré, mobile, quelques-unes des lettres magnifiques qu'il m'a écrites. J'espère être parvenue à excuser l'encens qu'il fait brûler vers moi si généreusement, que le lecteur est plus en contact avec le nuage aromatique émané de son cœur qu'avec moi-même, enveloppée et transfigurée par ce baume sans pareil. Mais il y aurait une coupable avarice de l'esprit à ne pouvoir transporter, dans l'écriture, une part de la conversation perpétuelle que nous consacrons si aisément, et pour notre propre bonheur, à un ami disparu, enchaîné par notre mémoire et nos récits à notre destinée persévérante.

Platon affirme que les corps séduits par les grâces de l'univers et qui subirent trop vivement les voluptueux sortilèges, se détachent péniblement de la terre, que leurs désirs y viennent rôder avec regret et une douloureuse convoitise. Marcel Proust, après avoir tout aimé religieusement et à travers une souffrance sans plaintes, s'est endormi dans une paix ascétique. C'est nous qui ne consentons pas à cesser de l'attirer dans nos demeures, à ne plus le retenir dans les mailles de nos moroses journées, où brûle plus faiblement le feu de l'esprit que ses donations incessantes attisaient.

1er Mars 1931.

***

Il semble convenu qu'une ou deux études consacrées par nous à une œuvre de génie libère notre gratitude envers elle. Les intérêts des vivants ressaisissent ceux qui avaient choisi de converser avec les morts. Trop souvent les Ombres aimées ne bénéficient plus que de notre récit verbal : la parole aisée, en son glissement naturel ou ingénieux, connaît le privilège de reproduire, par les précises et ondoyantes anecdotes, le visage, la voix, les attitudes, les propos de nos amis évanouis. Le cercle brisé se reforme, le joyau perdu n'y manque plus, nous recomposons, en parlant, ce passé où battaient facilement nos ailes de vigoureux papillon, et sur nous brille à nouveau les rayons du soleil amical qui confortait et développait nos mystérieuses forces.

Pourquoi ne pas admettre que le rappel écrit de la physionomie et de l'âme qui nous étaient chères, pour semblable qu'il puisse être à une description antérieure, constitue des rencontres momentanément réelles et familières, dont tout le malheur de la vie est qu'elles ne soient qu'imaginaires? Il y a dans un drame célèbre de Paul Claudel, *L'annonce faite à Marie*, une scène déchirante, qui m'avait puissamment émue dans le temps béni où ceux que j'aimais me semblaient éternels. Peut-être avons-nous comme une prévision de nos malheurs, car j'éprouvai une sorte d'excessif assentiment en entendant la phrase suivante criée par une jeune mère berçant le cadavre de son enfant qu'elle s'obstinait à vouloir allaiter encore : « Non, non, ce n'est pas assez d'amour, si l'on n'a pas le pouvoir de ressusciter les morts! » Michelet, que Marcel Proust aimait passionnément, présente sous une forme différente la suprême stupeur que la mort cause aux survivants, indéfiniment lésés. Selon le grand historien lyrique, dans l'énigmatique et farouche Bretagne, si souvent et pieusement visitée par Marcel Proust, des fées hargneuses, issues de l'imagination populaire, s'accroupissaient, le jour des Morts, sur les sombres tombeaux, et, de loin, criaient à quelques rares passants : « Éloigne-toi de mon trépassé! » Pour nous, qui voyons se rétrécir d'heure en heure le temps qui nous reste à vivre dans la privation des tendresses rassurantes et suaves, nous

hausserons jusqu'à la lumière du jour, autant qu'il nous sera possible, nos trépassés; nous les garderons à nos côtés; nous attendons d'eux qu'ils nous guident vers le séjour paisible où déjà nous faisons partie d'eux-mêmes, tel qu'inversement Ève était incluse et naissante dans le corps ignorant d'Adam.

***

Voici Marcel Proust en sa riante, active et languissante jeunesse : son bel œil de rossignol du Japon, — œil tout en liqueur brune et dorée, — est interrogatif et comme suspendu à quelque nécessaire et délicieuse leçon qu'il semble attendre avidement de nous. Ne nous y trompons pas; Marcel Proust n'interrogeait pas; il ne s'instruisait pas au contact de ses amis. C'est à lui-même qu'il posait en silence de méditatives questions, auxquelles il répondait ensuite, dans sa conversation, dans ses actes, dans son œuvre, avec une inébranlable conviction qui communiquait à son visage onctueux de constant adolescent une sorte de dureté, éphémère mais saisissante, et semblable à une inscription votive, gravée sur la pierre loyale.

Oui, bien que son attitude et le son de sa voix eussent une douceur extrême, ses conversations abondaient en affirmations, et nul cœur ne fut moins hésitant que le sien, ne douta moins de sa vérité. Il imposait ce qu'il estimait, se riait à bon escient du goût d'autrui, jugeait comme on constate, fermement, bravement, sans s'inquiéter d'être jugé lui-même. Il eût soutenu contre l'univers ses certitudes, et, gracieusement mais implacablement, parqué dans un désert formé par sa réprobation, ceux qui eussent voulu attenter à ses admirations enthousiates.

C'est lui qui, un jour éblouissant de juillet, assis près de moi, à l'heure du crépuscule, sur un divan bas, dans l'appartement qu'habitait alors ma sœur, avenue Henri-Martin, me lut et vanta, le premier, un nouveau recueil enchanteur de Francis Jammes, où apparaissait dans son paradis rustique ce dieu campagnard, couvert de rosée et d'argile, faisant naître sous ses pas pesants la campanule et la digitale; évoquant aussi, entre les murs calcaires de sa maison bleutée, la Guadeloupe, au seul contact d'un coffret de laque et de

corail, hérité d'un aïeul maternel; se nourrissant, — eût-on dit, — d'un brouet d'azur tassé dans un bol en bois odorant. Depuis cette lecture d'un soir radieux, c'est à Francis Jammes que je décernerais le prix, fondé sans doute dans les cieux par saint François d'Assise, si toutes les bêtes velues, volantes, de sa contrée béarnaise, incomparablement décrites par lui, ne finissaient pas, l'œil éteint, le col renversé et sanglant, dans sa gibecière.

Aucune ironie, dirigée à tort contre de grands et poétiques écrivains, contestés parfois, n'aurait pu modifier l'enivrement de Marcel Proust. Qui persuaderait-on contre l'arome et la saveur qui l'enchantent, contre le plaisir de ses yeux?

L'intrusion de la sensibilité ou de l'hostilité d'autrui dans le domaine des préférences de Proust ne marquait pas d'empreintes. Il pouvait aussi, il est vrai, ne pas vouloir s'accointer de génies authentiques. Je me souviens qu'il opposa une indifférence presque discourtoise au récit que je lui fis, plus tard, de telles pages de Schopenhauer, qu'il avait pourtant vénéré, de tel poème de Rimbaud, où le soldat de jadis, blessé et perdant son sang dans les « cressons bleus » d'un tableau d'impressionniste, était en droit de l'émerveiller. Ce grand sensoriel avait des passions décisives, un temps limité, une prescience de ses besoins spirituels, une solitude intérieure que l'on n'envahissait pas. Marcel Proust mieux que personne, et ses *Pastiches* en font foi, eût pu établir la critique de ce qu'il adorait. « Il faut savoir lâcher à temps ses métaphores », disait Alphonse Daudet, (cette citation me vient de son fils), et j'ai moi-même souvent affirmé que l'intelligence consistait à se défaire honnêtement et rapidement de son pari intellectuel, dès que la moindre lueur de contradiction admissible brillait aux yeux de l'adversaire. C'est bien ainsi qu'agissait Marcel Proust. Certes, s'il eût été dans le cas de moins aimer Anatole France, Barrès, Bergson, Monet, Debussy, Maeterlinck, il eût eu recours au parfait et délicat outillage de son cœur et se serait employé à poser des pinces chirurgicales et des pansements neigeux sur les plaies appauvrissantes, mais il n'eût pas maintenu contre les défaillances, contre l'évidence, ses passions d'avocat pur et superbe. Sublimes ferveurs intègres, qui me font aimer le notaire familial décrit par

Balzac dans le *Cabinet des Antiques* à l'égal des douleurs de Tristan, des souffrances de Kurvenal!

En ce qui me concerne, moi, hélas! la plus louée de toutes ses chimères, je n'ai connu que l'affection grandissante de Proust, car la demi-séparation qui nous affligea dans les dernières années de sa vie, est due à la retraite que la détresse de la guerre me faisait rechercher, et ensuite à son travail acharné, à ses divertissements de la nuit et de l'aube.

Encore venait-il souvent à l'improviste chez moi, où il rencontra un de mes plus chers amis, M. Henri Gans, dont il distingua immédiatement les qualités insignes, et qui prit l'habitude d'aller souvent passer l'heure de minuit au chevet de Marcel Proust.

Dans les lettres que Marcel m'a écrites, plusieurs manquent. Volontairement je garde secrètes celles où son esprit bondé d'observations et de brusque hilarité ébauchait de brillants et narquois portraits, capables de peiner de charmants vivants, aimés de lui, qu'il aurait été désespéré de contrister. Quelques autres lettres m'ont été dérobées. Je ne fais aucun reproche à l'amateur inconnu qui, voyant ouvertes sur ma table ces huit pages habituelles, les emporta pour les lire et ne me les rendit point. Le cher Proust était vivant, circulant; « un vivant n'est pas vénérable », ai-je pu écrire dans un vers douloureux et si vrai d'un recueil de poèmes où j'ai fait, de mes morts, ma compagnie supérieure.

Pourtant, une de ces lettres, dont le possesseur ne s'est pas révélé à moi, est particulièrement intéressante par la description, exacte et détaillée dans la douleur, que me faisait Marcel Proust de l'agonie de sa mère, qu'il aima, on pourrait dire, exclusivement. Je me souviens que cette confidence hâtivement écrite, où tout était dévoilé, me surprit, et, s'il m'est permis de l'avouer, fit naître en mon cœur un blâme contre lui, ainsi que le besoin irrité, passionné, fraternel, d'écarter de si cruelles visions. C'est là que Marcel Proust est unique; le spectacle sur lequel nous ne levons pas les yeux ou que nous ne dépeignons qu'atténué, Marcel Proust, débordant d'amour filial, ne craignait pas de l'exposer sans restrictions, préférant se blesser lui-même, choisissant peut-

être aussi de se délivrer, au moyen d'une description poignardante, d'un désarroi et d'une alarme intolérables, qui entendaient ne rien sacrifier aux timides ou habituelles convenances.

Cette mort maternelle, qui devait à jamais le priver de tout, et le jeter dans un travail où il sentit se dépouiller, chaque jour, de leur résistance, les fibres de sa vie, je l'ai retrouvée dans celui de ses volumes où il nous montre — tableau incomparable — l'agonie de sa grand'mère, décrite dans les termes mêmes dont il s'était servi pour me faire assister avec lui au combat contre les ténèbres tumultueuses de l'être qui lui fut le plus cher.

Je me rappelle avoir écrit alors à Marcel Proust, (sans que je voulusse lui rappeler le document de jadis, dont j'avais été bouleversée), qu'il est des passages de son œuvre que je considérais, en leur véracité, comme sacrilèges, et qu'il m'arrachait les paupières, me contraignait à tout voir, là où j'eusse voulu me protéger, me défendre, ignorer.

Dans la *Revue de Paris*, pour laquelle Marcel Proust eut une grande prédilection, et où je publie aujourd'hui une partie de sa correspondance, on verra qu'il m'obligea aussi, — don divin de sa part, et parfois cruel, — à contempler une image de moi qui est surtout celle de son esprit ardent, de son rêve, de ses paradis désirés.

Le peintre Hokusaï s'intitulait le « vieillard fou de dessin ». Notre toujours jeune, rayonnant et immortel compagnon, Marcel Proust, peut en mon cœur prendre à jamais le nom de « l'ami fou de poésie! »

COMTESSE DE NOAILLES

LETTRES DE MARCEL PROUST

À

LA COMTESSE DE NOAILLES

Lundi soir[1].

Madame,

Vous n'étiez pas rentrée quand je vous ai téléphoné à 11 heures et à 11 h. 10. Si je m'étais permis de vous demander ainsi, c'est parce que j'ai reçu de Bruxelles (où il est avec Sarah Bernhardt) (*confidentiel*) une lettre de Reynaldo Hahn qui me dit ceci. Il a emporté avec lui le *Cœur innombrable*[2], dont il est fou, et l'a lu à Sarah. Elle a été enthousiasmée, vous trouve le plus grand des poètes, un grand génie, etc., et a aussitôt appris l'*Offrande à Pan* et la récitera jeudi chez M. de Montesquiou. La lettre de Reynaldo est si pleine de mystères que je crois que ceci est au moins un secret, et je vous serais bien reconnaissant de ne le dire à personne, sauf à la princesse de Chimay[3] (« plus belle que le mois de mai ») si cela pouvait vous donner l'occasion de lui dire que je l'aime infiniment et de l'incliner à l'indulgence. Peut-être Sarah Bernhardt a-t-elle prévenu Montesquiou, qui vous a peut-être lui-même avisée, de sorte que j'ai peut-être fait seulement la mouche du coche. Mais à tout hasard j'ai pensé qu'il valait mieux vous prévenir, si vous aviez quoi que ce

1. Marcel Proust ne datant jamais ses lettres, c'est d'après les événements qu'elles relatent que j'ai pu les classer dans un ordre approximatif.

2. Juin 1901.

3. Ma sœur Hélène.

soit à dire, etc., etc. Je vous prie aussi de ne pas croire que je vous annonce cela comme un événement devant vous remplir de fierté! N'est-ce pas, vous comprenez que je trouverai toujours *tout*, simplement les fleurs sur lesquelles vous devez marcher. Mais je me suis résolu, résigné et réduit au rôle d'avertisseur et de commissionnaire. Enfin j'espère que je n'ai pas eu tort. Figurez-vous que j'ai enfin, soit au bois, soit dans votre livre, pris mon asthme des foins, depuis vingt-quatre heures je n'ai pas respiré et je souffre beaucoup. Je prendrai tout ce qui a été inventé de médicaments pour tâcher de pouvoir venir jeudi, mais je ne vaux plus rien avant 9 heures du soir et guère après. Je ne voudrais pas que la princesse de Chimay ni vous me vissiez dans mes angoisses cacochymales et poussives. Je vous envoie mille respectueuses pensées et toutes mes amitiés à Mathieu.

Votre

MARCEL PROUST

Vous n'allez pas demain soir chez Madeleine Lemaire. Vous ne voulez pas que je vous y annonce?

Dimanche.

Madame,

Je vous écris ce petit mot pour vous dire ma grande joie que vous ayez eu le prix et ma colère que deux poètes dont je ne peux parvenir à me rappeler le nom vous en aient volé la moitié, que vous n'ayez été couronnée qu'entre ces deux larrons. Ce fut aussi le sort du Christ. La postérité a oublié le nom des deux larrons (j'anticipe en ce qui concerne les deux vôtres sur l'ignorance de la postérité); et le nom du Christ est immortel. Le vôtre l'est déjà. Mais enfin je suis bien content que vous ayez le prix, aimant que le monde des apparences et ses rangs les plus vains, imite le monde réel et la hiérarchie des esprits. C'est ce qui fait que je m'intéresse aux élections académiques, si un grand écrivain est en cause et bien que tout cela soit bien au-dessous du talent[1].

1. Ce sentiment est du goût le plus français. M. Paul Bourget l'a exprimé avec solennité; Maurice Barrès y fut gagné; Émile Zola ne s'en défendit pas au cours d'une carrière audacieuse et sans préjugés. Georges Clemenceau n'y adhéra point.

Vous savez que je trouve le vôtre unique. Aussi n'est-ce pas un prix à l'Académie, mais tous les prix pendant beaucoup d'années, et pas un fauteuil à l'Académie, ni un lit, ni un trône, mais une Académie supérieure à celle où on est quarante, où on ne serait qu'un, et où cet un serait vous. Cette académie est dans notre goût. Mais il serait bien gentil qu'elle existât réellement et que gouvernât la France le seul poète, comme ce poète persan, auquel Gustave Moreau a donné le corps d'une femme et qui enflamme le peuple de sa robe, pourpre comme la vôtre, et de ses chants. Comparaison que je retiens pour si jamais un Calmette quelconque m'autorise à faire un article sur vous. Il aura au moins pour lui d'être élogieux. Si vous rappeliez à la princesse de Chimay que je l'aime, ce serait très gentil de votre part. Daignez accepter, Madame, mes bien respectueux hommages et faire toutes mes amitiés bien vives à M. de Noailles, dont récemment la voix charmante, entendue au téléphone, m'a rappelé tout ce qu'il avait d'exquis, de profond et de pur. Je l'aime vraiment beaucoup — ce qui lui est trop égal pour lui être désagréable. Dites à Monsieur Anne-Jules[1] que je comprends son précoce orgueil à la vue des lauriers maternels.

A vos pieds, Madame.

MARCEL PROUST

Samedi soir.

Madame,

Je vous remercie de tout mon cœur de m'avoir envoyé le livre dont je connaissais tant de chefs-d'œuvre et où il y a encore plus de choses que je ne connaissais pas et qui sont au moins aussi belles. Je vous écrirai après l'avoir lu, mais enfin je trouve que *Nostalgie*, *l'Année*, *l'Abondance*, *les Vagues*, *Mélancolie le soir*, *la Nature ennemie*, *la Mémoire*, *Midi*, sont au moins égales aux pièces de la *Revue des Deux Mondes*. Et tout en aimant de toute mon âme le *Cœur innombrable*, en étant toujours décidé à ne rien aimer plus que lui, à ne pas le renier pour les volumes suivants, à ne pas le tromper avec l'*Ombre des jours*, tout de même j'ai le sentiment que ce volume-ci est quelque chose de plus grand, que vous avez

1. Mon fils, âgé d'un an!

atteint à un point plus élevé de vous-même, que, comme un arbre poussa une nouvelle branche, il a été pour vous votre manière de grandir. Et certainement vous avez grandi. Je ne pensais pas que rien pût être plus beau que le *Cœur innombrable*. Et même cela me ferait de la peine de dire que, même de vous, je connais quelque chose de plus beau, parce que je n'ai pas changé d'avis sur le *Cœur innombrable*. Mais j'ai pourtant l'impression que l'*Ombre des jours*, le dépasse, le domine. C'est la deuxième branche. C'est plus haut certainement. L'idée de la mort y est différente et l'idée de l'immortalité. Vous vous y voyez plus déjà, poète entre les poètes et au-dessus d'eux. J'ai trouvé l'épigraphe bien belle, avec le faux sens et les avenues ajoutées dont vous transformez secrètement le vers de Racine. Je vous dirai ce qui serait une bonne épigraphe pour *les Vagues* avec leur sublime finale, « que toute tendresse est feinte qui n'a le vouloir de l'accord ». Il est vrai que nous l'imaginons autre selon les choses et le transposons, boire de la bière écumeuse, nous baigner dans la mer, ou en respirer la brise. Commentaire digne de madame Caro[1]. J'aime infiniment la pièce : *la Petite Ville*, où en dehors de la beauté profonde le côté « esprit » que vous avez dans la conversation se trouve faire son entrée dans votre littérature. Voulez-vous dire à M. de Noailles avec l'assurance que je comprends joyeusement et de tout mon cœur l'orgueil, le bonheur tendre et profond qu'il doit avoir de votre génie et de votre gloire — cette vulgaire et contingente chose-ci. J'ai fait depuis plusieurs mois de nombreuses recherches dans la Bible. Au moment de transcrire quelques citations, je les trouve si pâles, à cause de la mauvaise traduction sur laquelle j'ai travaillé, que je souhaiterais la comparer avec une plus exacte. Il m'a dit qu'il avait une très bonne Bible. De qui? Et peut-être pourrait-il me la prêter, si ce n'est pas trop énorme. Comme toute ma documentation est achevée je ne la lui garderais que quelques jours.

On a dit que les poètes sont de sublimes entremetteurs : voulez-vous rappeler un peu de mon amour bien dédaigné,

1. Madame Caro, auteur d'un roman jadis très apprécié, *Le Péché de Madeleine*, veuve du philosophe spiritualiste qui eut une grande renommée, venait passer les étés chez nous à Amphion, au bord du lac Léman.

bien oublié à l'ingrate[1], 31 (avenue Henri-Martin). Je vous admire et vous aime infiniment Madame.

Votre respectueux

MARCEL PROUST

Madame,

Post-scriptum[2] à ma lettre pour vous dire que je trouve que Barrès a été bien courageux et noble l'autre jour à la Chambre. Dites-le lui, et que je ne lui écris pas, parce qu'il faudrait que j'ajoute immédiatement que Dreyfus est tout de même innocent et que, malgré ma grande pitié pour le général Mercier, c'est une fameuse canaille, et que tant de distinctions seraient fatigantes à écrire et à lire. Tout de même quand je pense que j'ai organisé la première liste de *l'Aurore* pour demander la revision et que tant d'hommes politiques, qui étaient alors des anti-dreyfusards forcenés, insultent à le faire mourir à la tribune ce vieillard de soixante-quinze ans qui avait eu le courage d'y monter, entouré d'une meute ennemie, et n'ayant rien à dire, sachant qu'il n'aurait aucun argument à donner, sinon que la procédure (de la Cour de Cassation!) avait été *irrégulière*, *illégale* et à *huis clos*! Ce serait d'un comique inouï, si le journal ne disait : le général Mercier très pâle, le général Mercier encore plus pâle! C'est horrible à lire, car dans l'homme le plus méchant il y a un pauvre cheval innocent qui peine, un cœur, un foie, des artères où il n'y a point de malice et qui souffrent. Et l'heure des plus beaux triomphes est gâtée parce qu'il y a toujours quelqu'un qui souffre.

Votre respectueux ami,

MARCEL PROUST

Je rouvre cette lettre parce qu'au moment où elle allait partir je reçois la vôtre qui est admirable. Je vous répondrai demain et vous parlerai des vers que je n'ai pas encore lus.

1. Ma sœur, si chère à Marcel Proust, auprès de laquelle il était parfaitement simple, confidentiel, sans inquiétude du cœur. Quand j'entrais chez ma sœur et que je voyais Marcel Proust causant avec elle, je surprenais une intelligence heureuse, installée dans le climat de son choix.

2. Ce Post-scriptum n'appartient pas à la lettre précédente, Marcel Proust écrivait des lettres qui débutaient par *Post-scriptum*.

Dimanche soir.

Madame,

Vous pensez bien que ce qu'Antoine[1] ressent quand il est invité chez le grand écrivain père de Corinne, ne peut donner une idée de mon émotion. Quand je pense que c'est vous, le point sublime où a atteint dans sa croissance la mentalité de l'espèce, qui m'écrivez cela. Non que je croie une seconde que vous le pensez. Je sais que c'est un effet de votre cœur de vouloir faire ainsi du bien aux sensibilités et aux intelligences, et d'autant plus que cela coûte plus à vos forces encore à ménager pendant ces relevailles de votre pensée féconde. Mais c'est encore plus beau ainsi; car c'est ce don de savoir ce qui peut toucher chaque cœur qui est l'élément, le corps simple que l'on trouverait au fond de votre génie. Et le désir d'être aussi bonne, de faire ce bien, est la porte par où vous pénétrez dans tous les cœurs, dans tout l'univers (Je ne veux pas dire par où vous gagnez les cœurs, naturellement! mais par où intellectuellement vous pénétrez leurs secrets, il faut d'abord pour cela que vous soyez eux, et vous ne pouvez l'être que par la sympathie, qui, comme a dit Schopenhauer, abat les barrières artificielles qu'il y a entre les individus et réalise l'unité du monde). Je ne vois pour ainsi dire personne, mais, par trois ou quatre témoignages représentatifs, puis discerner l'immense sensation produite par la *Domination* et combien on se rend compte de la distance qui sépare ce livre des précédents, que nous ne trahissons pas pour cela. « Comme j'aimerai tout dans les choses créées par vous. »

Et je pense que la *Domination* sentira même fraternité entre elle et ses frères la *Nouvelle Espérance* et le *Visage émerveillé* et ne sera pas comme le cèdre de Victor Hugo :

Un cèdre ne sent pas une rose à sa base.

Un cèdre! Combien le vers de Victor Hugo est loin! Le cèdre n'a-t-il pas été créé pour la phrase admirable de la

1. Héros de la *Domination*, roman aimé de Marcel Proust. N'ayant pas eu l'occasion de relire ce livre, puisque je n'en autorisai pas la réimpression, je ne puis apporter de précisions aux citations de Marcel Proust concernant un roman sorti de ma mémoire, que malgré moi il aimait avec exagération et dont il m'entretenait fréquemment.

Domination? Peut-être la plus belle du livre. En somme le jugement de M. Rageot me paraît assez juste. Sauf pourtant analyse barrésiste. Rien ne me semble plus faux. Je crois que c'est un manque de clarté dans l'esprit du critique. Il sent bien qu'il y a du Barrès là-dedans; mais pour ne pas savoir assez bien s'analyser, il ne se rend pas compte que ce n'est pas dans l'écrivain de la *Domination* qu'il y a du Barrès, mais dans le personnage principal. Oui, je crois (et je le dis il me semble sans manquer au respect que j'ai pour M. Barrès, pour son œuvre admirable, pour son immense influence sur notre temps, pour son charme personnel exquis), je crois que certains côtés d'orgueil et d'ennui d'Antoine, de dédain méprisant pour l'âme de sa première maîtresse (celle de Bruges) et pourtant de puissance latente à s'incliner dans une immense affection pour la grande âme d'Élisabeth, ce sont choses que vous avez pu (si même cela n'est pas) observer chez M. Barrès. Mais l'analyse barrésiste dans le livre je n'en vois pas. Et pourtant j'y vois quelque chose qui pourrait être barrésiste. Et si cela l'est, vous devriez ne pas vous y adonner[1], si au contraire cela est en vous et dicté par vous-même, n'y pas résister. C'est le brusque emploi du présent de l'indicatif, là où on met généralement l'imparfait et le parfait. « Maintenant Élisabeth *sent* que..., etc. » Il est même inouï de penser à quel point votre admirable Venise diffère de son admirable Venise, votre admirable Bruges de son admirable Bruges, alors que l'image si particulière qu'il avait donnée de ces deux villes semblait devoir commander pendant si longtemps les sensibilités littéraires. Et les commandera en effet, sauf cette exception et ce miracle d'une vue de génie qui s'interpose. Maintenant tout ce qu'on écrira sur Venise ou sur Bruges dérivera de ce que vous avez écrit tous deux, soit de votre vision, soit de la sienne. A propos de votre Bruges, je pense que Huysmans a dit (et je l'ai senti moi-même) dans *la Cathédrale*, qu'à Chartres il y a dans les rues un vent tel que l'on est bousculé jusqu'à l'église (ne craignez rien, ce qu'il en dit n'a aucun rapport avec ce que vous dites). C'est alors à se demander s'il n'y aurait de piété

1. Je donnai raison à l'impeccable et scrupuleux raisonnement de Marcel proust. Que de fois il fut un conseiller inspiré!

que dans les villes où la circulation dans les rues est impossible, et où on est engouffré de force dans les nefs où l'air est mou et chaud, sans brise, où on peut respirer, remettre son chapeau droit, reprendre haleine à genoux. Je n'ai pas besoin de vous dire que je n'en crois rien et que vous qui avez senti ce qu'il y a d'âpre, mais aussi *d'efficace* dans les cathédrales dont vous avez mieux parlé que n'importe qui (comme de *tout au monde* vous avez parlé comme jamais personne), vous savez que la piété a sa source plus haut comme ses «mystiques rigueurs » et qu'il faut au moins regarder jusqu'au « clair de lune des rosaces ». Madame, c'est si doux de jouer avec tous ces mots de vos livres qui sont maintenant l'alphabet sacré de toute pensée, que je vous écrirais indéfiniment sans songer à ce qu'il y a d'absurde, d'audacieux et de dérisoire à retenir ainsi votre pensée. Je vous remercie encore, Madame, de cette lettre ineffable de sainteté et je vous demande d'accepter avec mon inaltérable reconnaissance mes hommages respectueux d'admiration.

MARCEL PROUST

J'avais voulu vous récrire l'autre jour sur la *Domination*, mais, étant sorti le matin pour aller voir les Whistler, j'ai été dans un état terrible pendant quatre jours, indescriptible. L'article de Blanche sur Whistler est bien joli, un peu cruel.

1er janvier.

Madame,

Trop souffrant hier pour pouvoir écrire même une ligne je n'ai pas pu joindre à mon petit verre[1] mes vœux pour cette

1. Un verre charmant de Gallé, que Marcel Proust avait commandé pour moi, représentait des fougères entremêlées; le célèbre artiste de Nancy avait essayé plusieurs fois, sur la demande de Marcel Proust, d'y inscrire ces strophes des *Éblouissements* :

Mes mains ont la douceur, la tiédeur et l'éclat
Des sources blanches sous les fraises;
Elles sont quelquefois comme un bol délica
En porcelaine japonaise.

Pour avoir tant touché les plantes des forêts
Avec des caresses légères,
Elles ont conservé dans leurs dessins secrets
Le corps des petites fougères...

L'entreprise échoua, Marcel Proust m'offrit le vase muet, mais d'un goût ravissant.

année où ne cesseront, j'espère, de grandir votre joie, votre force, votre gloire et votre génie. Comme je suis encore malade aujourd'hui je demande à M. de Noailles de m'excuser, si je ne lui écris pas séparément et de bien vouloir trouver ici mes vœux les plus affectueux. Je réclame la même indulgence d'Anne-Jules à qui je pense souvent.

Daignez accepter, Madame, mes respectueux hommages,

MARCEL PROUST

Madame,

Pardonnez-moi (j'ai été si souffrant) de ne pas vous avoir encore répondu (vous avez compris que nos lettres se sont croisées). Je suis trop fatigué pour pouvoir venir dîner samedi. D'ailleurs j'ai fait le vœu de ne pas dîner chez vous tant que je n'aurai pas remplacé le Tanagra que j'ai eu le malheur de briser le 17 juillet dernier, jour où j'ai dîné chez vous avec Guiche. A noter ce caractère augural — et peut-être assez néfaste — de Guiche[1], présent à toutes nos entrevues, à ce dîner; puis je ne vous ai pas revue avant son mariage. Et je ne vous ai pas revue (et peut-être pas lui, si cependant quelques fois) depuis. Je crois que vous écririez quelque chose de sublime sur la musique, ses apparitions dans la *Domination* comme modeleuse de bouches pathétiques, comme (style Goncourt) (quand je dis style Goncourt je veux parler de *comme* où je me suis embarqué[2] et naturellement pas de votre style inouï, sublime, à trois mille mètres d'altitude au-dessus de Goncourt avec qui il n'a aucun rapport) parcourue à tous moments par la Muse de Wagner qui crie, Yseult et Jeanne-d'Arc, les promesses infinies de la musique, tout cela est ce que je connais de plus beau sur la musique. (Et je ne parle pas du chant physique, la nuit, à Venise, qui est inouï). (Rencontré Croisset affligé de ne pas avoir reçu la *Domination*.) Madame, il me semble que j'ai le désir et la vénération des choses quand

1. Marcel Proust avait voué au duc de Guiche une amitié parfaite, que des lettres adressées à moi, à lui, révèlent; mais il aimait, en musicien, à écrire tels morceaux sonores. Abondance, alacrité de Liszt...

2. Dans la conversation, l'élan de ce merveilleux nomade de la parole que fut Marcel Proust restera une réussite unique. Ceux qui ne l'ont pas entendu *s'embarquer* » ignoreront toujours cette féerie.

vous les avez nommées, comme Dieu qui créa en nommant. Et j'irai en automobile pour connaître « la route blanche qui se précipite dans un arceau d'azur ». Et si un jour de voyage m'est concédé ce sera pour aller dormir à l'hôtel de la Noble-Rose. Madame, que vous êtes bonne de m'avoir écrit, d'avoir feint d'avoir lu ma lettre, dont l'encens ne monte pas jusqu'à vous mais qu'exhale malgré lui mon cœur consumé d'admiration pour ces beautés sans pareille!

Votre respectueux et reconnaissant,

MARCEL PROUST

N'est-ce pas j'ai été bien clair; style Goncourt se rapporte au style de ma lettre et non, bien entendu au style sublime de la *Domination* qui rend fou, qui fait que bien que n'étant pas César (ni rien) je pleure devant cette statue d'Alexandre[1]

Madame,

Un seul mot pour vous dire ceci : j'ai pris l'autre jour une espèce de petite bronchite qui, mêlée à mon asthme, me fait souffrir. Sans cela je vous aurais déjà écrit pour vous dire que l'autre matin, quand je vous ai rencontrée, je n'avais rien mangé depuis quarante-huit heures, ni dormi un quart d'heure depuis vingt-quatre heures et que j'étais si fatigué que je ne savais ni parler, ni me sentir près de vous, et que sans doute mes paroles ont été peu concordantes avec mes pensées de chaque heure pour vous. L'espèce d'âpre dispute théologique que votre mère avait instituée avec vous au pied des autels, pleine de craintes chimériques comme toutes les choses religieuses, pleine de subtilités aussi et différenciant prodigieusement des chevaux peu dissemblables[2], tout cela a achevé de me bouleverser, au point que pour la première fois depuis trois semaines la pensée angoissante et infiniment douloureuse de la duchesse de Gramont[3] m'avait

1. « César pleura lorsqu'il vit la statue d'Alexandre. » J'ai souvent cité, et je citerai toujours cette phrase, rencontrée dans Pascal; elle me semble exprimer avec un accent suprême la noblesse douloureuse de l'ambition.

2. Ma mère, amie imperturbable de la logique et de la précision, ne supportait pas volontiers les méandres d'une conversation à l'abandon.

3. Marcel Proust revenait souvent sur ce sujet qui l'avait beaucoup frappé. Il aimait et admirait le duc de Guiche, et le récit que j'avais fait à Marcel

elle-même abandonnée. Mais ce que je voulais dire c'est que moi, pour qui vos livres ne sont pasdes choses résolues une fois que je les ai aimés, mais qui continuent à me préoccuper sans cesse, qui sont toujours actuels dans mon cœur, et à ce point que telle de vos pensées à qui, avec l'insouciance de qui a su lui assurer une forme (je le dis dans le sens organique des espèces) immortelle, vous ne pensez plus, fait de toutes mes heures « l'intime entretien », alors, enfin *vous* voyant, je ne vous ai rien dit...

Je suis allé ce jour-là voir notre cher « *médecin malgré lui* », celui qu'il faut presque battre pour le faire parler médecine, Brissaud, plus beau et plus charmant que jamais. Mais enfin les médecins, on ne peut les voir que le jour. Et chaque sortie de jour je la paye par un mois de fièvre. Et je me demande si le bien qu'ils m'ont fait... Brissaud a fini par me recommander assez Sollier. Il faudra que je vous en parle. Je vais faire un livre sur les médecins. J'aurais voulu savoir où est votre belle-sœur [1], car j'aurais voulu lui écrire, n'ayant pu lui serrer la main l'autre jour. Je me rappelle la tendresse de sa mère pour elle. La pensée que sa mère a su — ou a cru — qu'elle la quittait pour l'éternité, que plus jamais dans les siècles des siècles elle ne la reverrait, est une pensée qui me rend fou.

Votre admirateur respectueux,

MARCEL PROUST

Naturellement cette lettre ne comporte aucune réponse; mais un silence bienveillant et compréhensif. J'espère que la princesse est défâchée, car elle me lançait des regards terribles. Car vous encore qu'elle détestait comme schismatique et niant la supériorité du cheval de pierre sur son cheval à elle, — ou sur le cheval de corbillard, — car je n'ai pas pu très bien discerner le premier motif, — vous étiez au moins en sympathie avec sa pensée, la contredisiez, la connaissiez, tandis que j'étais là, stupidement étranger aux distinctions qu'avait établies le colloque, offrant niaisement une automobile, enfin

Proust de la mort de la duchesse de Gramont, dans un temps où l'on apportait si peu de soulagement aux mourants, hantait son amitié chagrinée.

1. La marquise de Noailles, née Corisande de Gramont.

désastreux et détesté. J'aime tant la princesse et ne peux jamais que lui déplaire infiniment[1].

Nuit de samedi à dimanche.

Madame,

J'ai reçu ce soir seulement votre livre, je l'ai reçu comme l'Époux « qui monte du désert, comme la colonne de fumée en forme de palme, parfumée de myrrhe, de canne odorante et de toutes sortes de poudres de parfumeur » (*Cantique des Cantiques*). Je l'ai reçu et ne l'ai plus quitté. Votre croissance vertigineuse m'étonne moi-même. Le bond prodigieux qu'il y a entre le *Visage émerveillé* et celui-ci est tel que d'ici le *Visage émerveillé* et la *Nouvelle Espérance* semblent aussi hauts l'un que l'autre, et pourtant le *Visage émerveillé* était bien plus haut. Mais encore seulement une merveilleuse cellule, parfaite. Et maintenant ce sont des millions de cellules multipliées, un monde; au *Cœur innombrable* répond un talent innombrable, une puissance comme il ne s'en est jamais vu; certes vous aussi, tous vos livres brûlés, vous seriez immortelle, ayant ainsi pénétré, renversé la vie et la mort, joué avec leurs secrets inférieurs à celui de votre génie. Puissance cruelle! Calme depuis des années, quelles souffrances ce livre ne me rend-il pas et pour combien d'années! Je suis encore bien brisé de l'agonie d'Élisabeth[2] pour vous écrire sur tout cela. Je croyais que je ne quitterais jamaisB ruges, jadis forte et dorée, maintenant muette châsse méditative, Hospice de paix et d'or, « automne où l'air vif ne pousse devant soi que des ombres ». Je restais là, je sentais que je n'aurais pas la force d'aller plus loin. A quoi bon? Vous-même qu'écrirez-vous jamais d'aussi beau? Maintenant, par les chemins douloureux et sublimes, aux hauteurs où vous m'avez mené je m'en souviens à peine et je suis obligé de feuilleter en arrière chaque page bouleversant mon cœur, pour retrouver les mots eux-mêmes. J'eus d'autres haltes que je ne croyais pas quitter,

1. Ma mère avait la plus grande affection pour Marcel Proust mais ne s'habituait pas aux étourdissantes et malignes sinuosités de sa conversation, — et surtout souhaitait, ce jour-là, faire prévaloir les vertus de son cheval tranquille sur l'automobile, qu'elle redoutait.

2. Héroïne de la *Domination*.

après m'être détaché de ces cœurs « voués à sainte Godeliève, à saint Valère, à saint Odilon ». J'ai cru que je resterais toujours en extase devant « l'immense carré de pierre, immobile Victoire », puis devant « l'or arrondi et creusé, les alvéoles d'or de Saint-Marc et les Alpes de porcelaine ». Parfois c'était sur un adjectif incroyable que je restais suspendu, comme « la place favorisée ». Mais cruellement vous m'avez fait quitter la nature pour la vie. Quel livre! Peut-être sa courbe plus belle, meilleure, m'apparaîtra-t-elle un jour, je veux dire celle de l'âme d'Antoine, qui de son dédaigneux et insolent amour pour la première jeune femme (en réalité la troisième après madame Maille et Corinne, je veux dire celle qui n'est point nommée la Vénus d'Ypres) qui admet la stupeur de constater qu'elle prend la peine de parler d'elle-même, va jusqu'à cette amitié pour Élisabeth qui passait infiniment son amour pour elle, qui pourtant comme madame de Rénal le fit mourir trois jours après elle. Sans doute là il y a immense élévation et c'est peut-être la plus grande beauté littéraire que je connaisse. Antoine détaché de lui, cette orgueilleuse figure qui connaît la tristesse par une autre, et désire la mort, s'humanise, devient plus grande. Mais si cela c'est l'arche immense, le cerne remontant de ce cœur, pourtant que d'abîmes où vous jouez tout le temps à nous précipiter « dans l'azur, dans les éblouissements »; quel livre mauvais, atroce! Quand j'ai vu les volets de la comtesse Albi fermés, j'ai cru qu'elle était morte. Et comme Antoine pour Élisabeth j'en étais plutôt heureux. A qui ne souhaiterait-on pas tout de suite la mort dans ce livre pour ne pas avoir à souffrir de toutes ces souffrances, que votre cruauté plus grande que celles mêmes de la vie, car il s'y joint une tristesse que la nature ne connaît pas et qui n'est qu'à vous, leur inflige sans relâche. Seule l'atroce Émilie ne me désespère pas et je supporte qu'elle souffre. C'est peut-être le caractère le plus admirable du livre, cette servante qui se fait précieuse par ses langueurs, qu'il faut tenir comme une Esther évanouie, soigner comme une Hébé qui se serait laissée choir du lit des dieux. Comme le lieu le plus merveilleux du livre est sans doute ce jardin d'Eaden (d'Eden?), ce jour où l'azur est dans l'espace comme un jardin de roses bleues. Mais, Madame, vous qui connaissez certainement auprès de la

princesse de Polignac, de madame Bulteau, de je ne sais qui, de ces belles suivantes, comment oserez-vous jamais les revoir? Penser qu'elles liront les phrases sur les robes qu'on leur donne, qu'elles se croiront méprisées par vous! Et les roturiers qui dîneront chez vous et que vous placerez après Turenne. Madame, pour pouvoir penser à tout cela, je m'aperçois bien que je suis déjà au retour, que je redescends marche à marche les escaliers d'or et d'étincellements, mais à quelle hauteur du vertige encore où vous m'aviez élevé. Grande date que ce jour. Pour nous tous. Pour la langue surtout. A un certain moment j'avais craint que vous ne puissiez plus écrire, tordant les mots pour les besoins de l'ineffable. A ce sujet, après un article (où il y avait deux choses, sublimes) sur Madame Bulteau, j'avais voulu vous écrire, et n'avais pas osé. Dieu est Dieu. Mais maintenant vous avez fait un dernier saut et vous avez touché non dans l'inconnu, mais dans l'absolu. Style plus éternel d'être plus personnel. La sécurité absolue de l'extrême audace. Un style qui, pour dire comme vous, promet plus que la beauté. Quoi? la vie, la mort? Une inquiétude pire que toutes deux. Et qui, je l'avoue, m'empêche de goûter au moment la beauté. Comment jouir du monde, quand on le voit dans une fuite blessée, comme un matin où il ferait beau mais où on viendrait d'apprendre qu'on est trompé, que l'être qu'on aime va mourir. Tout cela est trop douloureux et je veux me détourner de vos livres, si la blessure laissée par la flèche divine est guérissable. « Enlever la vie quand il n'y a que la vie! » Mots sublimes par vous-même écrits. Je les retourne contre vous. Au revoir, Madame. Au revoir? Qu'il y a longtemps que j'aurais aimé vous revoir! Et quelle peine que vous ne vous en souciiez point. Et votre sœur encore moins. Mais détesté du mari charmant, qui a si juste et légitime influence, honni de Madame Bulteau, comment même m'envoyez-vous votre livre II? Je ne vous en remercie que davantage et bien respectueusement.

MARCEL PROUST

Lundi soir.

Madame,

Je vous en supplie, cessez d'être aussi gentille, car je ne peux plus le supporter, c'est un poids de bonheur, de recon-

naissance, d'émotion, de stupéfaction qui est trop fort et j'en mourrais. Et la peur que tout cela ne soit une plaisanterie, car rien ne peut entamer ma robuste tristesse, ma conviction que toutes ces pages sont détestables, une espèce de nougat indigeste, où il y a de tout, et qui reste entre les dents. Et pourtant, comme je sais que vous détestez toujours tout ce que j'écris, j'avais envie que vous en lisiez certaines pages (infiniment plus mal écrites que ce que je faisais avant d'être malade) pour que vous voyiez que tout de même je pensais un peu, n'étais pas si abruti qu'on dit. Aussi quelle joie dépassant toute espérance que vous ayez lu cela! Mais pardon de parler de moi. Je suis dans une honte et dans une confusion inexprimables, accrues par le Beaunier que je sens bien que vous avez dicté! Penser que vous m'avez écrit deux fois, que vous vous êtes fatiguée, que celle sans qui le soleil n'aurait pas d'éclat ni le monde de sens, répand sur moi cette attention divine. « Déesse cesse de me regarder, dit Ulysse, car je sens que mes jambes tremblent sous moi. »

Madame, moi qui ai tant de joie, chaque fois que je lis votre nom, les louanges qu'on vous donne, je ne sais comment je n'ai pas été heureux du tout en lisant le D***[1]. Cette manière de raconter la *Domination* comme un autre roman, m'a tout le temps donné un malaise inexprimable, comme si son individualité se dissipait au fur et à mesure, comme si on avait dit à Antoine que Élisabeth était d'une *taille moyenne*, avait de *beaux sourcils*, enfin des choses pouvant s'appliquer à d'autres. Il me semble qu'il est généralement mieux inspiré. Mais la vérité (ne le dites pas je vous en supplie), c'est que,

1. Je supprime volontairement comme l'eût souhaité, j'en suis certaine, Marcel Proust, le nom d'un critique justement célèbre et dont la notoriété ne fit qu'augmenter. On était jadis si sensible à l'opinion littéraire d'un écrivain spécialisé dans l'analyse d'un texte, surtout si l'étude paraissait dans un journal important, qu'un éloge ou un blâme échauffait les esprits. Je n'ai jamais compris pourquoi le goût d'un critique, si éminent fût-il, avait plus de valeur et d'influence que l'assentiment ou le déplaisir d'un Anatole France, d'un Barrès, d'un Bergson. L'article le plus remarquable à mon avis, qui parut sur la *Domination*, fut celui de M. Léon Blum. Il fit ressortir les qualités et les défauts de ce livre de manière si convaincante pour moi que, par la suite, je ne le fis pas rééditer. Néanmoins Marcel Proust conserva, on le voit trop, un goût passionné pour ce livre, et plusieurs de mes amis ne lui retirèrent pas leur prédilection.

quand elle était bien, sa critique était très supérieure à lui-même, que j'ai toujours peu prisé comme goût. Et dans ces cas-là cela se maintient un temps, mais il y a toujours un patatras final comme dirait ***[1]. Quant à la fin de l'article, je l'ai vraiment trouvée absurde. Ou alors je n'ai rien compris à la *Domination*. Jamais un caractère d'homme (et quand je dis jamais je pense à tous les plus beaux romans que je connais) ne m'a paru aussi réellement, aussi profondément un caractère *d'homme* que celui d'Antoine : dur, individuel, et frappant comme une médaille de bronze de Pisano. Je vois le profil, l'âme donnée où votre caprice ne pouvait rien changer. Sa douceur même, à la fin, est la douceur de ce même métal et son reflet merveilleux. Qu'il ait en lui une part de votre génie, comme tout ce qui est admirable y participe obscurément, c'est nécessaire. Mais parler de travesti! C'est un homme de la tête aux pieds. Si on enlevait son vêtement, pardon, Madame..., enfin je veux dire que c'est un homme qu'on trouverait, tout entier, et nullement un corps de femme. Ai-je tort ou est-ce ***? Je crois que c'est ***, parce que je crois que j'ai le goût plus sûr que lui, quoique je serais bien incapable de faire ses articles. Je me rappelle lui avoir entendu dire autrefois des choses sur Baudelaire (je confonds peut-être des conversations de *** mais je ne crois pas) qui m'ont fait penser que toute sa belle sagesse depuis était un revêtement postiche. Si Antoine est une femme, c'est un décès que j'enregistre dans l'humanité masculine. L'univers perd l'homme le plus homme, le mâle le plus authentique que je connaissais. C'est une grande perte, une grande peine. Il se peut que je me trompe. Je suis encore si ébloui de cette *Domination*, c'est un livre si en dehors de tous les autres, c'est une si merveilleuse planète conquise à la contemplation des hommes, mais si récemment encore, et si différente de tout ce que nous voyons sur la terre que je ne peux pas juger très nettement. Pourtant je pense encore au profil despotique inscrit sur la médaille de Pisano et je sais bien que ce n'est pas un

1. Marcel Proust évoque ici un jeune étranger dont la conversation, souvent agréable, glissait parfois vers la banalité; nous remarquions aussi chez lui une facilité auditive dans l'association des idées. Le mot vent amenait vent alizé, le mot décadence « décadence des Romains ».

travesti. Sans doute il y a de vous et beaucoup, mais c'est une création, ce n'est pas une incarnation, une abstraction. C'est tout le contraire. Ou je n'ai rien compris au livre.

Pardon, Madame, de toutes ces lettres. Je vous envoie tous mes hommages, de reconnaissance infinie, de respectueuse admiration.

MARCEL PROUST

Madame, pardonnez-moi un dernier mot. Cela devait toucher Louis XIV ou Napoléon, s'ils se promenaient incognito, de voir chaque fois que n'importe quel bourgeois avait à sortir sa richesse pour acheter sa vie, de l'amour, n'importe quoi, que c'étaient toujours des petits[1]...

Madame,

Je vous remercie infiniment. Ce n'est pas naturellement pour mon gros livre (qui est « d'une haleine »), mais pour un recueil d'articles que j'avais besoin de celui sur les *Éblouissements*. Ce sera d'ailleurs le seul article de critique que je réimprimerai et votre nom sera le seul, je crois. Mais ce volume ne paraîtra qu'après le long ouvrage ou en même temps. Mais tout cela n'aura lieu que si je trouve un éditeur; et l'accueil que je reçois jusqu'ici n'est pas très encourageant! Je viens de voir dans le sommaire de la *Revue de Paris* votre nom, qui m'est un éblouissement. Et tout à l'heure je vais avoir votre présence réelle. (On ne m'a pas apporté encore la revue, que je n'aurai que dans une heure, sans cela, je n'attendrais pas, vous pensez bien.) Pardonnez-moi, je voulais vous remercier de m'avoir envoyé ma louange de vous mêlée à ces louanges innombrables de vous comme les louanges tressées en couronnes, des séraphins concentriques des anciens Paradis et qui disent tous : « Grand, grand, grand est son nom. » Mais je suis dans un tel état de fatigue que j'ai — comme on dit aphasie — une espèce d'agraphie, et je ne veux pas fatiguer vos beaux yeux à déchiffrer ces hiéroglyphes sans mystères.

Votre respectueux et reconnaissant,

MARCEL PROUST

1. La dernière page de cette lettre, un feuillet volant, a été perdu.

Madame,

Je viens de lire les vers sublimes — vos plus beaux — dans la *Revue des Deux Mondes*. En redoublant mon admiration de votre génie ils ont rendu à mon esprit fourbu par la maladie et par le chagrin « quelque agilité vers le ciel[1] ».

Votre respectueux ami,

MARCEL PROUST

Madame, il y a deux pages, lisez aussi ce qui est écrit au dos.

Madame,

Je suis navré de vous déranger toujours, mais je viens de lire mon article à Reynaldo qui me conseille certains changements et qui me dit que je ne me rends pas compte que l'article sera trop long pour *le Figaro*. Je vais tâcher demain (aujourd'hui quand vous aurez ce mot) de *resserrer* un peu. Mais à tout hasard, connaissez-vous Hébrard[2] ou Charmes[3]? Peut-être serait-ce plus à son aise à la *Revue des Deux Mondes*, ou au *Temps*. Je ne parle pas de la *Revue de Paris* qui serait le mieux, mais je sens si bien que Ganderax[4] ne le prendrait

1 O matin de Stresa, turquoise respirante,
Sublime agilité du cœur vers le soleil!

(*Les Vivants et les Morts.*)

2. C'était une des particularités du caractère de Marcel Proust, le plus actif qui fut, d'avoir toujours témoigné une nonchalance, une incuriosité parfaite à l'égard des relations de ses amis. Vertu discrète, ce puissant narrateur ne s'informait guère, et seulement dans les instants où la réponse à sa question devait prendre le mouvement et l'autorité de la vie. Adrien Hébrard, le plus séduisant des esprits malicieux, le plus dévoué des amis, me donna, dans son journal, *le Temps*, dès mon premier livre, une place privilégiée.

3. Francis Charmes, Directeur de la *Revue des Deux-Mondes*, consciencieux, bienveillant, inquiet, était favorable à la poésie et lui pardonnait ses licences envers la prosodie inexorable dont il était pourtant partisan.

4. M. Louis Ganderax, ami de ma famille depuis mon enfance, devenu Directeur de la *Revue de Paris*, imposa, par son érudition et son caractère inflexible, la syntaxe la plus correcte à tous les écrivains d'imagination. Il voulut bien, dans son affection pour moi, adoucir parfois ses obstinations cruelles. Il est vrai que ce noble et scrupuleux esprit, reconnaissait ne rien pouvoir lire sans souhaiter y introduire une rectification. Lorsqu'il publia, dans la *Revue de Paris*, le discours de réception à l'Académie Française de Paul Hervieu, il m'avoua le supplice que lui infligeaient par leurs sonorités heurtées les deux vers, décidément inchangeables. de Victor Hugo, situés dans *les Orientales* :

Faut-il qu'un coup de hache suive
Chaque coup de ton éventail?...

pas et nous retardera pour rien. Naturellement, si Ganderax voulait, *promettait*, ce serait de beaucoup le mieux. Quant au *Figaro*, si c'est trop long pour passer en première page, peut-être cela pourrait-il passer en troisième ou quatrième, en demandant à M. Calmette de faire ce qu'il faisait pour mes articles Horatio[1], c'est-à-dire une manchette en première page :

« Lire en troisième page l'article de M. Proust sur les *Éblouissements* de la comtesse de Noailles. »

Mais je crois qu'il faudrait éviter le « supplément » qu'on nous offrira sans doute et qui est l'avant-goût de l'éternel oubli. Si vous pouviez m'envoyer un télégramme dans la journée me disant votre avis (mais d'ailleurs je ne pense pas avoir fini avant mercredi, parce que je n'ai pas eu une heure de travail aujourd'hui, et je n'ai fait que recopier quatre fois le début qui est très mal)...

Votre respectueux ami,

MARCEL PROUST

Madame,

J'ai appris par votre sublime lettre que mon article avait paru, car je dormais encore et n'avais pas vu *le Figaro*. Quelle tristesse! Je n'avais pas reçu encore de nouvelles épreuves, de sorte que c'est inutilement que je vous ai fatiguée pendant deux jours à vous demander ce que vous préfériez que je mette et que je n'ai pu ni ajouter les *Amours de Ronsard*, ni remplacer les *Feuilles d'automne* par la *Légende*. J'ai, comme dit Baudelaire, « levé les poings vers Dieu qui me prend en pitié. » Cela a du reste été plus affreux encore; car aussitôt que j'ai eu votre télégramme, ayant demandé *le Figaro* et m'étant précipité sur la ligne qui vous concernait pour jouir de ma douleur à n'y trouver que les *Fleurs du mal*, j'ai mal cherché, je ne l'ai pas trouvée d'abord, j'ai cru qu'ils n'avaient absolument rien mis sur vous et je me suis senti mourir. Mais un instant après, je l'ai trouvée et, grâce à cette première mortelle inquiétude, j'ai eu plaisir à ce qui m'aurait sans cela peiné et les *Fleurs du mal* mêlées aux *Feuilles d'automne*

1. Pseudonyme adopté par Marcel Proust.

m'ont suffi[1]. Mais si vous saviez quelles coupures (je ne dis même pas celles que j'ai consenties mais celles faites à mon insu). Cela rend tout incompréhensible. Ainsi je disais au commencement qu'une dame moins franche, après vous avoir couvert de caresses et de baisers pendant deux heures, tirait sa montre et disait, etc. Or, la pudeur de Cardane[2] s'en sera trouvé alarmée, car, sans me prévenir, il a coupé la visite, les baisers, etc., cela commence à « tire sa montre » et cela n'a plus aucun sens. Madame, la pensée que sur un article aussi mauvais vous pouvez écrire une page aussi admirable! Vous m'avez une fois — à propos d'une lettre de vous à *** — si bien expliqué le secret de vos incomparables flatteries, qu'elles ne sauraient me tromper. Mais, même incrédule, on est comblé de la beauté de ce que vous dites; ce jeu de désigner tour à tour les différents passages de l'article en les refaisant vous-même tellement plus beaux, en les marquant d'un mot de génie, là où je n'ai même pas su mettre du talent, cette arrivée de la princesse de Chimay nous apportant les parfums, la saison dans les frisures de son astrakan, quelle chose divine, deux fois émouvante pour moi, car la princesse de Chimay est tant pour moi, j'ai même ressenti au téléphone une impression que je n'ose pas vous dire, à un moment où, croyant que c'était elle qui parlait quand c'était vous, il me semblait me tromper et je sentais comme une interpolation dans la personne d'une autre. Madame, j'ai tellement mal à la main que je ne peux vous écrire et ne sais ce que je vous dis, seulement laissez-moi vous remercier pour votre lettre bénie, après laquelle je suis honteux qu'un article tellement inférieur à elle ait paru, quand elle ne sera connue que de moi, et pardonnez-moi l'absurde insuffisante phrase sur vous que je comptais compléter et dont je n'avais jeté que ce commencement n'ayant pu, le premier jour, avant de renvoyer les premières épreuves, vous arracher au téléphone le secret des livres, auxquels il vous plairait que le vôtre fût comparé. Mais tel que c'est, c'est

1. Le cher Marcel s'était ingénié à citer tous les héros de la poésie, afin de me faire un cortège éblouissant dont la splendeur m'eût anéantie, si je n'avais pas porté avec simplicité et sincérité la robe de lin d'Eliacin qui toujours émeut.

2. Rédacteur au *Figaro*.

déjà capable d'ennuyer d'autres poètes et c'est déjà quelque chose.

Votre admirateur comblé des dons de vos phrases admirables de ce matin,

MARCEL PROUST

Madame,

J'apprends avec grande émotion votre retour, au milieu d'une crise qui ne me permet de vous écrire qu'une ligne et ne me permettra pas de vous téléphoner demain, je le crains. Cette ligne c'est ceci. Pour remercier Calmette, je me suis lancé (dans l'état où je suis) dans un dîner, dont je ne vous ai même pas parlé, puisque je savais que vous ne seriez pas ici, qui aura lieu le 1er juillet (lundi prochain) je ne sais encore où, quelque salle à manger close et privée pour nous seuls du Ritz ou analogue, et Fauré[1] fera de la musique après le dîner. La princesse de Chimay m'avait dit que vous ne seriez pas là et Ginet[2] : « Puisque madame la Comtesse est allée pour connaître Londres, elle ne va pas s'amuser à revenir le 1er juillet. » Mais puisque vous vous êtes amusée à cela, viendrez-vous dîner? Quelle joie inespérée, quelle unique façon de se revoir! Le grand ennui c'est qu'ayant déjà invité plus de dames âgées que de jeunes que je connais à peine, qu'une table ne peut contenir, il faudrait que vous consentiez, M. de Noailles et vous, à être plutôt placés selon votre bonté anciennement amicale pour moi, que selon votre rang qui est tel, le savez-vous, que quand les Noailles s'allièrent, ou plutôt se mésallièrent, à Louis XIV, on les blâma de cette condescendance où on ne pouvait voir que de la *courtisanerie!*[3].

Voulez-vous, madame, me répondre si vous voulez de ce dîner et quand je souffrirai moins je vous écrirai sur des choses éternelles. C'est ce genre de dîner assommant pour vous, mais

1. Gabriel Fauré était le joyau des réunions données par Marcel Proust. Ce grand musicien, subissant le charme de notre ami, cédait à ses implorations insistantes et se mettait au piano.

2. Pittoresque et dévoué serviteur qui était cher à nos amis comme à nous-mêmes.

3. Marcel Proust établissait jusque dans l'Histoire des jeux chatoyants qui ne manquaient pas d'interloquer le bon sens des bénéficiaires!

je ne savais pas que vous seriez ici, j'étais certain que vous n'y seriez pas et que l'Angleterre, voleuse de la Grèce, rendrait si vite la plus belle de ses divinités athéniennes.

Votre respectueux admirateur si reconnaissant de votre sublime lettre,

MARCEL PROUST

Madame,

Est-ce que vous voudriez, si jamais vous avez l'occasion de voir M. Barrès, lui dire que j'ai pensé, que je pense sans cesse à lui, avec une grande tristesse depuis cette mort affreuse[1]. Je « savais » si peu, que je n'ai pas osé lui écrire. Mais il se trouve assez bizarrement, qu'ayant longtemps eu avec une immense admiration pour le talent de Barrès, une profonde antipathie pour ce que je croyais son mauvais cœur[2], aujourd'hui il s'ajoute au contraire à mon admiration des sentiments de sympathie humaine, profonde, cordiale, je n'ose pas dire tendre, mais c'est presque ainsi; cela m'a fait ressentir amèrement sa peine, j'éprouve le besoin de le lui dire, je n'ose plus lui écrire, et je vous demande, si vous avez l'occasion de le voir, de lui dire que je pense beaucoup à son chagrin.

Madame, j'ai passé une affreuse année, où, dans le néant toute la hiérarchie des regrets s'établit bien nette et où, malgré toute l'intensité de présence réelle que vous avez en moi, pas une privation ne me fut si terrible que celle de votre cher visage, de votre voix, de vous. J'ai commencé à travailler. Et jusqu'à ce que mon travail soit fini, poursuivi, malgré ce formidable obstacle de santé contraire, et toujours interrompu, dans le désir enfin de mettre assez de moi en quelque chose pour que vous puissiez un peu me connaître et m'estimer, je ne veux pas risquer les moindres fatigues qui, dans mon état devenu si précaire, sont de grands dangers. Mais si je

1. Maurice Barrès venait de perdre sa mère qu'il aimait avec dévotion.

2. Le génie de Barrès ne trouve plus de loyaux détracteurs. On n'a pas encore rendu justice à ce cœur, qui, ainsi qu'en témoigne la dernière page du *Voyage de Sparte*, préférait à tous les vocables de la langue française le mot « magnanime ». Un tel choix est une précieuse indication. Sa bonté était magnifique et secrète. Il l'exerçait dans l'ombre, avec une délicatesse qui tenait de la timidité noble. C'est dans un sens tout humain, car cet esprit religieux, catholique, ne fut ni ne devint croyant, que Maurice Barrès répétait sans cesse devant la tristesse du monde : « Rajoutons du ciel, rajoutons des anges! »

peux continuer et finir cela, si je ne suis pas mort avant, alors j'aurai un tel besoin, un tel arriéré de désir accumulé de vous voir que vous me permettrez de me rassasier de vous en d'interminables visites, en muettes contemplations. La princesse de Chimay vous a peut-être dit l'enthousiasme que j'avais eu pour les pages lues dans *les Marches de l'Est*, où les toits brillaient « comme les pêcheries de Catane ». A Cabourg, où (malgré le déclin si marqué de ma santé que je n'y peux plus faire le millième de ce que je pouvais encore il y a un an) j'ai un petit regain de vie et peux voir un peu de monde « au Casino »; j'ai essayé, sur des adolescents pareils à ceux dont vous parlez, de vos *Éblouissements*. Et j'ai laissé, en m'en allant, de grands amours pour vous qui naissaient dans ces jeunes cœurs. Vous auriez ri d'entendre un élève de mathématiques dire au milieu d'une conversation scientifique « féroce et doux comme le jardin persan », ou bien « il y avait tantôt au golf de fougueux papillons qui semblaient des jasmins ailés ». Un autre, au nom de l'optique, demandant si le soleil peut mettre son prisme dans un vitrail. Votre statue est dans tous les cœurs, au-dessus de celle de ...[1].

Adieu, Madame, rappelez-moi au souvenir de M. de Noailles et daignez accepter mon admiration et mon respect,

MARCEL PROUST

Madame,

Si je ne savais pas que les plus grands sont les plus simples et les meilleurs, toujours en vertu d'une loi naturelle et éternelle, je suis trop confus de votre bonté et de la peine que vous avez prise de m'écrire si gentiment. Mais, comme la précédente, cette lettre a sa flèche cruelle. C'était : « Je pars pour la Grèce[2] » C'est : « Je pars pour l'Italie ». Et sans doute je ne vous vois pas à Paris. Mais tout de même cela brise la possibilité que chaque jour j'espère réaliser le lendemain, sans

1. Bien qu'ayant, dans deux portraits que j'ai faits précédemment du caractère de Marcel Proust, dépeint ses magnifiques distractions verbales, il est des moments où il me faut les signaler une fois de plus.

2. J'espérais bien aller en Grèce, je dus m'arrêter en Sicile, « l'île fortunée » des Anciens. Pourtant, dans ma déception, je me plaisais à dire : « Je suis comme Jacob, qui souhaitait Rachel et qui n'obtint que Lia. »

que les déceptions accumulées ôtent de la force à mon espérance.

Et la jeune espérance leur dit :
Mes sœurs si nous recommencions[1].

Adieu, Madame. En ce moment mes méditations sont vous, c'est de Wagner que vous me paraissez surtout la pareille. J'espère que cela ne vous fâche pas et n'est pas offensant à l'immensité de vos rêves et la toute-puissance de votre orchestration, vous qui êtes encore plus Siegfried qu'Yseult et dont les vers sur les jardins de Lombardie accouplent les mille timbres d'un orchestre innombrable et « comme un divin chœur éveille mille voix qui chantent dans leur cœur ».

Madame, que je vous admire, que je vous aime, et que la séparation constante d'avec vous m'est dure! Avoir vécu à la même époque que vous, dans la même ville, et ne vous voir jamais! Je n'ose plus penser à vous à cause des heurts que cela me donne : « J'ai même défendu par une expresse loi qu'on osât prononcer votre nom[2] devant moi. »

Votre respectueux ami,

MARCEL PROUST

Madame,

Cette ligne que vous m'écrivez sur Michelet (« ce grand cœur sans secrets »), c'est ce qu'on a dit de plus beau sur lui. Vous êtes tellement supérieure à tout le monde que vos moindres paroles sont les plus belles offrandes au génie. Je suis content que mes pastiches[3] vous aient amusée. C'est un exercice facile et vulgaire. Mais enfin je crois tout de même que j'y ai mis une certaine largeur, que ce sont de bonnes « copies » comme on dit en peinture. Imaginez-vous avec quelle honte j'ai retrouvé l'autre jour une lettre vous remerciant de choses que vous m'avez dites sur un article de moi, et où à propos du mot *rosace*, je vous demandais des explications sur cette expression : « le moyen âge humain ». La

1. Vers de Sully-Prudhomme, librement cités.
2. Racine (*Phèdre*).
3. Les *Pastiches* de Marcel Proust, ironiques et tendres, sont des chefs-d'œuvre ingénieux d'observation, de précision, de critique inégalable.

violence avec laquelle me frappent — comme la foudre d'un regard inconnu hier et à jamais aimé — vos nouveaux vers me donne la puérilité de proclamer sans cesse les meilleurs les derniers, bien qu'ils soient « tous aimés, tous beaux » et que d'ailleurs il soit bien naturel et probable que l'immense réflexion de votre génie sur lui-même et la consomption par sa flamme des matériaux de la vie fasse progresser sans cesse la puissance lumineuse et la substance de votre œuvre. Mais tout particulièrement, j'ai élu — je vous l'ai d'ailleurs écrit l'autre jour — les *Jardins de Lombardie*[1] qui me paraissent en ce moment la cime extrême et embaumée de votre œuvre, celle de ses molles vagues qui monte le plus haut. Tous les vers sur l'Isola Bella, sur les colombes, je crois que c'est ce que vous avez fait de plus extraordinaire. Ah! c'est à vous, poète admirable et cruel, que nous poserons comme un reproche et une bénédiction votre question à la nature : « Pourquoi donnez-vous le sens de l'éternel au corps qui doit mourir? » Je ne peux matériellement pas écrire ce soir, mais je vous téléphonerai ces jours-ci car j'aimerais vous revoir. Adieu, Madame, quel Sainte-Beuve vous dépeindra jamais avec autant de lucidité (pour autant de puissance qui en eut jamais?) que vous quand vous parlez « des enivrants malheurs pour lesquels je suis née ». Il me semble que si j'avais la hardiesse de regarder votre cou j'y verrais avec les yeux de la foi le cercle noir que vous présentaient les colombes quand elles vous tendaient l'image nécessaire[2].

Adieu, Madame.

MARCEL PROUST

Un soir à Paris, je fus appelée au téléphone par le sommelier de l'Hôtel des Réservoirs, à Versailles, où séjournait Proust; il me demanda avec une consciencieuse simplicité si je conseillais à Monsieur Proust de louer un appar-

1. Poème qui se trouve dans *Les Vivants et les Morts*.

2. Tourterelles en deuil, si faibles, si lassées,
Fruits palpitants et chauds des branches épicées,
Hélas! cet anneau noir qui cercle votre cou
Semble enfermer aussi mon âpre destinée,
Et vos gémissements m'annoncent tout à coup
Les enivrants malheurs pour lesquels je suis née...

(*Les Vivants et les Morts.*)

tement boulevard Haussmann de préférence à un autre qui lui avait été également recommandé.

Mon dialogue avec l'invisible, ma réponse réfléchie et chargée d'arguments fut peut-être un des facteurs de la résolution prise par Marcel Proust. Le boulevard Haussmann sortit vainqueur de la compétition.

102, boulevard Haussmann.

Madame,

Je ne sais pas si mon nom oublié ne vous semblera pas celui d'un inconnu[1]. Mais je viens de lire les vers de la *Revue de Paris*, et, quoique bien incapable d'écrire ce soir, je veux vous dire qu'ils me semblent marquer dans votre art, ce qui ne me semblait plus possible, un degré de plus et plus haut. L'idée du Dieu d'Orient qui ne se plaît qu'aux jardins est une chose vraiment sublime, d'une originalité et d'une grandeur inouïes. Et les bustes dans le musée, la blanche colonne de la lune, tout cela me semble d'une force, d'un relief écrasants. J'ai tant de choses à vous dire sur ce que vous avez écrit dernièrement que je ne puis cette nuit étant trop souffrant. Ce que je vous ai écrit après vos vers siciliens rimés avec l'insolence du « A Saint-Blaise à la Zuecca » pourrait trouver son application ici, mais nullement ce que je disais à propos de l'admirable article de la *Revue hebdomadaire*, où, magnifiant en « mystère » les incorrections ou les allusions particulières et prosaïques de Musset[2], vous citiez des vers de lui qui peuvent faire espérer à Madame*** que les siens, dans cinquante ans, seront devenus aussi mystérieux. Car les vers de Musset, que Musset aimait, ceux où il s'était réalisé, ne le sont pas devenus (je l'adore d'ailleurs en tout, et surtout dans son côté Chaussée d'Antin). Vous ai-je écrit que j'ai trouvé dernièrement un cahier dans lequel maman avait raconté heure par heure la dernière maladie de son père, de sa mère,

1. Marcel Proust, qui n'ignorait pas le constant souci où nous étions de sa santé, se plaisait à réapparaître, après ses éclipses, tenant en main, tel le poignard sous le myrte, le reproche injuste joint à la tendresse.

2. Dans un article écrit en 1908 sur l'Alsace que je visitais alors, je citai plusieurs vers de Musset : celui-ci sur la valse :

Belle nymphe allemande aux brodequins dorés

et ceux-ci :

Qui nous rapportera le bouquet d'Ophélie,
De la rive inconnue où les flots l'ont laissé?

de papa, récits qui, sans qu'ils aient l'ombre d'intentions de suggérer quoi que ce soit, sont d'une telle détresse qu'on a peine à continuer à vivre après les avoir lus. Un seul nom y est cité, une seule pensée transcrite : le vôtre, une pensée de vous, du *Visage émerveillé.* C'est une forme obscure mais déchirante et pour moi bien grande de la gloire. Je suis trop souffrant cette nuit pour vous écrire davantage.

Votre respectueux,

MARCEL PROUST

102, boulevard Haussmann.

Madame,

Est-ce que par hasard, vous auriez encore un article que j'avais fait dans *le Figaro* (supplément) sur les *Éblouissements* et un numéro de *la Renaissance latine* qui contient un article sur « la Lecture », de moi aussi? Je voudrais réunir quelques articles en volume, et je ne les ai pas gardés. J'ai fait demander au *Figaro.* Mais après quatre ans on détruit tout. Ils n'ont donc pu rien me donner. J'aurais eu aussi besoin d'un pastiche de Flaubert et d'un pastiche de Saint-Simon. Mais cela, vous ne l'avez certainement pas. Tandis que l'article sur les *Éblouissements,* peut-être à cause du sujet, M. de Noailles ou votre fils l'ont conservé? Et à *la Renaissance latine* vous deviez être abonnée. Je découperais du numéro l'article sur « la Lecture » pour l'envoyer à l'éditeur et s'il accepte de publier ce livre (je n'ai plus beaucoup d'assurance depuis que tout le monde refuse sans discontinuer de rien publier de moi)[1], les articles prêtés vous reviendront en volume. Quant à Flaubert, je n'ai aucune idée où je pourrais le trouver. Le plus simple serait de le refaire, en mieux. Mais je suis en ce moment découragé par des chagrins, par des ennuis de santé et aussi par les fatigues que m'impose d'avoir des contemporains si sévères et si peu serviables. J'ai lu dernièrement d'admirables choses de vous, toujours plus vastes, plus hautes; vous grandissez comme un arbre. Que j'aimerais vous revoir dans cette chambre où vous avez devant votre fenêtre un jardin, une ville, tout un paysage immense et minuscule qui tient dans le vitrage; la perspective avec ses rapetissements

1. Combien cette phrase est émouvante si l'on songe à la triomphale revanche!

d'infini est le plus ingénieux des jardiniers japonais. Mais je suis si souffrant; je ne peux presque jamais me lever, ou si tard.

Adieu, Madame, si vous le pouvez, je voudrais cet article sur *les Éblouissements*.

Votre respectueux admirateur,

MARCEL PROUST

Madame,

Je ne peux pas comprendre comment une lettre que je vous avais écrite a pu rester sur ma table; qu'avez-vous dû penser de moi; j'y ajoute ce *post-scriptum* pour que vous compreniez que si je ne vous y demandais pas pardon de mon retard, c'est qu'alors je n'étais pas en retard. Je suis confus de recevoir *la Renaissance latine*! Mais je vais vous la renvoyer parce que ce que j'aurais voulu c'était un article que je puisse garder, envoyer à l'éditeur. Du reste tout cela est bien mauvais et ne mérite pas d'être réimprimé. J'ai lu avec infiniment d'émotion et d'admiration dans la *Revue de Paris* ces souvenirs d'enfance dépaysée[1]. Au fond je croyais que vous n'aviez jamais été en Orient, ni Chateaubriand en Amérique, et que de toutes ces villes-là vous pouviez dire comme de la ville de Damas[2]. Il est du reste visible que la réalité ne « tient pas le coup » et n'est pas de force à égaler nos rêves. Grande consolation de rester chez soi (je me place à un point de vue pratique et je ne veux pas dire, vous me comprenez bien, que ces pages inouïes ne soient pas au moins égales à celles où vous imaginez des choses que vous n'avez pas vues). J'aimerais infiniment que vous alliez à Florence où j'ai extrêmement envie d'aller. Si vous me permettiez de vous y accompagner cela me déciderait. Hélas! pas plus qu'ici, moins qu'ici, je ne pourrais sortir. Mais quelquefois, je me lèverais vers 9 heures du soir, j'irais vous voir, et vous me raconteriez comment c'est. Cela

1. Récit de mon voyage à Constantinople, où ma mère nous emmena après la mort de notre père. Nous y vécûmes pendant trois mois d'été, à Arnaout-Keuy, chez le père de ma mère.

2. Que de bonheur perdu loin des plus beaux climats!
Je ne verrai jamais la ville de Damas... »

(*Les Éblouissements.*)

me rendrait très malade, mais j'ai besoin de ces châtiments pour interrompre un peu l'épuisant désir de ces choses.

Votre respectueux admirateur,

MARCEL PROUST

Madame,

Je peux bien difficilement vous écrire dans l'état de santé où je suis actuellement. Mais je veux vous dire (et j'en suis d'autant plus ravi que je n'avais pas eu tout à fait la même impression (je vous le dirai tout à l'heure) quand je n'avais lu que des fragments dans les journaux) que si j'ai trouvé, quand j'ai lu les *Éblouissements*, qu'ils étaient infiniment au-dessus du merveilleux *Cœur innombrable*, de l'admirable *Ombre des Jours*, — cependant je trouve cette même distance et plus grande encore, entre votre nouveau livre[1] et les *Éblouissements*, infiniment dépassés. Pour vous (et cela aurait dû être ainsi pour moi) les admirables fragments que j'ai lus contenaient tout ce que vous connaissiez, comme une Monade reflète l'univers. Mais en réalité ils ne donnaient pas l'idée du livre, parce que, par la personnalité unique de votre forme (cependant à mon avis, plus belle, plus pénétrée complètement par l'esprit qui s'y résorbe qu'elle n'avait encore jamais été, vraiment, la corde du violon où n'existent plus que les nuances de la pensée de l'artiste) ils rappelaient ce que vous étiez, et que, ignorant à quoi se rattachait la pièce nouvelle, celle-ci faisait plutôt penser à votre passé qu'à un tel renouvellement. Je ne dis pas qu'il y ait un lien romanesque ou dramatique entre les pièces comme dans *la Chute d'un ange*, *Eloa*, etc., mais l'identité des sentiments où on se trouve quand on compose est une unité aussi. Et ainsi il y a dans ce volume tout un long poème qu'on ne peut briser. Ou du moins dont les morceaux peuvent se briser, mais comme les *Adieux de Wotan*, le *Prélude de Tristan*, entendus, autrefois à l'orchestre Pasdeloup ou Colonne, ne peuvent tout de même pas donner l'idée de l'œuvre wagnérienne entière. C'est à celui-là que l'extraordinaire croissance de votre génie (et surtout sa pénétration de plus en plus organique dans votre forme) font

1. *Les Vivants et les Morts.*

penser. Il y a vraiment entre ce que vous écrivez maintenant et les choses adorables que vous avez écrites, et qui resteront toujours merveilleuses, la même différence qu'entre *Lohengrin, Tannhauser* — et *Tristan, les Maîtres chanteurs, Parsifal.* Disons que ce volume est pour une moitié *Tristan,* pour l'autre *Parsifal.* Il est admirable que ce phénomène de multiplication des cellules sonores par l'effet de l'infusion, de l'inoculation sous-jacente des mille richesses de la pensée ait pu se produire dans le langage, comme dans la musique. Ce même miracle de biologie spirituelle est bien émouvant. Pour moi, qui ne puis dans ces domaines si supérieurs à la vie commune bannir entièrement l'idée de miraculeuses concordances, de grands chagrins que j'ai eus cette année, et que j'ai encore, me semblent comme une préparation à ressentir plus entièrement certaines pièces de ce livre. Quel sens poignant (et d'ailleurs en faisant un de ces contresens toujours permis quand on a une fois saisi le véritable) prend pour un malade mourant dans son lit des vers comme : « Car rien qu'en vivant, tu t'en vas[1]! » Que de choses je voudrais vous dire si je le pouvais, mais vous ne doutez pas qu'un seul mot de votre livre n'ait été et ne dût être l'objet de mes délectations, de mes méditations sans fin, suivies d'un retour ému, tendre, passionné, respectueux vers vous!

MARCEL PROUST

Madame,

Je vous remercie infiniment de m'avoir écrit. Mon livre n'a aucun succès. En eût-il que je ne pourrais en ressentir aucune joie, car je suis trop triste en ce moment. D'ailleurs, j'ai oublié mon livre; je suis plongé dans *les Vivants et les Morts,* et je dois dire pas comme je devrais, dans un esprit assez égoïste, pour y chercher des directives, des oracles. Ne prenez pas la peine de m'écrire, car cela vous fatiguerait. Mais si vous pouvez me lire, cela me fera bien plaisir, surtout toute la seconde partie du chapitre appelé : « Un amour de Swann. » Dans le premier chapitre (Combray) il y a aussi quelques pages que vous aimerez peut-être. Mais, vraiment, séparé des autres

1. *Les Vivants et les Morts.*

volumes, cela n'a pas grand sens. Vraiment vous lirez cela? Vous avez la magnifique charité du génie.

Votre admirateur reconnaissant,

MARCEL PROUST

102, boulevard Haussmann.

Madame,

Avec quel bonheur de résurrection j'ai vu après tant d'années les arceaux merveilleux de cette écriture, desquels il semble qu'ils suffiraient à protéger le Céleste Jardin que gardait l'Ange (devenu inutile) porteur de l'épée flamboyante. Cette gentillesse de m'écrire ainsi, et si vite (*qui cito dat, bis dat*) m'a ramené aux sentiments anciens que vous aviez depuis un peu martyrisés. Et je suis triste de penser, au moment de ce regain de respectueuse tendresse, que trois livres de moi vont paraître dans huit jours, où la place vous est faite par le hasard si petite, les quelques lignes du pastiche de Renan que vous connaissez, une ligne d'un pastiche de Saint-Simon, nouveau que vous ne connaissez pas (peut-être un mot dans les *Mélanges*, je ne sais pas, ce n'est pas moi qui ai confectionné la sélection). Je n'oublierai pas votre gentillesse d'aujourd'hui et j'aurai l'occasion, pas très lointaine, de traduire dignement ma gratitude. Mais je souffre de ne pas avoir sollicité et reçu ce mot de vous un mois plus tôt, quand j'aurais pu mettre dans le livre ce que maintenant je ne peux plus mettre que dans un autre. C'est M. de Noailles aussi que je voudrais remercier. Je trouverai un moyen. Qu'il est bon de s'être rappelé de vous parler de cela; dites-lui, je vous en prie (vraiment, n'oubliez pas de lui dire), combien j'en ai été ému. Ai-je besoin de vous dire que votre admirable lettre n'a été pour moi qu'un dessin sans prix, car je n'ai pu déchiffrer qu'un seul mot. Seul le nom de Bernstein est apparu et j'ai compris pourquoi il venait là. Mais bien avant d'oser vous ennuyer de cela, il y a déjà des mois, je lui avais fait téléphoner et il avait, comme moi, égaré l'adresse [1]. Cela n'a pas d'importance,

1. M. Henry Bernstein, à qui le bruit était insupportable, adopta le premier des parois de liège dans son appartement. Marcel Proust et moi, nous l'imitâmes, grâce à quoi le travail et parfois le sommeil devinrent possibles.

puisque Guiche[1] (qui a été sublime pour moi dans cette affreuse histoire de déménagement, est allé voir les gérants, a tiré d'eux de l'argent pour moi alors que je croyais leur en devoir) a chargé son ingénieur de rechercher les maisons de liège susceptibles de convertir ma subérine en bouchons.

Daignez agréer, Madame, ma respectueuse admiration reconnaissante.

MARCEL PROUST

Après vous avoir écrit, je regarde une cinquantième fois le beau dessin arabesque, et voici que les mots Cité du Retiro, un Élysée en Élysée qui, nommé par vous, devient les « Champs-Élysées » brillent en lettres de feu. J'enverrai demain Cité du Retiro savoir à quoi cette mystérieuse adresse peut correspondre. Sans doute y trouverai-je le placement de mon liège qui n'est pas répartissable dans le logis pour lequel je quitte le boulevard Haussmann. (Je le quitte parce que la maison a été vendue à un banquier qui, en bon M. Josse, veut en faire une banque, et pour cela, fait partir tous les locataires, sans comprendre qu'il y en a au moins un qu'il tue en le déracinant.) Je crois du reste que les forts, même de Liége, ont fait leur temps. Et j'ai l'idée qu'il vaudrait mieux transporter les moyens de défense dans l'oreille[2]. Madame Simone m'a parlé de boules d'ivoire (comme j'aimerais avoir des précisions là-dessus). La duchesse de Guiche d'ouate vaselinée. Mais sans doute ces dames sont moins sensibles au bruit que moi, qui suis terriblement malade, mourant.

Madame,

Ayant été incapable d'écrire ces jours-ci (ce que vous avez pris pour un mieux est la prise de possession de tout mon être

1. Le duc de Guiche, aujourd'hui duc de Gramont, savant remarquable, fondateur et président de l'Institut d'optique, Membre de l'Académie des Sciences.

2. Un de mes amis m'avait apporté de petites boules d'ivoire que je m'étais empressée de recommander à tous ceux qui désiraient obtenir chez eux du silence. Marcel Proust a décrit, dans un de ses volumes, les nombreuses manières de placer, de déplacer délicatement dans l'oreille ces obstacles au tumulte. Le silence est ainsi traité comme une gamme. C'est un morceau de virtuosité intellectuelle et verbale souvent cité.

par la mort), je n'ai pu vous remercier de vos immortels Védas[1] et d'une lettre qui, pendant que vous rajeunissez toujours, s'alourdit de tant de miel et d'une si parfaite cire qu'on voit, rien qu'à la lire, que vous êtes plus riche et plus abondante butineuse que jamais. Si je pouvais vous écrire, je vous expliquerais mieux tout ceci. Et je vous écrirais aussi que vous êtes deux madame de Noailles, celle qui écrit ces livres qui prendront tout naturellement leur place à côté de ceux de Hugo, de Baudelaire, de Vigny, et une autre que je vous mentirais en feignant de ne pas la connaître. Mais je ne demande pas de place dans le chœur, ni dans le cœur. Comment le vôtre serait-il innombrable s'il n'était volage et n'est-ce pas pour ceux qui vous ont aimée la dure rançon d'être fidèles à votre génie[2]? Pour ma part, je la sens déjà trop grande de pouvoir lire un tel livre et d'avoir reçu une telle lettre. « Et je ne veux pas d'autres Paradis », comme dit Verlaine. Je vous aurais dit tout cela et bien d'autres choses (et d'abord vous avoir remerciée de cette féerique présence l'autre soir) sans un état qui, même ce soir, m'empêche de balbutier plus longtemps. Je vous dis seulement, croyant avoir mal lu, ce que madame Valmore écrivait à Lamartine :

N'as-tu pas dit le mot de gloire
Et ce mot je ne l'entends pas.

Lamartine, à qui j'ai été heureux de voir Régnier vous comparer l'autre jour avec un juste enthousiasme. Je n'ai

1. *Les Forces éternelles.*

2. Marcel Proust, et je lui suis reconnaissante de son injustice (témoignage émouvant de son affection pour moi), ne tenait plus compte que de ses possibilités. Il sentait le poids de son joug, oubliait celui qui pesait sur moi. Le mystérieux et vacillant équilibre que les malades sont obligés de rétablir indéfiniment et qui permet à ceux dont le courage est mis à l'épreuve de triompher souvent, de fournir une dépense qui déconcerte, peut être tout différent de celui de leurs amis les plus fraternels. Au moment même où je recherchais la solitude et la considérais comme un bienfait, Marcel Proust, vaillant à l'heure du soir, organisait des dîners à l'Hôtel Ritz, devenait un hôte enchanteur, momentanément infatigable. Mon goût de la retraite, que rendaient impérieux mon extrême fatigue et la tristesse que m'avait laissée la guerre, lui apparaissait alors comme un manque d'amitié, un reniement du tendre passé.

Je ne relis jamais cette lettre sans éprouver l'immense chagrin d'avoir peiné Marcel Proust, ignorant de la détresse morale dans laquelle je vivais.

sur M. de Régnier, devant qui je m'efface avec la déférence de l'admiration la plus vive, qu'un seul avantage, celui de la priorité, quand deux fois dans ce même *Figaro* je vous ai mise au niveau et au-dessus de nos grands poètes. Certes, en rien je ne me compare à lui, je serais aussi incapable de sa *Double maîtresse* que de son *Bon plaisir*, je mesure les distances et lui laisse l'avantage immense du terrain. Mais en ce qui vous concerne, à deux reprises au moins (je ne tiens pas le compte de ces vétilles), c'est moi qui ai visé juste et tiré le premier. C'est un grand honneur pour moi qu'il ratifie si magnifiquement une admiration qui n'a pas varié.

Daignez agréer, Madame, mes respectueux hommages.

MARCEL PROUST

Quand je vous parlais l'autre jour, au Ritz, de vos vers sur votre fils, je pensais aux anciens, sublimes, à ceux de vos *Premières Méditations*[1]. J'ai peut-être plus admiré encore avant-hier ceux que vous lui adressez dans vos *Recueillements*[2]. Hélas! je vois la vigne et n'entre pas dans la maison. Je vais écrire à Gans[3] l'admirable chose que vous me dites sur lui. Voulez-vous me rappeler au souvenie de M. de Noailles, toujours si bon pour moi.

1. Allusion au poème intitulé *la Course dans l'azur*. (*Les Éblouissements.*)

2. Allusion au poème intitulé *A mon fils*. (*Les Forces éternelles.*)

3. M. Henri Gans, dont l'intelligence et l'amitié furent un des trésors de ma vie, rencontra chez moi Marcel Proust. La sympathie qu'ils éprouvèrent l'un pour l'autre fut immédiate. Aucun de ces deux esprits n'eût pu se tromper sur la valeur de l'autre. Mes deux amis échangèrent une nombreuse correspondance. Céleste et Odilon, confidents réels, serviables et légendaires de Marcel Proust, venaient en taxi chercher Henri Gans, toujours heureux de se rendre à l'appel d'un écrivain qu'il admirait entre tous. Les trajets de la rue Scheffer à la rue Hamelin où habitait Marcel Proust, furent souvent le sujet de nos rieuses conversations, car Marcel Proust s'excusait ensuite par des lettres étincelantes de ce qu'il croyait être une indiscrétion. C'est à M. Gans que je fis cadeau de la série de dépêches que plaisamment Marcel Proust m'adressa à Bruxelles, pendant tout une journée, lorsque je fus reçue membre de l'Académie royale de langue française. La mort de Marcel Proust me fut annoncée par M. Henri Gans, un triste matin de novembre; cet incomparable ami me conduisit auprès du lit funèbre, et m'assista dans la douloureuse contemplation du noble visage à jamais indifférent. Il devait mourir accidentellement en novembre 1923, me laissant le souvenir inaltérable et cruel de la perfection perdue.

DIMITRI[1]

V

A Braïla, ils descendirent de wagon; un vent cruel grondait au coin des rues, annonçant le port, vers lequel ils s'acheminaient; Zafiresco, dans un complet de golf, clos du col à la cheville par des fermetures éclair, tirait par le bras Canacopol, court, bouleux et asthmatique. « Tu viendras, avait-il dit à son bouffon, nous avons besoin d'un quatrième au poker », et Canacopol, qui se conservait dans les cafés et haïssait le plein air malsain, le sport homicide, s'était laissé convaincre par des promesses de caviar frais et l'ouverture d'un minuscule crédit à sa Banque.

Devant eux marchait l'ingénieur Mouriano; chargé du creusement d'un canal pour alimenter d'eau douce les lacs saumâtres du Sud et y développer ainsi les ressources en poisson, il vivait toute l'année dans le Delta dont il connaissait les moindres canaux et s'était offert pour organiser l'excursion.

Dimitri s'amusa du contraste entre Canacopol gras, sautillant, métissé de grec, d'arménien et de bulgare, véritable pasquin de répertoire, dernier survivant d'un âge de flânerie, de plaisirs vulgaires, d'inconscience sociale, et ce représentant de la pure race roumaine, ce grand garçon sportif et pas bavard, aux yeux rassurants, à la belle figure de légionnaire antique. Il découvrait en Mouriano un de ces Roumains qui connaissent

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 février.

l'univers, ont fait tous les métiers, ont été aimés des plus belles Américaines, puis sont revenus tranquillement vivre chez eux d'une petite fonction d'État dont ils se tirent avec esprit.

Ils attendirent leurs bagages dans un café sordide, orné d'affiches de compagnies de navigation, qui ne cherchait même pas, comme dans les autres ports, à s'élever au rang de bar. Mal éclairés par une lampe de chambrée, dont la fumée de pétrole prenait à la gorge, des soutiers syriens, des matelots grecs, des marins anglais buvaient, isolés par nationalités. Chacun d'eux s'enfonçait dans une ivresse individuelle.

Un gamin à oreilles décollées circulait entre les tables, mendiant du tabac.

— Tu fumes? Quel âge as-tu donc? — demanda Zafiresco.

— Huit ans.

— Tu devrais être rossé!

L'enfant ricana, les mains dans les poches :

— Aujourd'hui personne n'est plus rossé.

— On voit que la Russie n'est pas loin, — soupira le Roumain.

Un joueur d'accordéon entra, suivi d'un ours.

Dimitri goûtait le plaisir d'être transporté tout d'un coup au fond de ce bouge obscur, parmi ces débardeurs plus écrasés par le repos que par leur faix. Mais, dans leur somnolence, les buveurs gardaient quelque chose de vigilant, car ils accueillirent les voyageurs d'un méfiant coup d'œil.

— Si la police entrait en ce moment, — expliqua Mouriano, — bon nombre de ces endormis ne seraient pas longs à sauter dans le Danube, et à regagner à la nage leur île de roseaux. Terente, le fameux bandit de Macin, que j'ai très bien connu, venait ici. Il n'aimait au monde que sa mère et son chien. Un jour il enleva deux jeunes filles, mais il ne garda que la plus jolie; l'autre revint à la ville, en disant que Terente était un monstre.

— Et celle qu'il avait gardée, — interrompit Canacopol, — ne rentra qu'un mois plus tard, déclarant que Terente était un gentilhomme.

— Cocos aussi, — continua Mouriano, — le grand Cocos

partageait son temps entre cette boîte et le maquis; invisible dans les roseaux, il fusillait ceux qui le cherchaient. Le Delta tout entier avait pris son parti. Mais un jour, invité à une noce, il voulut s'emparer de la mariée devant son mari et fut massacré sur place...

— Le Delta, tu ne peux pas savoir comme c'est beau! — criait Zafiresco exalté. — Tu verras ça demain, au réveil. Imagine quelque chose d'immense, grand comme une de tes provinces, qui n'est ni eau, ni terre; rien que des roseaux, à perte de vue. C'est sans âge, sans histoire, plus vieux que tout, scythe, chinois, lacustre... Et les pêcheurs à odeur de poisson! (D'ailleurs, à partir d'ici, les vêtements, les draps, le pain, tout sent la carpe.) A Vâlcov, où nous serons après-demain, à l'embouchure de la mer Noire, tu rencontreras des gens de l'âge de pierre, des amphibies, des bougres habillés d'écorce de bouleau et qui n'ont jamais vu une ville; quand ils arrivent au régiment, ils grimpent les escaliers à quatre pattes. Et puis, tu comprendras le saule qui a la couleur et le frisson de l'eau. Ça, c'est la nature! En Occident, la nature n'existe pas; c'est de l'aquarelle. Vois-tu, Dimitri, on ne peut vivre que là où la nature commence... Elle commence quelques kilomètres environ après Budapest; soudain, l'air est plus volatil, le froid plus cuisant, le soleil plus intense, tout s'abandonne, tout se laisse vivre ou se laisse mourir, aucune longe ne retient les animaux, aucune morale ne gâte les hommes, les fleuves s'étalent, la plaine fuit jusqu'au ciel, la pensée s'affranchit!

— Et maintenant, il est temps d'embarquer, — dit Mouriano.

Ils arrivèrent au bord du fleuve qu'éclairait une lune si diffuse partout derrière les nuages qu'on ne pouvait la situer. Sous leurs yeux, le Danube immense et noir courait avec une certitude égale et puissante. On ne voyait pas l'autre bord ni l'île de Macin, île de saules, royaume des moustiques et des bandits, déserteurs ou insoumis, où l'on n'ose aborder qu'en hiver quand le fleuve est pris par les glaces. A quai, les bateaux chargés de froment enfonçaient dans l'eau, bien au-dessus de leur ligne de flottaison. Cargos grecs d'Embiricos, trois-mâts auxiliaires norvégiens qui arrivent à Braïla

après avoir fait le tour de l'Europe, vapeurs Frayssinet venus à la rencontre du blé hongrois et des bois flottés du Pruth, tartanes turques déversant dans les entrepôts les marchandises soviétiques. Le travail de nuit continuait sous la pluie fine. Des Turcs à l'échine pliante enfournaient dans les cales les sacs de grain, de quoi épuiser la faim de l'Occident.

VI

Le bateau des Pêcheries de l'État les attendait à quai, surveillé par un solide officier de la marine marchande.

— Popescu, — cria Mouriano, — mets ta chaudière sous pression, nous voici. Je t'amène un carré de rois; pour les dames, nous comptions sur toi.

A cette plaisanterie facile, le capitaine Popescu éclata d'un gros rire.

Le petit yacht était tout blanc, très propre; Dimitri aima cet ordre, les chaînes bien enroulées sur le cabestan, les cordages en spirales sur le pont, la cloche de cuivre astiquée, les fauteuils de rotin disposés à l'avant, qui lui rappelaient des souvenirs de croisière; dans une cabine à cretonnes claires, il s'apprêta à se coucher.

— Nous coucher! et Ionica? Tu n'imagines pas que nous puissions lui faire pareille injure! Nous l'avons amené ici pour charmer nos nuits.

— Quoi! ton tzigane est ici!

— Naturellement; il est arrivé par un train précédent, avec deux de ses camarades. Les cartes, la chasse et le *kieff*, voilà pourquoi nous sommes ici. Tu regrettes déjà d'être venu?

— Je ne regrette rien, — fit Dimitri — mais Ionica me met mal à l'aise... C'est le plus beau marchand de spleen que je connaisse. Pas précisément le spleen... mais un certain cafard... un cafard attirant et révoltant.

— Tu auras changé d'avis d'ici cinq heures du matin, — dit l'enthousiaste Zafiresco.

Dimitri jeta un coup d'œil de regret sur son lit et remonta dans la salle à manger du petit bateau où un souper attendait. Ionica, sournois et impassible, la guitare sur les genoux, chan-

tait des mélodies gutturales, semblables à des *coplas* andalouses.

— Pas de chance, — dit Zafiresco à ses amis, — nous avons embarqué le seul Russe qui aime se coucher de bonne heure!

— Ionica, chante-nous quelque chose de salé!

— Que ma moustache tombe si j'en connais, des chansons comme cela, — répondit Ionica, qui aimait se faire prier.

— Allons, pousse un de tes « airs pour messieurs seuls ».

Le *lautar* gratta sa corde :

Nous irons nous coucher dans les bois;
Toi, tu regarderas les étoiles,
Et moi, les petites fleurs.

— Bis! — cria Canacopol, son pied bandagé posé sur une chaise. Aux Halles, il s'était endormi le pied droit sur le poêle, tellement ivre qu'il l'avait laissé brûler.

— En voilà un costume de yacht : regarde ce croque-mort; il est mis comme les quatre chats! — cria Zafiresco.

Dans son manteau tout noir, comme moussu de suie, pareil à un manteau de cheminée, Canacopol, l'homme qui « rêvait noir », ressemblait à un excentrique triste. Il ne lui manquait que de faux yeux peints sur les paupières.

Zafiresco se pencha vers Dimitri :

— Regarde, Ionica, — dit-il, — Ionica imperturbable, avec cet air de ne reconnaître personne qu'ont les bons maîtres d'hôtel des cabinets particuliers!

Dimitri regarda Ionica.

— Cet homme a des yeux comme un piège, — pensa-t-il.

VII

Le bruit des ancres tombant par dix-huit mètres de fond les réveilla.

— Il fait déjà jour, — pensa Dimitri.

En fait, il était dix heures; il s'habilla et monta sur le pont. Le vent soufflait, rappelant ces *ailes du matin* qui portent la gloire du dieu des Juifs, et font se réjouir le ciel et chanter la terre. Un triangle de canards sauvages pointait vers le Nord-Ouest.

Sur les rives, la terre molle avait déjà la couleur, la platitude de l'eau. Des pies, des corbeaux volaient autour de vaches maigres et hautes sur pattes. Des puits de bois, en T ou en X, émergeaient seuls, bibliquement, de la solitude humide... Bientôt, les marécages commencèrent. Dimitri et Basile montèrent sur la passerelle. Leurs yeux découvrirent des milliers d'hectares de roseaux, à plumets violets ou bruns : vêtement de duvet, pareil aux tuniques des guerriers incas, dans lequel le fleuve frissonnait. Sous cette couverture mobile, l'eau sensible fuyait. Plate au-dessus des fosses profondes, inégale et brisée quand la terre affleurait, elle descendait d'une seule coulée vers la mer. Les trois vagues provoquées par l'hélice faisaient craquer les roseaux les plus secs et plier les plus verts, avec un bruit de taffetas.

— Où le Danube devient Niger... — murmura Dimitri.

— Tu ne vois ici qu'un bras, — expliqua Zafiresco, — il y en a trois : Sulina, Kilia et Saint-Georges, séparés par des centaines de lacs, de canaux, de marais. C'est ici que commence la *Balta* sauvage, inhabitée, le rendez-vous des oiseaux d'Europe, d'Asie et d'Afrique. Région dispensée de civilisation par sa solitude, son paludisme, son éloignement. Mais l'homme s'y serait installé comme partout, s'il avait pu prendre pied. Heureusement, il n'y a presque pas de sol. Il n'y a pas d'eau non plus. Il y a du roseau. Ni la rame, ni l'échasse, ni la botte, ni l'hydroglisseur, rien ne peut se soutenir sur ce marécage. Il faut être oiseau. D'ailleurs, nous allons accoster sur ce peu de terre; regarde, sur la berge, l'aide de Mouriano qui nous fait signe.

Dimitri et ses compagnons débarquèrent et entrèrent dans la maison de planches que s'était construite Mouriano et où il vivait seul avec ses ouvriers. Un lit de camp, un poêle, des appareils d'hydrographie, des cartes où le fleuve se lisait en bleu profond et les canaux en violet, un ratelier de fusils, des livres, des cordes roulées servant de descente de lit, il n'y avait rien d'autre dans la grande pièce peinte à la chaux.

— Vous regardez cette table qui est un bureau et un établi, — fit Mouriano en riant. — Je suis écrivain, ingénieur des ponts et chaussées, diplomate, trappeur, dragueur et mécanicien, à la fois.

Je l'envie, — pensa Dimitri. — Voilà un homme libre. Ce garçon doit avoir mon âge; il a tout vu, il sait tout faire. Moi, je ne sais que dépenser de l'argent, vivre entouré de femmes et d'enfants... Le voici qui prépare notre repas... j'ignorais même qu'un poisson dût être gratté à contre-écaille. (On dirait de petites monnaies du pape, ces écailles.) Jamais je ne saurais me suffire à moi-même, passser ainsi un doigt sanglant sous ces ouïes rouge magenta. J'oublierais de faire craquer le ventre de cette carpe énorme avec mon couteau et d'en tirer la vessie pleine d'air et le cœur qui bat encore... Décidément, je ne suis bon à rien.

Mouriano, accroupi, préparait le *bortsch* au poisson.

Dans un chaudron, il précipitait barbeaux, brochets, sterlets, brêmes et carpes dorées; autour de lui, c'était un charnier de branchies, de crêtes, de vésicules, de bardes, de queues et de nageoires, de cartilages, de rogues et de substances laitées.

— Nous ne mangerons jamais tout cela!

— Dans une demi-heure, il n'en restera rien, vous verrez; tout sera réduit.

— Ça va faire de la colle de poisson!

— Ça va faire un magnifique bouillon maigre, — dit Mouriano, les mains rouges. — Ayez confiance, j'ai été cuisinier à Baltimore; j'ajoute maintenant des herbes de fond, des oignons, de l'ail et des tranches de pain frit; même l'esturgeon qui est dur comme marbre est obligé de céder à ma cuisson. Un coup de moulin là-dessus et tout est dit! Et maintenant, je vais vous faire l'omelette aux œufs d'oiseaux, — conclut-il, en jetant dans la poêle des œufs citrins, rose pâle, piqués de rouge, coquilles brunies des hirondelles de mer qui pondent sur le bois flotté, œufs verdâtres des bécasses, œufs gris des cormorans, œufs bleu azur des poules d'eau.

Les amis descendirent sur la berge pour aller chercher des herbes. A contre-jour, par deux mètres de fond, on apercevait des paysages inconnus, de fausses pelouses, des salades imitation, des potagers sous-marins, des forêts inondées où l'eau douce se mêle à l'eau de mer, où les Océanides doivent joindre leurs voix à celles des Naïades. Las de se pencher, la main sur les yeux, vers cet univers abyssal, Dimitri leva la tête,

respirant fortement. Des passereaux criblaient le ciel, comme les merlettes un blason.

Tous les oiseaux de la terre semblaient s'être donné rendez-vous dans le Delta. Les mouettes arrivaient du large, les faucons voyageurs des plaines, les plongeons du pôle Nord, les canards de Scandinavie, les aiglons roux des montagnes, les grands cygnes de Sibérie. Pour les globe-trotters au cou tendu, les cormorans, l'univers n'est pas assez vaste, car ils vont sans fatigue du Japon au Portugal, du Cap Nord à Tombouctou, vénérés par les nègres, fusillés par les blancs. Dimitri les observait, aimait les voir ralentir, se mettre en perte de vitesse, tomber comme une pierre. Il savait qu'un seul de ces oiseaux mange plus de poisson que quatre hommes; et quand ils n'ont plus faim, ces gâcheurs pêchent pour le plaisir. Après le bain, ils séchaient au soleil leurs plumes mouillées avec des façons de goinfre, d'égoïste, d'athlète. Tout un monde vivait à l'abri de l'homme dans ce fouillis paludéen, un monde avec ses esclaves et ses tyrans, ses coups de bec, ses essors, ses vols planés, ses conflits de race, ses agonies, ses triomphes.

Une détonation retentit sur la gauche; Dimitri, qui cherchait des yeux la fumée, discerna, s'ouvrant dans le canal où s'ancrait leur yacht, un étroit passage qui fendait les roseaux; l'immensité exondée était irriguée comme le corps humain par un lacis d'artères et d'artérioles, jusqu'aux invisibles capillaires que seuls connaissent les indigènes de ce maquis lacustre.

— Veux-tu voir le chasseur d'aigrettes? Oui, d'aigrettes, comme au Soudan, — dit près de lui la voix de Zafiresco.

Une barque étroite, menée par un pêcheur, les reçut; ils disparurent parmi les saules, glissant sur l'eau brune peuplée de sangsues; bientôt, ils aperçurent deux chasseurs russes, des moujicks, des Lipovans, tapis dans un canot noir que dissimulaient des branches feuillues; dans leurs mains, des touffes d'une neigeuse blancheur.

— Vois-tu, Dimitri, ces oiseaux si peureux, si rapides, qui échappent à l'aigle, au faucon voyageur, au brochet, aux rongeurs, aux pies voleuses d'œufs, cherchent asile ici, au moment de la ponte; le Delta est leur demeure nuptiale; c'est là, sur ces troncs qui descendent le courant, au creux des

saules, sur les plates-formes rondes des nénuphars, dans ces arbres jamais coupés, derrière ce rempart infranchissable de roseaux où ne se risquent même plus les déserteurs, qu'ils célèbrent leurs noces, et déposent leurs œufs; mais les sauvages barbus ont appris récemment la valeur des aigrettes qui ornent le bonnet des colonels et la coiffure de Mussolini; bientôt, ils les auront toutes exterminées.

VIII

Le déjeuner, trop long, trop copieux, avait fatigué Dimitri; il se sentait lourd de phosphore et de toute la riche substance du Delta; abandonnant ses compagnons, il retourna à bord pour la sieste.

Comme il franchissait la passerelle, il entendit chanter à l'avant du bateau; une voix douce s'accompagnait sur la guitare, voix dont les notes basses annonçaient un délicieux chagrin, dont les notes hautes semblaient prédire quelque ruine imminente...

Ionica contait en musique les tribulations d'un âne volé, et les douceurs de la vie vagabonde. Dimitri reconnut un air russe qu'il avait appris des forgerons tziganes, quand ils venaient chez son père ferrer à glace les chevaux, aux premiers gels... Ces passants exotiques, ces noirs Indiens avec leurs filles splendides qui mendiaient, la poitrine nue, le sourire heureux, accouraient tous à la vue du petit *kneaz*, l'étourdissaient de leur bavardage imagé, et les vieilles lui tiraient les cartes.

— Tu parles donc le russe, Ionica?

— Mieux que toi, Prince.

— Où l'as-tu appris?

— Chez Ta Grandeur; vingt ans, j'ai vécu en Russie.

Sous la bâche qui le protégeait contre le soleil vertical, Ionica avait le teint livide des nocturnes : contrôleurs de wagons-lits, chasseurs de boîtes de nuit, gardes-malades, joueurs, prostituées. Il sourit au Prince de cet affreux sourire oriental qui met entre les êtres, à travers la barrière des dents éclatantes, une intolérable intimité. Déjà la veille, en voyant Mouriano, le *lautar* avait eu ce regard complice,

comme à la pensée de secrètes orgies dont lui seul, qui ne s'enivrait jamais, gardait le souvenir. Dimitri maîtrisa avec peine un frisson de dégoût et de peur; une angoisse inconnue, mêlée de plaisir, l'envahit; un fluide lourd l'ankylosait; il faillit se laisser tomber sur le banc, près du tzigane, puis se ressaisit, honteux de son malaise, et s'éloigna à longs pas.

De la berge, Zafiresco le hélait; il courut vers lui, heureux de rejoindre ce camarade sans mystère, dont la loquacité, cette fois, lui serait agréable.

— Dis-moi, Basile, que cherchent ici tous ces moujicks? sommes-nous déjà en Bessarabie?

— Nous y serons demain matin seulement, parce que nous marchons la nuit à feux très réduits, mais la frontière n'est pas loin; Odessa à quelques milles de Vâlcov; le Dniester, mur mitoyen, la mer Noire à vingt minutes et, tout près, la limite des eaux soviétiques; c'est pourquoi les pêcheurs n'ont pas le droit d'aller la nuit jeter leurs filets, bien que la pêche soit beaucoup plus fructueuse; mais, au retour, des agents bolchevistes se mêlaient à eux et débarquaient chez nous dans l'obscurité; nos garde-côtes ont déjà fort à faire à distinguer les vrais transfuges — il en vient presque tous les jours — des faux déserteurs que nous envoient les Soviets; après le coucher du soleil, nos soldats tirent sur tout ce qui bouge.

— Mais ces chasseurs d'aigrettes et ces bateliers qui nous entourent?

— Ça, c'est une autre histoire, qui date du XVIe siècle; vers 1650 (Moscou légiférait déjà), le texte grec des Évangiles ayant été révisé, nettoyé à neuf, certaines sectes, dont les ancêtres de ces pêcheurs, les Lipovans, qui n'aimaient pas qu'on changeât les mots de leur prière, prirent la fuite et vinrent se réfugier ici, dans les roseaux du Danube, où tu les retrouves intacts, un peu plus sales et un peu plus abrutis qu'il y a quatre siècles. Ils ont transporté avec eux leurs popes, leur langue, leurs tailleurs juifs, leurs icones, leurs isbas de bois et le gros oignon doré de leur église, que tu verras à Vâlcov demain au-dessus des saules.

IX

La cloche sonna, réveillant Dimitri qui monta sur le pont; il était sept heures du matin et le bateau, qui avait descendu le bras de Kilia, arrivait au port de Vâlcov, en Bessarabie : devant eux le village, traversé de canaux, gisait épars dans l'eau stagnante. Les embarcations avaient déjà la teinte funèbre des caïques turcs et des convois de sel qui, de Crimée, remontent jusqu'en Ukraine, celle que les Vénitiens ont empruntée à l'Orient pour leurs gondoles... Dimitri évoqua Chioggia, une Chioggia terne, délabrée, primitive, sous le ciel gris et sous ce vent désespéré de la mer Noire dont les navigateurs grecs ne parlaient qu'avec une horreur sacrée. Il sauta le premier à terre et enfonça jusqu'aux chevilles dans la berge fangeuse. Entre deux barques goudronnées, tirées à sec, une vieille *baba*, la tête couverte d'un fichu de toile noire, immobile, le regardait. Sur cette boue sans couleur, cette femme sans âge, sans figure, figée dans l'attente et dans le deuil, ce fut pour lui la première image de la Russie.

Des chaussées de planches traversaient le marécage, longeaient les canaux verdâtres qu'elles enjambaient sur des ponts de bois. Entre les troncs d'arbres, les filets, légers et pâles comme des cheveux difficilement démêlés, séchaient à l'air. Ayant traversé en mille zigzags cette lagune de fange, les visiteurs arrivèrent devant des murs de roseaux. Entourées de claies, on apercevait des maisons blanches comme du fromage de chèvre. Aucune fumée ne sortait des toits de chaume. Le village semblait abandonné par ses hommes; quelques femmes lavaient du linge dans le grand canal. A la porte du bureau de police, un soldat était de faction. Près de lui se tenait un pêcheur qui avait été pris braconnant la nuit et condamné à trois cents lei d'amende. Dimitri le dévisagea curieusement. L'homme n'avait rien de latin. Avec sa barbe d'un blond roux qui remontait jusqu'aux yeux bleus, ses mains gourdes, ses genoux soudés, ses pieds immobiles dans de vieilles bottes de guerre, c'était le barbare du Nord, l'ancêtre sibérien, le Mongol roux. Mille ans le séparaient du soldat roumain, au regard brillant, à la grâce frêle, Dimitri regardait

avec avidité cette brute néolithique qui n'avait rien de commun avec lui et soudain, il l'aima, fraternellement.

— Je paierai ton amende, — cria-t-il en russe.

L'homme ne comprit pas, hésita, méfiant : puis du ton rauque et informe des silencieux :

— Est-ce pour le cœur ou pour un service?

— C'est pour le cœur, — répondit Dimitri en souriant.

Déjà l'impatient Zafiresco l'entraînait vers un hangar aux planches mal jointes, calfatées de goudron, où les vitres en papier huilé laissaient passer une lumière douce et sans chaleur.

— Nous entrons au palais du caviar, — dit-il. — Comme tu vois, ce produit de luxe a des origines modestes.

Dimitri fut saisi soudain d'une odeur familière, odeur russe de cuir et de foie de morue. Des hommes souillés, hirsutes, maniaient les œufs d'esturgeons, les tamisaient.

— Dans ce baquet, le caviar gris que l'on mange frais. Goûte cette crême à reflets d'argent qui roule sur la langue. Dans cet autre, les petits grains salés, pressés et passés à la saumure, du caviar de conserve.

Zafiresco trancha la pâte noire avec un couteau de bois, et cria la bouche pleine :

— 800 lei le kilo ici; 2 000 à Bucarest; 4 000 à Paris; 8 000 à New-York. C'est le moment de faire tes provisions :

— Ça n'a pas l'air d'enrichir ces pauvres gens, — répondit Dimitri.

Il regardait ces vieillards lourds, que seuls les rhumatismes empêchaient d'être en mer, malaxant de leurs doigts fangeux cet aliment commun qui s'en irait bientôt vers les grands restaurants où, présenté dans un bol de glace pilée, il deviendra à quatre mille kilomètres d'ici le mets le plus rare. Sur les couvercles de fer des boîtes qui allaient prendre l'avion à destination de l'Europe occidentale, il lisait des noms d'exportateurs, riches d'avoir spolié ces moujicks qui eux-mêmes vivent des dépouilles de l'esturgeon; à la porte de la coopérative l'intermédiaire guette le pêcheur comme à l'entrée de l'estuaire le pêcheur guette le poisson de mer qui s'y réfugie pour la ponte en eau douce.

X

La coopérative était séparée du canal par un débarcadère grossier en planches, où mouillaient les bateaux; Dimitri y attendit l'arrivée des pêcheurs; la troupe tapageuse de ses amis était allée visiter les églises et l'école; il n'avait pas voulu les accompagner et restait là, retenu par une sorte d'inertie et de rêverie obtuse. Les yeux fixés sur l'espace incolore, il vit enfin les premières barques remonter le Danube, puis, ramenant leurs voiles, s'engager dans le canal et s'amarrer à ses pieds. Aussitôt, le groupe des enfants blond filasse en guenilles et bonnet fourré, à gros ventre d'impaludés, qui escortait Dimitri depuis le matin, lâcha ce divertissement pour le nouveau spectacle. Les « chasseurs de poisson » déchargeaient leur butin, écrasant de leurs bottes, au passage, le poisson sans arêtes déjà tronçonné et salé, chassant à coups de bâton la meute des cochons noirs qui s'avançaient le groin goulu; en un instant, le quai fut couvert de victimes énormes et encore vivantes; sterlets effilés, ocellés comme des panthères, esturgeons à peau beige mosaïquée de noir comme des boas, *morun* roses, marbrés et truffés comme des dogues danois, poissons moustachus à gueule carrée, tous étaient jetés à terre, traînés sur les plateaux de bois des grandes balances et, malgré leurs coups de queue, fendus dans leur longueur; les pêcheurs barbus, à la face d'apôtres, plongeaient leurs mains plus larges que des pagaies dans le corps sanglant de l'esturgeon et sans même l'achever lui arrachaient son caviar, ou sa laitance. Dimitri qui voyait battre à grands coups le cœur de la bête éventrée eût une nausée de dégoût; pourtant il ne voulut pas s'éloigner; il attendait encore, sans savoir quoi; ces pêcheurs dépeignés, inondés de sueur et de boue, leur longue barbe humectée de saumure, le fascinaient. Il les suivit, les vit signer d'une croix les registres de pêche; taciturnes, ils touchaient leur paye et rentraient dans leurs bauges où les sexes mangent séparés et boivent le thé en suçant le même morceau de sucre candi. Ces hommes, qui semblaient à peine sortis du glacier quaternaire, dont les ancêtres scythes, recouverts de poudre de couleur, dorment dans leurs armures de corne, les jambes repliées, sous les

tertres de tourbe, Dimitri les regardait s'en aller, leur journée terminée, rêveurs et fanatiques comme leurs pères qui avaient préféré se nourrir de poisson cru que de prier pour un tzar hérétique.

Quand le dernier fut parti, Dimitri descendit à son tour et se dirigea vers le yacht. Il avançait lentement, avec peine, sur le sentier détrempé qui collait à ses pieds. Dans le court crépuscule d'automne déjà presque éteint, Dimitri distingua une masse sombre qui remuait; une dizaine d'hommes et de femmes entouraient une barque tirée à terre; leur silence le surprit.

— Qu'est-ce que c'est? — dit-il.

Une femme se décida à répondre.

— C'est un bateau qui est venu cette nuit de là-bas... la police les a emmenés parce qu'ils sont russes; quinze Russes; il y avait aussi la femme qui a accouché en mer.

Une barque qui venait de Russie... qui venait du pays... une barque encore pleine d'eau russe! Dimitri la regardait, saisi, avec une émotion que lui-même ne comprit pas; cette pauvre carcasse goudronnée le bouleversait; il s'approcha, toucha en hésitant la voile lacérée qui pendait, retenue au mât par des mèches de chanvre, mania doucement une rame gluante. Autour de lui, les pêcheurs l'observaient, étonnés; l'un d'eux montra du doigt le yacht où les feux s'allumaient; Dimitri se souvint alors de ses camarades qui l'attendaient et s'éloigna brusquement.

XI

Dans la petite salle à manger du bateau, discrète comme un cabinet particulier, les rideaux étaient tirés; le temps s'était gâté et l'on entendait la pluie gifler les vitres. Les quatre Roumains, debout autour des verres de *tsuica* et des olives, parlaient à tue-tête. Quand Dimitri entra, ils lui firent une ovation.

— Mais où étais-tu? — hurla Zafiresco; — tu courais les femmes? Pas dégoûté; par les poils de ma barbe, pas dégoûté. On a envoyé Ionica te chercher dans le village... Assieds-toi. Il n'y a que les Juifs qui mangent debout! Viens vite; le député de Bessarabie, que nous avons rencontré à Vâlcov,

nous a fait cadeau de quelques bonnes bouteilles; ça nous changera de l'honnête *Dragasani* du bord; ce soir, on pourra boire un peu... Tiens, Ionica; voilà pour te mettre en train.

Ionica était à son poste assis parmi les sextants, les jumelles et les cartes déroulées du fleuve. Le Prince regarda à la dérobée cette face d'esclave, cette face de paria humble, indiscipliné, menteur, fuyant, rampant, ingouvernable, et toujours libre malgré les contraintes, libre à la manière des épaves.

— Chante la chanson de l'âne volé, — ordonna-t-il.

Ionica baissa les paupières sous lesquelles les yeux glissèrent de biais. Un sourire ambigu entr'ouvrit les lèvres violettes qui avaient quelque chose de féminin, de lubrique et de répugnant. Il ne chanta pas l'âne volé, mais *Yeux noirs*, *Mravoljanie*, *Mon âme est triste et gaie*, passant d'un air russe à un autre sans s'arrêter. A présent, debout, il jouait tout près du Prince, presque penché sur lui, ne le quittant pas des yeux. Dimitri sentit s'insinuer en son cœur cette atonie agréable et honteuse, cet état d'obéissance qu'il connaissait maintenant; en lui mourait ce citoyen prudent et sage que la France avait fait mûrir. Échanger à jamais sa vie élégante et réglée contre cette indolence consternée où le plongeait ce sacré tzigane avec sa guitare tyrannique... il y pensa! Allons! il fallait réagir. Il se mêla aux plaisanteries de ses amis. On apportait la ciorba de poisson et la *mamaliga*, le pain de maïs noir, et encore du caviar, et encore des petits poissons salés, pendus par la queue à des morceaux de bois.

— Plus de caviar, de grâce, — supplia Dimitri. — Je sens me pousser des nageoires. Dites-moi plutôt comment ce *lautar* sait toutes nos chansons?

— Ionica sait tout, il a tout vu, il a été partout, mais on ne peut rien lui tirer; seule sa guitare parle. Dis, Ionica, qui t'a appris le *Allah verdi*?

— Le général Vodikine; il m'avait emmené à la guerre; il fallait que je lui joue ça quand il faisait de l'orage, comme ce soir, parce qu'il avait peur du tonnerre... Et puis, en octobre, j'ai chanté cet air géorgien pour les soldats révoltés, sur les toits des wagons.

— Et tu as fait danser les filles des commissaires du peuple!

— Et tu as accompagné de ta guitare les débauches des *nepmen* à Moscou, hein, maquereau! — lui dit affectueusement Canacopol.

— Ionica, connais-tu mon pays, la Petite Russie? — interrogea Dimitri.

— Oui, oui, chanta Ionica.

J'ai habité Vasi, Vasi, Vasilikof,
Où ce sont les filles, les filles,
Où ce sont les filles qui courent après les garçons.

— Vasilikof, c'est à cinquante verstes de chez moi, — pensa Dimitri.

De nouvelles bouteilles entrèrent en circulation. Chaque verre éblouissait maintenant Dimitri comme un phare tournant. Les différentes époques de sa vie qui, d'habitude, s'étageaient dans son esprit avec une parfaite ordonnance, se télescopaient fiévreusement. Il revit son grand-père en uniforme de la noblesse, ses années de cadet, ses fiançailles avec Merced, si convenable, son collège anglais, l'enfant bien élevé qu'il avait été, son domaine, avec le palais de bois du temps d'Alexandre Ier, la distillerie d'eau-de-vie et la fabrique de sucre de betterave. Il revit les jours de marché avec les colporteurs, et les Juifs en touloupe noire, et les troupes de chevaux que les Zaporogues amenaient des bords du Don et faisaient galoper à la longe sur la pelouse. Il revit le blé comme un duvet doré, et les outardes devant la ferme en chaume de maïs, et les troupeaux d'oies. Il eut dans la bouche le goût de la chair fumée, l'aigreur des choux braisés. L'odeur des acacias et des tilleuls au printemps, le grand silence souple de la neige vue à travers les doubles fenêtres pleines de jacinthes, toutes les sensations de son enfance se pressaient devant lui comme au moment du danger.

— Je ne vais pourtant pas me noyer, — pensa-t-il.

— Qu'as-tu? — demanda Zafiresco. — Tu as l'air d'avoir avalé une arête de carpe!

Une sensation de vide le fit s'appuyer à la table; il ne voyait plus rien; puis cet étourdissement passa, le laissant plein de joie bruyante.

— Chante-moi des histoires de chevaux, Ionica, — de-

manda-t-il. — Les tziganes s'y connaissaient chez nous en vols de chevaux.

— Des chevaux, il n'y en a plus, — dit Mouriano avec mépris, — il y a des tracteurs américains, conduits par des femmes; dans la plaine du Don, il y a des semeuses mécaniques allemandes qui ensemencent un hectare en dix minutes.

La guitare se tut subitement.

— Mon Prince, ton pays est bien beau encore, — dit Ionica, d'une voix assourdie.

— Tu es saoul, — hurla le capitaine Popescu, indigné; — tout le monde y crève de faim excepté toi, salaud, qui t'es engraissé chez les Soviets.

— La Russie est belle, — répéta le tzigane avec un regard oblique; — ce n'est pas sa faute, tout ça; chez nous aussi, quand les vieilles veulent faire mourir un homme, elles l'entourent en se tenant la main et elles pensent : « Qu'il meure! » Et s'il ne se désenchante pas avec l'eau de charbon, il est perdu. Eh bien, vous tous, vous entourez la Russie en vous tenant par la main et vous voulez qu'elle meure...

Et, comme s'il se repentait d'avoir tant parlé, Ionica termina sa phrase en chantant :

Ton pays est beau encore,
Mon Prince,
Mais il n'y a plus de place
Pour les boyards,
Pour les boyards à manchons.

— Tu es devenu bolchevik, toi aussi, Ionica, ma parole! — cria Zafiresco.

— Voilà les tziganes qui font de la politique, que le diable les empale!

— Il ne s'agit pas de ça, — cria Dimitri très surexcité, — je veux qu'Ionica chante en russe; qu'il me parle de la Russie, celle qui ressemble à sa musique.

Ionica essuya les ampoules de ses lèvres avec le revers d'une main baguée d'argent.

C'est comme partout,
C'est comme partout,
Il y a des jeunes gens qui

Trouvent que la vie est belle,
Des vieux
Qui meurent en la maudissant...
Le vent d'automne gémit,
Les feuilles emportées tournent dans les ténèbres...

Dimitri écoutait, la tête dans les mains; une subtile douleur pénétra en lui. Il était au centre d'un tumulte de cris, de bruits, de chants, de rires; des bourrasques sèches secouaient le bateau, ajoutant encore à la confusion. Il ne se reconnut plus; qu'était-il, que voulait-il? Pourquoi cette nostalgie atroce et désespérée? Il fit un geste violent qui renversa son verre; le vin coula sur ses mains, tiède comme du sang. Il se leva en chancelant, gagna la porte et sortit sur le pont.

Le vent soufflait, retournant les feuilles des saules, tout blancs sous la lune. Le Danube semblait une peau dont les vagues formaient le grain. On l'entendait baver contre l'hélice, puis couler le long du blindage, assaillir la proue, tomber en ruisselant et s'enfuir vers la mer. Dimitri se pencha au-dessus du fleuve; ses yeux fouillèrent la nuit. De l'eau vaporisée, venue on ne sait d'où, lui sauça la figure. Le bateau chassait sur ses ancres, impatient de partir. Dimitri aussi eut envie de partir; les nœuds qui le rattachaient à sa vie passée se défaisaient; le tranquille épicurien qui était monté en avion à Paris avait disparu, faisant place à un vrai Russe que la nuit, la boisson, la musique plongeaient dans une anxiété sauvage, une extase funèbre. En lui retentissait un ordre opiniâtre, cent fois répété, qui devint irrésistible; il obéit, enjamba précipitamment la passerelle, et se trouva à terre, errant dans Vâlcov endormi.

Sur les marches de l'église, il s'assit, aspira profondément, passa sa main sur son front :

— Terriblement schlass, — fit-il.

Il poussa de l'épaule une porte qui s'ouvrit. Une odeur d'encens le frôla. Il était dans le sanctuaire. Éclairé par des lampes éternelles, l'iconostase luisait d'une seule nappe d'or dans laquelle les têtes d'apôtres découpaient des trous noirs. Une allée de candélabres de cuivre doré conduisait aux pupitres où, sur d'étroites serviettes de toiles à broderies pourpres,

des évangéliaires reposaient. Par-dessus les lustres d'argent, une faible lueur perçait les vitraux. Cette pénombre rougie par les veilleuses oppressait Dimitri. Il leva la tête. Sur les murs de crépi blanc, des auréoles de saints, des gloires, des chapes jetaient leurs ors. Il aperçut de rigides drapeaux de procession en métal, des icones d'argent entourant des peintures foncées. Cela lui rappela ces voûtes de saules du Delta, privées de soleil, où règne la malaria. Il se vit tout seul dans cette église, eut peur, appela à haute voix.

Dans les lampes rouges, les mèches s'usaient lentement, paisibles au centre de leur bain d'huile. Avec indifférence, saint Basile, saint Alexis, saint Vladimir, tous ces demi-dieux orthodoxes, au visage suintant, qui avaient assisté à tant d'agonies, de naissances, de pâques, continuaient de patronner avec une immobile assiduité ce village de pêcheurs et de le bénir de leurs mains byzantines, hors de leur chape de métal. Debout au-dessus d'eux, une Vierge orante et rigide tournait vers Dimitri son abstrait regard d'émail, attendant son hommage. Il la regarda craintivement; alors, les prières de l'enfance remontèrent à ses lèvres.

— *Ottché nach, ijé iéssi na nebessenk...*

La tête lui tourna; il passa la main sur son visage de bois. L'église chavirait, le pavement montait vers la voûte et les coupoles mosaïquées se creusaient comme des bols d'or sous ses pieds.

Il tomba à genoux.

— *Khleb nach nassoustchny dajd nam dniess...*

Longtemps, il demeura ainsi en oraison le front courbé vers la terre.

Il se sentait mieux maintenant, et se mit debout. Avec un signe de croix, il alla baiser les saintes icones et sortit de l'église.

Dehors, il chassa de ses poumons humidité sépulcrale à odeur d'encens. L'air glacé de la nuit entra d'un coup dans sa gorge. Seul éveillé et vertical parmi ces pêcheurs aux yeux fermés, aux rêves pleins de poissons, il ressentit pour eux un attachement qu'il n'avait éprouvé à ce degré pour aucune créature humaine. Captif comme l'est un exilé, comme eux exclu de la grande communauté russe, et cependant, à travers

l'espace, les siècles, les révolutions, solidaire comme eux de la destinée slave, la patrie l'attirait comme un grand poêle chaud.

Dans le village inondé de lune, aucun obstacle ne s'opposait au cheminement de Dimitri. Les barques sans équipage, escadre désarmée par le sommeil, mouillaient à l'abri du vent, à flot dans le bassin, empannées dans une eau tranquille comme du miel. Des chats, attirés par l'odeur, fouillaient les nasses au fond des cales. L'un d'eux poussa une longue plainte. Dimitri se crut appelé et se mit à fuir aveuglément, en tournant le dos au yacht. Un éclair de lucidité l'arrêta, hagard et tremblant.

— Je ne suis plus à l'abri du sort, — pensa-t-il.

Il prit sa tête dans ses mains, essaya une réaction. Il s'efforça de penser à son lit, là, tout près, dans la cage confortable. Un jour à peine le séparait de l'aérodrome de Bucarest. Il imagina l'avion de la C. I. D. N. A. qui l'attendait; à cette heure-ci, on le tirerait du hangar; on procéderait au plein d'essence. Il se concentra sur l'idée du retour; il s'engagea à remonter cette grande descente d'eau du Danube, ce trouble et immense torrent auquel il s'était trop abandonné. Il se surprit à parler à voix haute :

« Il faut que je décolle d'ici au plus vite et que je rentre à Paris. »

Sa voix qui battait ainsi le rappel, le retour au quartier, lui sembla aussi lointaine que son passé; elle se cassa en petits morceaux dans sa bouche. Il se sentit indistinct, mélangé à l'heure, élémentaire, obscur comme la nuit, liquide comme le fleuve; certainement il dormait debout.

Une ombre en travers de sa route. Dimitri recula.

L'homme s'arrêta, salua, se fit reconnaître en russe. C'était le pêcheur dont il avait payé l'amende.

— Pourquoi ne dors-tu pas, comme les autres? — demanda le Prince.

— Je garde les bateaux, la nuit.

Il se tenait debout devant sa barque, misérable, le dos courbé sous sa veste de mouton, ses braies retenues par des cordes, le regard nul sous son bonnet de fourrure pointu comme ceux des archers sarmates.

— A combien sommes-nous des eaux russes?

— A trois heures, par beau temps, comme aujourd'hui; il y aura un grain de vent au chant du coq.

Dimitri restait immobile, mais une décision passa dans ses yeux.

— C'est bien. Mets à flot. Fais vite.

XII

A la tombée de la nuit, la barque rentra à Vâlcov. Le pêcheur était seul. Il raconta que son passager s'était fait débarquer près de la frontière, et, l'ayant franchie à pied, était entré en territoire soviétique.

PAUL MORAND

CHEZ L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE

Ce fut mon cher et vieil ami, le comte Primoli, qui était allié aux Bonaparte et qui, dans son affection pour moi, me pardonnait mon peu de goût pour la légende napoléonienne, qui me mena, il y a vingt ans, à Londres, chez l'impératrice Eugénie. Je venais d'être nommé conseiller à l'ambassade d'Italie en Angleterre. Pendant les quelques mois que je passai Grosvenor Square, l'Impératrice eut la bonté de m'inviter assez souvent à des déjeuners et des *week-ends* à Farnborough Hill, sa pittoresque résidence à quelques milles de Londres. Par la suite, je la revis de nombreuses fois à Paris, pendant les longs séjours qu'elle y faisait tous les printemps. Quoique je préfère respecter de loin souverains et ex-souverains, ma curiosité avait été éveillée par le fait qu'il m'avait été impossible de caser dans mon esprit l'Impératrice. Son indifférence aux souvenirs du passé m'avait d'abord paru de la force morale; plus tard je m'étais demandé si ce n'était pas plutôt manque d'imagination.

Elle s'était enfuie des Tuileries, en août 1870, sous la protection de Nigra, le représentant italien, et de Metternich, son préféré parmi les ambassadeurs étrangers; elle avait réussi à atteindre la mer et à s'embarquer pour l'Angleterre sous l'escorte d'un dentiste américain, le docteur Evans; les Tuileries, ses Tuileries, avaient été brûlées par une populace en fureur; et lorsqu'elle recommença à venir régulièrement à Paris, chaque année, en mai et juin, elle descendit toujours dans un hôtel donnant sur le jardin des Tuileries, scène détruite

de ses succès d'antan. C'est dans cet hôtel que la nièce d'une de ses anciennes dames d'honneur crut pouvoir faire un jour allusion, en ma présence, à la douleur qu'elle devait éprouver en regardant de ses fenêtres vers l'endroit d'où son palais des Tuileries avait disparu.

— La femme qui triompha là est morte; je ne la connais plus.

Telle fut la réponse coupante et, j'ai bien peur, un tantinet théâtrale que l'ex-impératrice lui fit. Je me rappelle encore combien le mot *triompha* me choqua comme irréel et non royal. Déjà, avant, à Farnborough Hill, plus d'une fois je m'étais dit : — Quel caractère! Et tout de suite après : — Quelle résistante actrice!

Mais ce qui, à Farnborough Hill, m'avait le plus surpris avait été la découverte que non seulement l'Impératrice avait disparu, mais la Française. Tout ce que je trouvai de vraiment vivant en elle était purement espagnol. Et je m'imagine que, si elle m'invita si souvent, — malgré son peu de sympathie pour l'Italie et les Italiens, — ce fut surtout à cause de ma passion pour tant de choses espagnoles, du Prado aux coutumes populaires; mes souvenirs picaresques d'Andalousie la changeaient des phrases barrésiennes que d'autres lui servaient.

Plus je la connus, plus je sentis que sa vie française et impériale n'avait été pour elle qu'une sorte de rêve; que les Tuileries ne furent pour elle que la scène de quelque fête fantastique, de celles où la cruelle lumière du matin vient montrer le parterre piétiné, les guirlandes flétries, les arcs artificiels. Certes, la fête avait duré une vingtaine d'années; mais elle ne fut jamais rien de plus qu'une fête, qu'une longue scène... Et sa vie à elle avait été tellement plus longue...

De ces vingt ans de spectacles que fut le Second Empire, Eugénie avait été l'héroïne. Taillée pour un grand rôle, elle le joua avec tout l'éclat de sa beauté et le charme de sa vivacité; mais ce ne fut qu'un rôle, — de reine, mais de reine de théâtre.

Après de longues années, dans la retraite de Farnborough Hill, le souvenir de la rampe s'imposait encore, parfois. Les

repas étaient servis dans une longue galerie; derrière la place de l'Impératrice un buste en marbre de son fils — une aimable figure de jeune Anglais, n'ayant rien du masque sombre et fiévreux des Bonaparte.

Souvent elle me parla de lui : mais je ne sentis qu'une seule fois en elle comme la douleur d'une blessure encore ouverte : lorsqu'elle se plaignit qu'en 1870 les Français — et c'était si clair qu'elle parlait d'un peuple autre que le sien — avaient ri d'un des premiers communiqués de la guerre où l'on décrivait le calme avec lequel le Prince impérial avait ramassé des balles prussiennes sur le champ de bataille de Sarrebruck. Même avec son fils : le prestige.

J'essayai plus d'une fois d'amener la conversation sur cette folle aventure mexicaine que Nigra décrivait dans ses dépêches au gouvernement italien comme voulue par la manie d'Eugénie de rehausser le régime par quelque action d'éclat.

Elle m'en parla volontiers, avec cette abondance de paroles qui se rencontre chez les politiciens qui veulent se justifier, mais ne veulent pas admettre qu'ils se justifient. Une seule remarque me frappa comme sincère et originale.

— C'est facile, — me dit-elle un jour, — de critiquer après coup. Il se peut que nos informateurs mexicains nous aient trompés, ou se soient trompés. Mais nous comptions sur une éventualité que nous croyions sûre : la victoire des États du Sud dans la guerre de Sécession. Si elle s'était réalisée, la situation au Mexique aurait été tout autre. A Londres, d'ailleurs, on croyait, comme nous, à la victoire des Sudistes.

A la vérité, à Londres on avait cru, ainsi qu'aux Tuileries, à la victoire des États du Sud; mais seulement dans le Londres de la Reine, du Foreign Office, des clubs aristocratiques; les masses populaires avaient vu mieux que les diplomates et avaient été sûres, dès le début, de la victoire des Nordistes.

J'en fis la remarque à l'Impératrice, qui se contenta de répondre en riant :

— Ah! Italiens, Italiens, vous êtes tous les mêmes : tous un peu révolutionnaires...

Un sujet que l'Impératrice abordait souvent, avec moi ainsi qu'avec Primoli, c'était l'attentat d'Orsini. Elle se montrait encore pleine d'une romanesque admiration pour le *carbonaro* italien, pour la noblesse de la lettre qu'il écrivit à l'Empereur la veille de sa mort, lettre où il se disait heureux de perdre la vie si cela pouvait hâter la libération de l'Italie.

— L'Empereur, — disait-elle, — n'oublia jamais cet appel; c'est de ce moment, peut-être, que date sa décision d'entrer en guerre pour l'Italie.

Il me semblerait m'abaisser presque jusqu'au mensonge si, écrivant pour des lecteurs français, j'omettais ici de dire l'impression nette que j'eus lorsque l'Impératrice évoqua ses souvenirs de 1859. Ce ne fut certes pas ma faute s'il me parut sentir que la crainte d'un second attentat comme celui d'Orsini ne fut pas étrangère aux accords que Napoléon III noua avec Cavour en 1858 pour faire la guerre à l'Autriche.

Ai-je besoin d'ajouter que cette possibilité ou probabilité n'enlève rien aux souvenirs profonds que 1859 réveille encore aux cœurs des Italiens qui ne sont pas empoisonnés par une propagande de haine nationaliste — c'est à dire de l'immense majorité des Italiens. Et de même pour les Français : dans leurs comptes avec le Second Empire, 1859 doit être à l'actif du Bonaparte. Et non pas seulement à cause de Nice et de la Savoie : c'est en bonne partie de 1859 que sortit le 1915 italien. D'ailleurs l'unité italienne était l'inévitable, malgré la myopie de Thiers. Et en politique, en politique étrangère surtout, il faut aider l'inévitable : c'est le seul moyen de le plier tant soit peu à nos besoins et à nos désirs.

J'avais raconté, de mon côté, à l'Impératrice, comment avaient été inventées les bombes d'Orsini, qui, lors de l'attentat, avaient paru des engins mystérieux et formidables.

Leur inventeur fut un chanoine Chiocca, du chapitre de Sarzana, vieille petite ville ligurienne située non loin des propriétés de ma famille. Chiocca passait tout ses loisirs à des expériences et à des recherches dans un petit laboratoire de chimie : la bombe qu'on appela plus tard *all'Orsini* fut une de ses inventions. En 1849, il en envoya un spécimen à Mazzini, à Rome, où celui-ci était alors Triumvir de la République. Chiocca conseillait à Mazzini de la faire expérimenter contre

Pie IX, *nemico d'Italia*, ce qui n'empêcha pas l'excellent chanoine de continuer à aller chanter toutes les après-midi de sa vie dans le chœur de la cathédrale de Sarzana. Dans ses dernières années, il se plaignait encore auprès de mon grand-père de ce que « Mazzini n'avait même pas répondu ».

L'Impératrice goûta infiniment la saveur stendhalienne de l'histoire. Tout le sang que les bombes avaient fait verser à ses pieds lui était évidemment sorti de la mémoire, car elle ne fit que s'exclamer :

— Comme c'est curieux! Comme c'est romanesque!

Pendant un de mes séjours à Londres pour un des Conseils Suprêmes de l'après-guerre, j'allai un dimanche à Farnborough Hill. L'Impératrice était morte quinze ou vingt mois auparavant; et sa résidence était devenue une abbaye de Bénédictins français. Un moine m'accompagnait dans ma visite; je lui demandai s'il avait connu l'Impératrice, puisqu'elle-même avait fait venir les Bénédictins de son vivant.

— Oui, Monsieur. J'étais déjà ici lorsque la guerre éclata. A la fin de 1914 je revins pour une permission de quelques jours; j'avais gardé mon uniforme; à la messe le bas de mon pantalon rouge passait sous les ornements sacerdotaux; et j'entendis l'Impératrice dire distinctement à son secrétaire :

— Oh! oh! ils ont encore le pantalon rouge!

Le moine, qui aimait parler français, ne s'arrêta plus.

— Elle parlait tout le temps de l'Espagne; et souvent en espagnol; elle voulait être considérée comme Espagnole. Elle voulait même que son cercueil fût recouvert d'un drapeau espagnol...

— Et que fit-on?

— Oh! nous plaçâmes le drapeau français. Comment aurions-nous pu faire autrement, puisqu'elle avait prescrit que l'inscription sur son cercueil fût : *Eugénie, Impératrice des Francais!*

Quelques-unes de mes questions avaient éveillé la curiosité du moine. Il craignit d'en avoir trop dit, ou trop peu :

— Monsieur ne voudrait-il pas venir écrire son nom sur le registre des visiteurs?

— Merci, je suis trop pressé.

Et j'allai tout droit à ma voiture tandis que le moine, déçu, me suivait du regard; il tâchait de deviner.

Moi, je ne tâchais plus de deviner Eugénie. Je savais d'avance, en allant à Farnborough Hill, qu'aucun réveil de vieux souvenirs ne m'aurait aidé : et que j'aurais continué à me demander si ce que j'avais vu avait été de l'orgueil ou de la vanité, de la force de caractère ou, sous des dehors brillants, de l'insensibilité...

SFORZA

LE PROBLÈME DE LA PRUSSE ORIENTALE

Les revendications allemandes au sujet de la Poméranie polonaise ont déjà fait couler un flot d'encre. Tout ce qui pouvait élucider les différents éléments de la question paraît avoir été déjà dit. Sans parler des auteurs allemands qui — cela est compréhensible — plaident en faveur de la thèse révisionniste, par exemple le Pr Hoetzsch dans l'*Esprit International* (1er oct. 1930), on a vu paraître dernièrement une série d'études approfondies d'auteurs polonais, ou appartenant à des nationalités tierces, sur le problème des frontières nord-est de l'Allemagne et de l'accès de la Pologne à la mer. Bornons-nous à citer ici les plus éminents de ces auteurs, comme Augur, Tymieniecki, Smogorzewski, Slawski, Srokowski, Houdard, Frankiewicz. Si l'on ajoute encore les documents et publications officiels, par exemple les rapports de l'administration ferroviaire allemande ainsi que les déclarations des hommes d'État et les innombrables articles parus dans la presse, — nous voilà en présence d'une documentation volumineuse et très substantielle.

Toutes ces études ont-elles donné quelque chose de positif? Sans nul doute. Elles ont réduit le problème à ses vraies proportions en séparant l'essence même de la question de considérations et circonstances secondaires. Nous savons aujourd'hui que les arguments économiques ne peuvent être invoqués à l'appui des revendications allemandes, car la situation territoriale actuelle n'est pas, par elle-même, la cause de

l'appauvrissement de la Prusse Orientale, ce qui est démontré lumineusement dans les études d'Augur, et comme cela est avoué par l'Oberpræsident de cette province, M. von Bludau-Batocki[1]. Nous savons aussi qu'un libre accès à la mer est une condition « sine qua non » de l'indépendance économique polonaise[2]. Nous savons aussi que les arguments ethnographiques ne peuvent non plus être invoqués par la thèse révisionniste, tous les auteurs impartiaux étant tombés d'accord pour déclarer que la woïewodie poméranienne est bien une terre polonaise.

On a voulu dans certains milieux présenter le problème qui nous intéresse comme une question de transit entre l'Allemagne et la Prusse Orientale. Or les Allemands déclarent que le problème ne peut être réduit à une question de facilités de communication avec la Prusse Orientale. (Voyez par exemple l'article de M. Freytag-Loringhoven dans *Oberschlesische Tageszeitung*, N° 188-VIII.)

Voilà où nous en sommes. Il apparaît clairement que le problème poméranien n'est en premier lieu qu'un problème politique, et, en y regardant de plus près, un problème historique. Son existence n'est pas due au retour à la Pologne d'une partie de la Poméranie redevenue polonaise dès qu'une Pologne fut reconstituée, car elle fut de tout temps une terre polonaise; l'angoissante controverse trouve sa source dans le fait que la Prusse Orientale, faisant partie du Reich, en est séparée par une province étrangère. C'est pourquoi il faut constater que l'on a tort de parler de la question de la Poméranie polonaise, quand il n'y a qu'une question de Prusse Orientale, à laquelle nous consacrerons les considérations qui suivent, en nous efforçant de faire ressortir — abstraction

1. « Der polnische Korridor verletzt mehr unser Nationalgefühl, als er uns wirtschaftlich schädigt. So verhängnisvoll und unerträglich aber diese Lage in politischer und nationalischer Hinsicht ist, in wirtschaftlicher Beziehung wird ihre Wirkung vielfach überschätzt. Die Not der Frachtverbindung mit dem Reiche liegt weniger in der Abschnürung durch fremdes Gebiet, als an der allgemeinen Verteuerung und Verschlechterung der deutschen Frachtverhältnisse, die das vom Reichsmittelpunkt entlegenste Gebiet natürlich am schwersten treffen muss. » (Prof. Dr v. Batocki : *Ostpreussens wirtschaftliche Lage vor und nach dem Weltkriege*, Berlin 1920).

2. Citons la conférence de M. Strasburger, Commissaire général à Dantzig, à l'Institut Carnegie, en mai 1930.

faite de tout détail — son essence même, vue à la lumière de l'évolution historique.

I

L'État Polonais naquit et se consolida dans la lutte contre le germanisme qu'il dut soutenir déjà vers la fin du IXe siècle et pendant tout le Xe. Les Allemands, en élargissant la zone de leur influence dans le bassin de l'Elbe et de l'Oder, subjuguant et exterminant l'une après l'autre les différentes tribus slaves qui peuplaient les immenses plaines s'étendant à l'est des frontières de l'Empire, entrèrent au début du IXe siècle en contact avec l'État Polonais, alors en sa formation embryonnaire. Déjà les « Piasts » légendaires et le premier roi historique de cette dynastie, Mieszko Ier, étaient en lutte avec les Allemands. Les noms du sanglant Margrave Géro, d'Albert l'Ours et d'Henri le Lion, duc de Saxe, personnifient à l'aurore de l'histoire de Pologne les cruautés de l'invasion germanique. Le successeur de Mieszko, Boleslas le Vaillant, triompha des Allemands, se couronna roi et fixa les frontières de la Pologne loin vers l'Occident. Elles comprenaient Stettin, tout le bassin de l'Oder, et s'avançaient presque jusqu'à l'Elbe, englobant la Lusace, la Misnie, toute la Silésie, la Moravie et la Slovaquie. Ce fut la plus grande avance polonaise vers l'ouest. Dès le XIIe siècle, la Pologne avait perdu la Lusace, la Moravie et la Slovaquie, et peu à peu sa bonne frontière géographique sur l'Oder s'effrita. En 1180 le Prince de la partie occidentale de la Poméranie fit hommage à l'empereur Frédéric Ier.

Depuis, la pression germanique vers l'est devient un phénomène historique constant qui, empruntant des formes diverses, ne s'est plus interrompu pendant neuf siècles. Les Polonais se défendirent avec vaillance et ténacité. Ils remportèrent même souvent de grandes victoires, comme celle que gagna sur l'empereur Henri V le roi Boleslas III Bouche-Torse en 1110 au Hundsfeld, ou celle de Plowce en 1331, sans pouvoir pour cela enrayer une fois pour toutes les tendances agressives de la part de l'Allemagne.

Le germanisme, dans sa pénétration conquérante vers l'est,

a suivi la voie offrant le moins de résistance, c'est-à-dire la voie longeant le littoral de la mer Baltique. Les chevaliers porte-glaives et les chevaliers teutoniques, les Prussiens de Frédéric II, les Allemands de Guillaume Ier et de Guillaume II suivirent la même route, aspirant au même but. Ils se fortifièrent le long de la Baltique dans une bande de territoires fortement organisés sur la base d'un régime féodal, pour pouvoir, de cette position dominante, exercer leur influence sur l'immense arrière-pays formé par les États slaves.

Si nous considérons la carte de l'Europe Orientale aux XIIIe et XIVe siècles, nous constatons que l'avance germanique avait déjà les caractéristiques susmentionnées. Tout le long du littoral, les chevaliers allemands, soutenus par les villes hanséatiques, combattirent sans trêve contre toutes les puissances territoriales qu'ils trouvaient déjà formées sur les terres convoitées. Ils eurent à lutter contre des villes, comme Nowgorod le Grand, contre les princes russiens et moscovites (par exemple Alexandre Newsky), ainsi que contre les autochtones des pays qui forment aujourd'hui la Lettonie et l'Esthonie. Ils étaient installés à Riga avant d'avoir connu la Prusse Orientale. Ils s'établirent en 1207 en Courlande et dans la Livonie, alors qu'ils n'avaient pu encore jamais traverser, le glaive en mains, la Vistule. La création en Prusse d'un foyer allemand est due à l'Ordre Teutonique. Ce sont les chevaliers de la Vierge Marie qui, sur l'invitation du prince polonais Conrad de Mazovie, s'installèrent dans le bassin de la Vistule avec la mission de convertir au christianisme les païens prussiens et de défendre contre les attaques des tribus guerrières de la Prusse les plaines de la Mazovie, habitées par des populations plus pacifiques. Les premiers chevaliers venant de Venise, où l'Ordre ne se sentait plus en sécurité, arrivèrent en 1226. Ayant reçu du Prince de Mazovie comme propriété, mais sans cession de droits souverains, une province de la rive droite de la Vistule, ils étendirent par la ruse, le feu et le sang, leur puissance jusqu'au Niemen, c'est-à-dire sur une grande partie du territoire de la Prusse Orientale d'aujourd'hui et ensuite sur une partie de la Poméranie polonaise. Ils prirent même d'assaut Dantzig, où ils passèrent la population autochtone (10 000 âmes) au fil de

l'épée (en 1309). Comme ils étaient venus sous prétexte de convertir au christianisme les peuplades païennes de la Prusse, les chevaliers teutoniques eurent souvent l'appui et la protection du Saint-Siège dans leurs controverses avec les princes polonais qui regrettèrent bientôt d'avoir fait appel à un allié aussi dangereux. La lutte que la Pologne a dû soutenir contre les chevaliers teutoniques est trop bien connue pour la rappeler ici. Cette lutte aboutit à la défaite éclatante de l'Ordre, à la bataille de Grunwald (1410). L' « Ordre » dut se soumettre au Roi de Pologne, il dut rendre la plupart de ses conquêtes en Poméranie, une bonne partie de la Prusse conquise, la Warmie, la ville de Dantzig, Elbing, etc... Pour le reste de ses possessions, l'Ordre reconnut la suzeraineté du roi de Pologne. La victoire n'avait donc pas été complète. La Pologne avait fait la faute impardonnable d'avoir ménagé l'ennemi vaincu, mais non repentant, et d'avoir laissé se former une enclave étrangère au milieu de ses possessions, enclave qui occupait une grande partie du littoral maritime que la logique de l'histoire et la géographie attribuaient à la Pologne. Sans doute on peut alléguer comme circonstance atténuante, en faveur de ceux qui sanctionnèrent en Pologne ce crime historique, que l'organisation féodale, qui était alors encore dans son plein développement en Europe, justifiait la solution adoptée comme conforme aux usages du temps. Néanmoins, la faute grave était commise. Depuis, on accumula erreur sur erreur. La Pologne se désintéressa pour longtemps de son littoral maritime.

Profitant d'un libéralisme imprudent qui distinguait l'État Polonais, et bénéficiant de l'attraction qu'exerçaient sur la noblesse polonaise les possibilités d'expansion vers le riche Orient, ce qui détournait l'attention de la nation polonaise de la morne marche nordique, les Chevaliers Teutoniques, ayant dû lâcher prise en Poméranie, restèrent, sous la souveraineté de la Pologne, maîtres d'une grande partie du pays des anciens Prussiens, notamment entre la Warmie et le Niemen, avec une enclave entre la Warmie et les woïewodies de Malborg et de Chelmno. Tapis dans ce pays aride, affligé d'un climat rude, vivant comme dans un camp militaire, les hobereaux-moines surent, à force de

patience, de persévérance, de félonie et de ruse, se maintenir, comme dans un îlot entouré par la mer des peuples slaves, jusqu'au moment où les conditions politiques leur permirent d'affirmer des vues plus étendues. La Pologne, qui fut presque toujours victorieuse dans ses guerres contre les Teutoniques, ne sut jamais en profiter pour anéantir la puissance de l' « Ordre ». On avait à quelques reprises envisagé la possibilité du transfert de l'Ordre aux confins Sud-Est, notamment en Podolie, mais on ne donna pas suite à ce projet.

La Pologne manqua, dans la seconde partie du xve siècle, une excellente occasion de liquider la mainmise allemande sur son littoral baltique. A ce moment, les villes et la noblesse de la Prusse, outrées par la tyrannie, les impositions, les rapines et les exactions des Chevaliers Teutoniques, avaient formé une confédération (en 1454) et s'étaient données au Roi de Pologne, en faisant appel à ses droits de souverain. Il est intéressant de constater que la ville de Kœnigsberg, le futur centre du germanisme prussien, était du nombre des villes révoltées qui imploraient avec le plus d'insistance la protection du Roi de Pologne; elle lui fit parvenir d'amères lamentations en voyant le peu d'empressement mis par l'armée polonaise à venir à son aide. Il faut ajouter que les villes de Prusse, après le déclin de la Hanse, voyaient leur salut dans une union économique avec la Pologne, qui pouvait leur ouvrir les riches marchés orientaux. Faute d'une compréhension suffisante de l'importance de la possession d'un débouché libre sur la mer, la Pologne laissa échapper cette occasion de réparer la faute commise par Conrad de Mazovie. La paix de Torun (en 1466), fut en droit une incorporation de toute la Prusse au royaume de Pologne, mais de fait la Pologne ne sut pas tirer profit de sa victoire.

L'Ordre teutonique ayant, au début du xvie siècle, adhéré au protestantisme, ses domaines en Prusse furent sécularisés au profit du Grand Maître, Albert de Hohenzollern (1525). Dès lors, sur une terre prusso-slave, régnant sur un peuple de race non germanique, les princes de Hohenzollern créèrent, petit à petit, une principauté, vassale encore de la Pologne, mais ayant déjà l'aspect d'un État. En profitant du déclin

de la puissance polonaise et des nombreuses vicissitudes qui assaillirent la « Sérénissime République » au cours du XVIIe siècle, les électeurs de Brandebourg, qui avaient hérité les droits de la ligne prussienne des Hohenzollern, aspirèrent dès lors à créer, en dehors de l'Empire, une principauté dont la base serait leurs possessions brandebourgeoises et la principauté de Prusse réunies en un État nouveau. Jean Sigismond de Hohenzollern, Électeur de Brandebourg, tuteur du Prince Albrecht de Hohenzollern de Prusse, prête hommage au Roi de Pologne, à Cracovie, en 1611. L'Électeur Georges-Frédéric prête hommage à Varsovie, en 1621. Ce n'est que le grand Électeur qui, par le traité de Welawo-Bydgoszcz, se libéra de la suzeraineté polonaise (en 1657), restant lié toutefois par un traité d'alliance « éternelle » avec la République. Lorsque Frédéric-Guillaume prit, en 1701, le titre de Roi en Prusse, la Diète de Pologne protesta solennellement. Le but qu'avait en vue la dynastie des Hohenzollern de relier les deux blocs épars de ses possessions n'était pas facile à atteindre, car ces blocs étaient non seulement très différents de nature, mais ils étaient séparés encore par des territoires purement polonais. Il est intéressant de constater que même Dantzig, ville hanséatique, habitée par une population en grande partie de langue allemande, n'aspirait pourtant nullement à la domination prussienne; au contraire, elle était dans le cadre de son autonomie la plus fidèle sujette du Roi de Pologne. On sait que la ville de Dantzig protesta hautement contre l'occupation prussienne (au cours du second partage de la Pologne) et ne s'y résigna que contrainte par la force (en 1793). L'occupation de Dantzig fut motivée d'ailleurs, dans une proclamation du Roi de Prusse, justement par l'attitude hostile de la ville envers ce Roi. Cette attitude fut la même à l'époque du Congrès de Vienne, où les délégués de Dantzig avaient reçu pour instruction de demander le rattachement de leur ville à une « Pologne puissante[1] ».

1. Citons un détail historique intéressant. Le roi Jean Sobieski, célèbre par sa victoire sur les Turcs sous les murs de Vienne, se rendait très bien compte de l'importance pour la Pologne de la Poméranie et de la Prusse Orientale. Il possédait de grandes propriétés en Poméranie et résida souvent à Dantzig. Le

Ce n'est que grâce à un des plus grands crimes de l'histoire, — comme résultat « d'un péché mortel », suivant une définition célèbre, — ce n'est que grâce aux partages de la Pologne, que Frédéric II parvint à relier l'îlot prussien avec le Brandebourg. Ce n'est que le partage de la Pologne qui donna pour la première fois aux Allemands de Berlin la possibilité d'aller à Kœnigsberg et à Gumbinnen sans traverser de frontière.

Comme un crime devient toujours la source de nouveaux crimes, depuis les partages de la Pologne le gouvernement des Hohenzollern fit tout ce qu'il put pour germaniser tout à fait la Prusse Orientale et pour essayer de germaniser la Poméranie polonaise, fraîchement acquise. Pendant plus de cent ans, la Prusse d'abord, l'Allemagne (fondée en 1871 par Bismarck à Versailles) ensuite, firent tout ce qui fut en leur pouvoir pour consolider leur domination sur ces territoires non-germaniques, pour transformer cette terre d'occupation en une terre allemande. Les résultats obtenus ne furent pas partout proportionnés à l'effort fourni, à l'implacabilité et à la cruauté des méthodes appliquées. La Prusse Orientale resta une « marche », une position d'assaut, un bastion militaire. Quant à la Prusse Occidentale (Poméranie polonaise), elle résista délibérément à toutes les tentatives de germanisation.

II

Ce regard jeté vers un passé si lointain était indispensable pour faire comprendre le présent, et peut-être pour soulever un coin du voile qui nous cache l'avenir. Quelle était donc dans ces parages la situation du germanisme avant la guerre? Si nous considérons la carte ethnographique de cette partie de l'Europe en 1914, nous sommes amenés à faire les constatations suivantes. A l'est de l'Oder, jusqu'à une ligne à peu près conforme au tracé de la frontière actuelle entre l'Allemagne et la Poméranie polonaise, les anciens pays slaves étaient déjà devenus des pays allemands. A l'ouest de cette ligne, il y avait encore des enclaves mixtes, mais, plus ou

11 juin 1671, il signait avec le Ministre de France, Forbin de Janson, un traité dont le but indiqué était de rattacher à nouveau la Prusse Orientale à la Pologne.

moins, le germanisme avait su y triompher. C'est la Poméranie Occidentale allemande. Ensuite, à partir des frontières actuelles de la Pologne vers la basse Vistule, dans la partie de la Poméranie Orientale, ou Prusse Occidentale (partie de l'ancienne Prusse royale polonaise), les populations formaient une majorité polonaise compacte. Ayant traversé la Vistule on retrouvait une zone à populations mixtes qui, conscientes de leurs origines nationales distinctes et parlant un dialecte polonais, avaient subi, surtout du fait de la propagande de l'Église protestante, l'influence du germanisme. Il y avait pourtant dans cette masse de Polonais de la Prusse Orientale et des « Mazurs »[1], une conscience nationale et une volonté de séparatisme d'avec le monde germanique très prononcées. Au nord et à l'est des « Mazurs » s'étendaient les districts allemands de la province. Enfin, dans le bassin du Niemen, il y avait une zone habitée par des Lithuaniens. A l'est du bassin du Niemen, en territoire russe, après un intervalle formé par la Zmudz purement lithuano-polonaise, les îlots allemands reparaissaient. En Courlande, dans les gouvernements de Livonie et d'Esthonie, les populations rurales n'avaient rien de commun avec la race germanique, mais toute la classe dirigeante était formée presque exclusivement d'éléments allemands. Ces éléments avaient d'ailleurs été, par une fatalité historique répétée, préservés de la ruine justement par la Pologne. Vers le milieu du XVIIe siècle, en présence de la menace moscovite, les chevaliers porte-glaives de Livonie appelèrent la Pologne à leur secours. Le Grand Maître, Gotthard Kettler, et les États du pays s'étaient de leur plein gré donnés à la Pologne en 1559. L'Ordre des porte-glaives fut supprimé et la Livonie incorporée à la Pologne. Kettler reçut la Courlande comme un fief polonais qui devait revenir par la suite à la couronne. La Livonie eut une Diète et des libertés (en 1561, Acte de Vilno). La Pologne, du fait de la protection qu'elle devait à ces nouveaux vassaux fut entraînée dans de sérieux conflits avec la Russie et la Suède.

Au XXe siècle, sous la domination russe, dans les gouvernements baltes, le propriétaire foncier était toujours le « baron », héritier des Porte-Glaives, bien entendu déjà au

1. « Mazurs », habitants de l'ancienne principauté polonaise de Mazowsze.

service de la Russie, mais qui n'en était pas moins resté un vrai Allemand. Souvent aussi c'était un serviteur fidèle de la patrie allemande dont il était plus fier que de la barbare Russie. Dans le gouvernement russe de Livonie, en 1900, 162 familles de barons allemands possédaient 77 p. 100 de tout le pays, c'est-à-dire trois millions d'hectares[1]. Ces propriétaires fonciers allemands, entourés de compatriotes venus d'Allemagne, représentaient une caste spéciale et privilégiée. C'est elle qui garda le plus longtemps en Russie les privilèges féodaux, entre autres le droit de justice et de police sur ses terres. Les barons baltes formèrent une camarilla très influente dans le gouvernement de l'Empire des tsars; en outre, ces citoyens intermédiaires servirent souvent de traits d'union précieux entre l'autocrate de toutes les Russies et l'Empereur d'Allemagne. Dans les villes baltiques on pouvait observer le même phénomène : toute la bourgeoisie et la classe intellectuelle étaient formées d'Allemands. L'Université de Dorpat, les lycées et écoles de différents degrés étaient allemands, sinon tout à fait par la langue de l'enseignement (les deux derniers règnes, surtout celui d'Alexandre III, étant moins favorables au germanisme), en tout cas d'esprit et de tradition. Voilà l'image de la persévérante avance germanique vers le nord-est, à partir du Brandebourg, le long du littoral baltique jusqu'au golfe de Finlande, telle qu'elle était au début de la Grande Guerre. Cette zone d'influence allemande s'étale comme une protubérance énorme, comme la queue d'une comète. L'avance baltique du germanisme fut une colonisation par excellence, d'esprit politique, féodal et militaire. La grande vague d'immigration allemande pacifique en Pologne et en Russie, immigration de caractère économique, se produisait par toutes les voies d'accès unissant la Pologne et l'Allemagne, et se dirigeait vers des provinces plus fertiles et plus riches. Seule la route du nord, la route du littoral baltique, fut une route d'expansion conquérante et belliqueuse.

Beaucoup plus tard, l'expansion germanique essaya, par l'intermédiaire de l'Autriche, de la Bulgarie et de la Turquie,

1. Dr A. Agthe, *Ursprung und Lage des Landarbeiters.*

de refermer son étreinte sur l'Est Européen, en l'englobant des rivages de la Mer Noire jusqu'à Pétersbourg. Cette tendance fut d'ailleurs la raison immédiate qui provoqua l'explosion de la Grande Guerre.

La pression germanique vers l'Est peut être expliquée, d'une part, par l'échec des tentatives faites par les Empereurs des dynasties de Saxe et de Souabe en vue de fonder un Empire en Italie, et, d'autre part, par la formation d'une forte barrière à l'Occident, — la Monarchie française. Les aventuriers allemands suivirent donc la ligne de moindre résistance. La pénétration du germanisme vers l'Est, esquissée du XIIIe au XVIIIe siècles, à différentes reprises et suivant diverses modalités, n'eut jamais à un tel point ce caractère odieux de conquête préméditée et de politique d'extermination que lui imprimèrent les efforts des Hohenzollern visant, à partir du XVIe siècle, à créer en dehors de l'Allemagne un grand Royaume prussien. Le Royaume des Hohenzollern prit le nom d'une tribu slavo-lithuanienne, d'un pays étranger, conquis et maintenu par la force du glaive, la Prusse. Il forma un État à structure tout à fait spéciale. Ce fut avant tout une Monarchie militaire basée sur une mentalité très différente du génie national du reste de l'Allemagne.

Une des plus graves préoccupations des rois de Prusse fut de relier leur domaine de la Prusse Orientale à Berlin. Cette préoccupation, étrangère au reste de l'Allemagne du XVIIIe siècle, valait surtout pour le petit despote brandebourgeois dont la lignée avait régné sous la suzeraineté polonaise à Kœnigsberg. Cette politique dynastique détermina l'orientation du nouveau royaume. Le Royaume de Prusse devint nécessairement une puissance étrangère à l'Allemagne. Bientôt la Prusse traita l'Allemagne en ennemie, engagea des guerres fratricides, ravit à l'Empire la Silésie et mena une politique qui aboutit en 1866 à Sadowa.

Grâce à la politique bismarckienne, le Reich allemand fit sienne la politique de l'ancienne Prusse. Les efforts conjugués d'une expansion millénaire du germanisme avec l'esprit de conquête développé par la Monarchie de Berlin fusionnèrent pour créer un mouvement de politique consciente et spécifique que l'on appela le « Drang nach Osten ».

III

La Grande Guerre modifia du tout au tout cette situation. La défaite de l'Allemagne et la renaissance nationale des peuples opprimés s'unirent pour liquider les conquêtes du germanisme dans l'Est. Sur le littoral baltique de nouveaux États surgirent, comme l'Esthonie et la Lettonie, d'anciens États réapparurent, comme la Lithuanie et la Pologne. En Esthonie et en Lettonie, on procéda immédiatement à la dégermanisation du pays, surtout par le moyen d'une réforme agraire qui fit disparaître la grande propriété allemande. Les villes aussi changèrent d'aspect : Riga, Réval devinrent des centres nationaux où l'Allemand ne fut plus qu'un étranger. La formation d'une Lithuanie indépendante et fortement nationaliste mit fin aussi aux rêves de colonisation allemande dans le bassin du Niemen. Des projets dans ce sens avaient été élaborés par les autorités allemandes d'occupation. D'après ces projets, la Lithuanie devait être colonisée de force par des agriculteurs allemands pour combler l'intervalle ethnographique existant entre la Prusse Orientale et les gouvernements baltes germanisés de la Russie. Le 17 juin 1918 la Maréchal von Hindenburg avait publié un décret agraire offrant la Courlande aux immigrés allemands. Ceux-ci devaient occuper deux millions d'hectares qui leur seraient cédés par la grande propriété allemande (un tiers des domaines possédés par les hobereaux), ainsi que par les paysans lettons qui seraient expropriés et auxquels il serait défendu pendant trente ans d'acheter des terres. On envisageait aussi à Berlin la création d'un duché de Courlande et d'une principauté balte qui engloberait les territoires de la Lettonie et de l'Esthonie[1]. Avec la Lithuanie vassale et une Pologne soi-disant indépendante, mais asservie de fait, l'Allemagne aurait été de cette manière vraiment maîtresse de l'Est européen. A l'armistice de 1918 tous ces rêves s'écroulèrent. La restitution à la Pologne d'une partie de ses anciennes possessions poméraniennes vint compléter la

1. Les visées allemandes s'étendaient au delà du golfe de Finlande. Les troupes allemandes allèrent jusqu'à Helsingfors.

destruction de la protubérance germanique, de l'avance de l'impérialisme de Berlin vers l'Est.

Pourtant, par un de ces accidents néfastes dont l'histoire de l'humanité est malheureusement pleine, de cette queue de comète il resta un petit territoire de 37 047 kilomètres carrés, habité par deux millions à peu près (2 258 324 en 1925) de populations mixtes, mais ayant subi généralement une influence germanique plus profonde que dans les autres provinces baltes. Cet îlot germanisé, l'ancienne possession prussienne des Chevaliers Teutoniques, auquel on avait joint une partie des terres ravies par la Prusse à la Pologne lors des partages, fut, en 1919, laissé au Reich comme une province allemande quelconque, sans égard à sa situation spéciale. Un simulacre de plébiscite, organisé dans des conditions absolument anormales[1] dans une partie du pays, ne put changer la situation. Au fond, les auteurs des traités de 1919 avaient cédé surtout à la crainte d'avoir arraché trop de concessions à l'Allemagne vaincue. On avait trop répété que Kœnigsberg était la patrie de Kant, mais on n'avait pas assez pris en considération que le polonais Copernic avait été chanoine de Frombork (Frauenburg), ville de la province anciennement polonaise de Warmie (englobée dans la Prusse Orientale), dont tous les princes-évêques furent polonais, — entre autres, l'éminent cardinal Hozjusz, qui joua un rôle important au Concile de Trente, et le célèbre historien Kromer. Le dernier de ces évêques jusqu'au partage de la Pologne fut le grand écrivain Krasicki. Pour comprendre la situation de la Prusse, il suffit de constater que trois Prussiens sur dix portent un nom à consonance polonaise, que toute la Warmie, par exemple, est pleine de souvenirs polonais (églises, bâtiments, monuments). Partout, à Elblag, Heilsberg, Brunsberg, Frombork, on rencontre des constructions polonaises ou bien des traditions polonaises. Ce pays a vécu de si longs siècles uni à la Pologne et en rapport si intime avec elle, qu'on en trouve des vestiges à chaque pas, — mais, il est vrai, ces vestiges sont dissimulés avec le plus grand soin par les seigneurs d'aujourd'hui[2].

1. En 1920, au moment de l'offensive bolchéviste contre Varsovie.
2. St. Srokowski : *Prusse Orientale.*

IV

La situation de la Prusse Orientale, telle qu'elle était en 1914, n'était, aux regards du grand état-major allemand, ni stable, ni assurée. Cette province, qui, avec les autres provinces polonaises de la Prusse, avait été incorporée au Reich seulement en 1867, préoccupait beaucoup l'état-major allemand. Pendant tout le cours de la guerre, et surtout vers la fin de l'occupation de la Pologne, les chancelleries et les états-majors allemands travaillèrent sans relâche pour élaborer un tracé de la frontière Est de l'Allemagne conforme aux exigences stratégiques. Je me bornerai à citer ici un document signé par le maréchal von Hindenburg, actuellement président du Reich, et publié par le *Soir* de Bruxelles le 10 septembre dernier. Voilà ce que dit le maréchal-président :

La grandeur du danger qui a plané sur tout l'Est allemand en 1914 n'est appréciée que par peu de gens. Si les Russes avaient au début de la guerre mis à profit la faiblesse de notre tracé des frontières et dirigé sans tarder leurs attaques sur les deux rives de la Vistule, comme ils l'ont fait en octobre 1914, leur irruption dans la Prusse Orientale aurait entraîné la séparation de cette dernière... On ne saurait admettre que nos ennemis répéteront leurs fautes de 1914, nous devons donc envisager une plus sûre garantie de nos frontières.

Après avoir déclaré que les alliances, et même l'occupation militaire des principales forteresses polonaises, ne représentaient pas une garantie suffisante, le maréchal von Hindenburg continue :

Une garantie sûre pour l'avenir et un gage efficace pour la paix résident dès lors uniquement dans notre propre force allemande. La création d'un rempart protecteur par le décalage de la frontière de l'Empire est absolument indispensable. La population polonaise présente pour notre « Aufmarsch » vers l'Est un danger. Nous devons donc, en recourant à la colonisation allemande, créer également une population digne de confiance dans la zone frontière, et par là un rempart entre le futur Royaume de Pologne et les Polonais de Prusse.

Ce rempart devait, bien entendu, être constitué sur le territoire de l'ancienne Pologne russe.

Revenant ensuite à un projet de la Commission royale de colonisation qui insistait sur la nécessité : 1° de reporter

la frontière jusqu'à une ligne susceptible d'être défendue militairement; 2° de germaniser la bande de territoire ainsi formée entre l'ancienne frontière prussienne et le « Pufferstaat » polonais devant être créé, le Maréchal déclare : « Qu'on se rapporte au rapport de la Commission royale de colonisation approuvé par les autres experts. Lorsqu'on demande si une pareille mesure est réalisable, je réponds : ce n'est qu'une question de volonté; d'une manière générale une nouvelle colonisation avec les paysans allemands ne présentera aucune difficulté. Nous devons nous attendre à avoir des colons à profusion, en sorte que ce ne sont pas les hommes qui nous manqueront si la zone frontière est découpée — comme je l'espère — avec une ampleur suffisante. » Dans la suite de son mémoire le Maréchal considère que, sur une superficie de 20 000 kilomètres carrés, il faudra exproprier toute la population polonaise pour y établir des colons allemands; et le Maréchal conclut :

Il importe d'enlever d'avance tout fondement aux espoirs polonais. Une muraille large et sûre doit être construite entre les Polonais de Prusse et leurs frères de race en Pologne russe. C'est alors seulement que les Polonais, mis en présence de la puissance de l'Allemagne dominant leurs frontières, chercheront, après quelques manifestations de colère et quelques grognements, un appui auprès de l'Empire allemand. La conscience juridique moderne a changé sur le point de la liberté personnelle et de la propriété privée. Les interventions profondes de l'État dans la vie des particuliers et dans leur droit de propriété, qui paraissaient inouïes encore il y a peu d'années, passent aujourd'hui pour le droit évident de la puissance d'État. Au fur et à mesure que l'on reconnaîtra, d'après les expériences de cette guerre, qu'une protection de frontières particulièrement bien assurée est nécessaire, la conscience juridique moderne s'orientera dans le sens de ces exigences.

Pour l'organisation de cette zone, le maréchal von Hindenburg prévoit que l'administration sera confiée jusqu'à la fin du processus de colonisation aux autorités militaires. L'incorporation ultérieure de la zone frontière dans le territoire de l'Empire est envisagée de manière que chaque partie revienne aux provinces voisines de la Prusse (en bandes horizontales).

Cette nouvelle annexion proposée par le maréchal von

Hindenburg devait boucher l'intérieur de l'angle ouvert, formé par la frontière de la Pologne russe dans les terres polonaises que les partages avaient données à la Prusse.

Voilà le développement politique de la possession du littoral baltique par l'Allemagne là où tout l'arrière-pays est polonais. A chaque guerre nouvelle, à chaque bond progressif, l'Allemagne croit devoir faire descendre de son bastion avancé de la Baltique des perpendiculaires vers le Midi pour couvrir de son étreinte des territoires toujours plus grands de l'Europe Orientale.

Si la situation avancée de la Prusse Orientale paraissait en 1914 dangereuse au maréchal von Hindenburg lorsque l'Allemagne était en possession de Torun et de Poznan, combien plus exposée est encore cette position à l'heure présente où les territoires polonais ayant appartenu à la Prusse sont revenus à la Pologne. Tandis que 180 kilomètres séparent Berlin de la frontière polonaise, il y a 600 kilomètres de Berlin à Kœnigsberg. La tendance à reconstituer l'étroit boyau nord-allemand sur la Baltique est de ce fait encore moins logique, et encore plus imprudente et dangereuse, qu'elle ne l'était au cours des siècles passés. Pour dormir tranquille à Kœnigsberg, les représentants d'un Reich impérialiste seront toujours tentés de vouloir régner, à Varsovie, à Poznan, et à Czenstochowa.

VI

C'est en tenant compte de tout ce qui précède qu'il faut envisager la question des revendications révisionnistes allemandes sur la Poméranie polonaise. Les Allemands déclarent que la Poméranie polonaise leur est indispensable pour relier au Reich la Prusse Orientale. Ils disent que la Poméranie polonaise coupe l'Allemagne en deux. Nous venons de constater qu'il n'en est rien. Ce n'est pas l'Allemagne qui est coupée en deux, c'est tout simplement l'ancienne principauté de la Prusse Orientale que l'histoire vient de rappeler à la vie. La Prusse Orientale n'est pas la moitié de l'Allemagne, elle n'est même pas un tronçon de l'Allemagne, ce n'est qu'un îlot germanisé au milieu d'un flot de races diffé-

rentes. Sur les 62,5 millions d'habitants du Reich, la Prusse Orientale n'en a qu'un peu plus de deux millions, dont 350 000 Polonais et « Mazurs » et 50 000 Lithuaniens. Depuis la fin de la guerre, la Prusse Orientale, au point de vue économique, est devenue pour le Reich un lourd fardeau; la faute n'en est pas dans le fait que le train qui va de Berlin à Kœnigsberg roule pendant deux heures sur le territoire polonais. La Prusse, de tout temps, a été plutôt un pays pauvre où l'immigration était forcée et subventionnée, et dont l'émigration était spontanée. La meilleure preuve que l'on puisse citer à l'appui de ce fait, c'est que la Prusse Orientale d'avant-guerre n'avait que 56 habitants par kilomètre carré (actuellement — en 1925 — 61 habitants par kilomètre carré), alors que dans le reste de l'Allemagne on trouvait 123 habitants par kilomètre carré.

En ce qui concerne les aspirations de la population de la Prusse Orientale, il faudrait les envisager à un double point de vue. Naturellement, nous ne parviendrons pas à contenter ceux qui ne trouvent leur bonheur que dans l'espoir d'une « revanche » prochaine.

Sans doute le junker prussien, que la terre peu fertile de la Prusse Orientale n'avait jamais assez nourri, et qui de père en fils servait, comme soldat ou fonctionnaire, le roi de Prusse, continue à attendre le retour de la puissance allemande sous le sceptre des Hohenzollern. Mais le Prussien moyen, le commerçant, l'agriculteur, l'ouvrier, l'intellectuel, pourquoi ne pourrait-il pas vivre comme il a toujours vécu, travaillant la terre, produisant et administrant? La Prusse Orientale peut vivre d'une vie tout à fait normale, séparée du Reich par la Pologne. Elle a vécu de cette manière pendant des siècles, au cours desquels elle était beaucoup plus prospère qu'aujourd'hui. Surtout un jour, quand les relations économiques entre la Pologne et l'Allemagne deviendront normales, la Prusse Orientale bénéficiera, comme avant la guerre, et même dans une mesure encore beaucoup plus grande, des avantages découlant des relations économiques avec la Pologne en plein développement.

Peut-être, vu sa position spéciale, la Prusse Orientale prétendra, un jour ou l'autre, à une situation plus autonome

par rapport au Reich. En attendant l'existence de l'îlot prussien, tel quel, ne crée aucun danger pour le Reich. Cet îlot peut vivre et travailler tranquillement dans sa situation actuelle, pourvu que l'on cesse de faire de lui un point de départ pour les plans de conquêtes futures.

Depuis la guerre, par sa politique envers la Pologne, Berlin entretient en Prusse Orientale une effervescence continue, un état d'insécurité et d'instabilité qui rend très difficile une activité économique normale. Si la Prusse Orientale a des raisons de se plaindre, c'est que les dirigeants de Berlin ne pensent pas à son bonheur, mais la considèrent seulement au point de vue d'une politique impérialiste et qu'ils ont en conséquence délibérément rendu jusqu'à présent impossibles toutes relations économiques de la Prusse Orientale avec un pays voisin qui l'englobe sur les trois quarts de la longueur de ses frontières terrestres.

Il serait absolument contraire à la vérité de vouloir faire croire que la Pologne a des visées annexionnistes sur la Prusse Orientale. Sans doute, si l'ancienne « Sérénissime République » avait pu conserver cette portion du littoral baltique, cela aurait mieux valu pour la Pologne. Mais actuellement personne n'y songe! La Pologne est en somme satisfaite du sort que lui ont fait les traités. Ce n'est pas elle qui aspire à des changements. Toute sa politique tend au maintien du *statu quo* et à la stricte application des dispositions des traités. Seule la menace patente et directe d'une agression à main armée dirigée contre la Poméranie polonaise pourrait le cas échéant, par contre-coup, provoquer en Pologne des vues, aujourd'hui inexistantes, tendant à l'obtention de garanties suffisantes pour que l'îlot germanique de la Prusse Orientale ne devienne pas un danger pour la paix.

Il appartient donc à l'Allemagne, et uniquement à l'Allemagne, de rendre meilleure la situation de la Prusse Orientale. Il dépend de l'Allemagne de donner à cette province la paix et le bien-être que lui ravissent la politique de revanche éphémère et stérile et les tendances protectionnistes des agrariens allemands. L'Allemagne doit comprendre qu'il y a une grande différence, qui a d'ailleurs existé de tout temps, entre la Prusse Orientale et la Bavière ou le Palatinat. Elle

doit comprendre que, pour que la Prusse Orientale puisse prospérer, il faut qu'elle s'adapte aux conditions naturelles de sa situation géographique. Ignorer cet état de choses, c'est vouloir enfreindre les lois de la nature. La Prusse Orientale, par sa configuration géologique, par son orographie, par sa flore et sa faune, par son histoire et sa population mélangée, se rattache visiblement au type des pays baltes, et elle a de ce fait, surtout comme unité économique, des intérêts qui lui sont propres et que le Reich devrait respecter.

L'union de la Prusse Orientale et du Reich n'empêche pas celui-ci d'accorder à la Prusse une liberté de mouvements qui lui est absolument nécessaire de par sa situation spéciale. Le jour où la politique de l'Allemagne ne sera pas dirigée vers la reprise de la Poméranie polonaise, mais, acceptant l'état de choses tel qu'il existe, deviendra vraiment pacifique et raisonnable, ce jour-là les relations de la Pologne et du Reich pourront devenir, comme il conviendrait, des relations de bon voisinage, et la Prusse Orientale, étant la première à en bénéficier, sera pour le Reich et la Pologne un trait d'union et non une raison de discorde.

* * *

LE PLUS LONG JOUR DE SA VIE

Ce jour-là fut le plus long jour de sa vie. Non qu'il fût particulièrement agité, puisque, en réalité, il se passa presque tout entier pour Elle à penser.

Il débuta par une querelle entre Elle et son mari. Tout en brossant ses cheveux qu'Elle avait d'un brun magnifique, Elle reprocha à Jack la parfaite indifférence qu'il témoignait à l'égard de Dick, un cousin à elle.

Jack qui n'apparaissait, au seuil de son cabinet de toilette, que pour disparaître aussitôt, se défendit avec âpreté.

— Pourquoi ne tentez-vous pas cette démarche, — dit Ethel, en accélérant le mouvement de sa brosse, — vous connaissez Sir George; vous vous vantez même d'être un de ses vieux amis; pourquoi refusez-vous d'employer votre influence?

— Parce qu'il me déplaît de quémander.

— Pour les autres s'entend, car, en ce qui vous concerne vous n'y apportez aucun scrupule.

— Vous n'avez pas le droit de parler ainsi.

— Oui, vous n'aimez pas vous entendre dire vos vérités. — Et la jeune femme d'accélérer fébrilement son geste déjà rapide. — Quand il s'agit de moi il n'est rien de trop brutal de trop grossier; mais que je m'aventure à...

— Ethel — et la voix de Jack, jusqu'alors bourrue et maussade, prit un ton de cinglante ironie — Ethel vous ne vous rendez, sans doute, pas compte de l'effet désolant produit sur votre visage par de tels accès de colère. Faites-moi le plaisir de vous regarder dans la glace.

— J'y verrai la figure d'une femme très malheureuse d'une femme qui parfois souhaiterait d'être morte.

— Oh! je vous en prie, pas de déclamation!

Au dehors, le spectacle, au travers des vitres, n'avait rien que d'agréable : le ciel bleu sur lequel se profilaient les hauteurs de Wimbleton : Coombewoods assoupi dans la clarté radieuse d'une matinée de juillet; un tournant de la très large avenue, les pigeons de quelques maisons, les jardinets soignés de cette banlieue que nombre de ses habitants tenaient pour un paradis suburbain.

A l'intérieur de la maison, tout semblait également combiné pour la joie des yeux. Les rayons solaires, plus éclatants de minute en minute, empourpraient le vaste perron, le hall carré, et les pièces du rez-de-chaussée aux harmonieuses proportions. Ils faisaient flamber les lianes de couleur du tapis, les losanges bleus et blancs du carrelage, la grille de cuivre du foyer. Tout n'était là que confort, bon goût, luxe même, encore qu'il s'agît d'un luxe modeste. Du moins, ce luxe-là trahissait-il l'état de prospérité du ménage Jack Ingram, dont les voisins exaltaient le sort enviable, selon eux, à tous points de vue.

Or, voici que le couple au sort enviable venait de descendre à sa coquette salle à manger pour y prendre le petit déjeuner du matin. Tant que demeura près d'eux la femme de chambre empressée à les servir, leur querelle connut une trêve.

— Un peu d'omelette, Ethel, ou du haddock?

— Du haddock, je vous prie.

N'avaient-ils pas *tout* pour être heureux?

Le soleil emplissait de gaieté leur demeure; des fleurs diapraient leur petit jardin; les branches des arbres se balançaient doucement, les oiseaux chantaient et, par la croisée entr'ouverte, entrait l'haleine attendrissante de la brise.

Leurs personnes, même, offraient un charmant spectacle : lui, plutôt joli garçon, trente-cinq ans, la face soigneusement rasée, la taille élancée; solidement bâti avec cela, les cheveux rejetés en arrière et découvrant un front intelligent. Elle, une brune aux yeux bleus, vingt-sept ans, incontestablement jolie.

Le départ de la femme de chambre marqua la reprise des hostilités.

— Ainsi, — fit Jack d'un ton méprisant, — vous voilà prête à m'incriminer parce que je refuse de plier les épaules sous le poids de toute votre famille.

— Oh! non, Jack, car en ces cinq années j'ai appris le peu de résistance de ces épaules-là.

Il semblait vraiment qu'on leur eût infusé un poison dans le sang. Tel un couple de méchants insectes toujours prêts à s'infliger de mutuelles piqûres, ces deux jeunes gens prenaient un plaisir diabolique à se faire du mal. Une lueur passait dans leurs yeux à chaque fois qu'ils trouvaient quoi que ce fût de particulièrement désagréable à se dire. Seulement, chez Jack, la colère, même à son paroxysme, comportait toujours un rien de mélancolie, d'émotion, qui se manifestait par une tombée de la lèvre, par un trémolo de la voix, par un tremblement de la main.

— C'est vous que j'ai épousée et non point vos parents, — poursuivit-il. — Dieu sait que j'ai fait assez pour eux jusqu'à ce jour; mais si la fantaisie vous prend de me les jeter maintenant perpétuellement à la tête...

A ces mots, Ethel ne se contint plus : Jack n'avait rien fait pour sa famille à elle que la froisser, que l'humilier, qu'exploiter l'antipathie qu'elle lui inspirait pour tyranniser à tout propos sa femme.

Le jeune homme, alors, sentant bien que c'en était fait de son petit déjeuner, se leva et se mit à arpenter la salle. L'omelette semblait faite de ces œufs qu'on jette aux candidats électoraux, le lait sentait l'aigre, le thé était amer, et les toasts avaient une saveur fadasse...

Tout l'été s'était passé en disputes aussi absurdes, mais, ce jour-là, la discussion se faisait plus âpre, croissait en force. Elle atteignit son point culminant lorsque Ethel risqua cette déclaration inattendue :

— Jack, ceci me décide. Il n'y a rien, en tout cela, que de votre faute à vous. Dieu sait si j'ai pris sur moi jusqu'à présent, mais cette fois c'est fini, je n'en peux supporter davantage, je ne puis continuer de vivre avec vous.

— Qu'entendez-vous par là?

— Exactement ce que je dis. Ma vie est devenue un long martyre. Vous ne cessez d'être méchant, cruel systématique-

ment, tant pour moi que pour ceux que j'aime, et je ne puis, ni ne veux l'endurer plus longtemps.

Cette déclaration péremptoire arrêta net la discussion. Tous deux se regardèrent sans mot dire. Ethel, pâle et visiblement émue. Jack blême et totalement ahuri.

— Ethel! — s'écria-t-il. Puis, reprenant sa respiration, il articula d'une voix calme, sérieuse, presque confuse : — Vous savez... vous savez sûrement tout ce que vous êtes pour moi...

— Non, je ne le sais point. Que vous m'ayez aimée autrefois, c'est possible, mais maintenant c'est fini, bien fini, sinon vous ne me traiteriez pas de si odieuse façon.

— Ma chère enfant, la vie de ménage est faite de concessions réciproques. Chacun des partenaires doit céder à son tour, se rendre à la raison, comprendre...

— Je ne comprends que trop bien.

Jack, alors, s'excusa, en toute franchise, d'avoir été parfois dur, voire agressif; mais il mit la faute sur le compte de sa santé notoirement ruinée.

— Pourquoi, dans ce cas, ne prenez-vous pas une consultation sérieuse? — repartit la jeune femme qui jamais n'avait cru son mari réellement souffrant. C'était, en fait, l'excuse que toujours il invoquait. — Le doteur Arnold assure que vous vous portez fort bien. Mais si vous doutez de son diagnostic, allez consulter quelque spécialiste à Londres.

— Ma foi non! — répondit-il d'un air las et il ajouta : — Les médecins ne peuvent rien à mon cas.

Puis, haussant les épaules, il conclut avec un rire amer :

— Merci tout de même, Ethel, d'un si touchant témoignage de sympathie.

Il y eut un nouveau silence, au bout duquel la jeune femme, après quelque hésitation, proposa qu'ils allassent tous deux, immédiatement, requérir à Londres l'avis de quelque professeur haut coté. Elle avait hésité, en raison d'un rendez-vous d'une certaine importance, pris pour l'après-midi, mais, après réflexion, elle avait décidé d'y surseoir. Il n'était plus question pour elle, maintenant, que d'emmener son mari, tel un enfant capricieux, à la consultation d'un grand docteur, d'y assister, et d'entendre l'homme de l'art se moquer d'appréhensions si parfaitement ridicules. Oui, c'était bien

cela, et, de cette façon, Jack n'aurait du moins plus cette excuse à sa brutalité constante.

Vainement le jeune homme exposa-t-il tout l'ennui que lui causait la perspective d'une telle visite, coûteuse et probablement inutile. Ethel n'en fut que plus entêtée, et finit pas l'amener à ses fins.

— Soit, — dit-il, avec une moue de dépit. — J'irai, puisque vous m'assurez que vous aurez, après cela, l'esprit plus tranquille.

— Certes, cela me rassurera énormément. Je vais de ce pas demander au docteur Arnold quel est le meilleur d'entre tous les praticiens de Londres.

Et, après avoir coiffé un chapeau de jardin et jeté une écharpe de gaze sur ses épaules, Ethel, de son pied léger, gagna vivement l'avenue.

De chaque côté de la rangée des platanes se dressaient force petites maisons, toutes parées de leurs petits jardins, d'un petit toit en auvent, d'un petit porche fantasque — toutes proprettes, élégantes et recélant, peut-être, chacune en ses murs, semblable tragédie : espoir anéanti, désillusion d'amour.

Le docteur Arnold ne dissimula pas sa surprise quand il eut entendu la jeune femme lui exposer le but de sa viste. Il lui affirma qu'elle n'avait point sujet de s'inquiéter. Assurément, son mari souffrait et des nerfs et du foie, mais qui peut se vanter d'échapper à semblables misères? Après cela, il ne voyait nul inconvénient à ce qu'on prît une consultation à Londres — de cela il ne saurait se fâcher, quoi de plus naturel?

— Vous dites bien, cela vous rassurera tout à fait. Dans ce cas, Mrs. Ingram, je vous conseille d'aller voir mon confrère le docteur Haywarth, 226, Welbeck Street. Oui, Haywarth est bien l'homme qu'il vous faut. Je vais vous remettre un mot pour lui, puis je lui télégraphierai pour l'aviser de votre visite.

Et le docteur Arnold libella lettre et télégramme.

— Voulez-vous être assez bonne pour vous charger d'envoyer cette dépêche?

— Volontiers, je passe devant la porte.

— Et maintenant, — fit le docteur avec un bon regard

à sa jolie visiteuse, — voulez-vous me permettre un avis personnel, un avis... désintéressé? — ajouta-t-il en souriant. — Eh bien, Haywarth vous en donnera pour vos deux guinées, mais il ne connaît ni vous ni votre mari comme moi je vous connais tous deux. Vous êtes, l'un et l'autre, des nerveux, vous devriez vous abstenir de vous tracasser sans raison. Le monde est grand. Essayez donc de changer de milieu, de changer d'air. En d'autres termes, fuyez vos ennuis.

Ethel écoutait placidement. Elle comprit que le docteur Arnold avait deviné certains de leurs secrets conjugaux. Mais peu lui importait. Le médecin, chez lui, s'était mué en ami, durant la période de sa vie où elle avait éprouvé ce qu'elle appelait « son grand chagrin ».

A la poste, elle envoya le télégramme au docteur Haywarth, puis en expédia un autre à l'adresse d'un certain M. Cyril Brett :

« *Rendez-vous d'aujourd'hui remis pour raison majeure. — E.* »

Le train qu'ils avaient pris était un omnibus s'arrêtant, pensa-t-elle, à toutes les stations jusqu'à la gare de Waterloo.

Un voisin à eux étant monté dans leur compartiment, lui et Jack s'étaient aussitôt lancés dans une vive discussion sur les potins locaux. De temps en temps, Ethel leur jetait un regard rapide, toute à la pensée qu'il ne pouvait exister au monde deux êtres plus assommants.

L'un d'eux, pourtant, était Celui qu'elle avait aimé jadis de tout son cœur. Ce souvenir lui vint du passé, du temps où la seule apparition de cet homme la faisait tressaillir, où elle le trouvait éperdûment beau, profondément intelligent. Elle se remémora les jours où, agenouillée, le soir, devant son lit de jeune fille, dans le morne logis de ses parents, elle suppliait le ciel de faire que ce garçon l'aimât, qu'il fît d'elle sa femme.

Elle se rappelait combien elle avait été fière, dès la prière exaucée, des félicitations de ses amis, de la joie provoquée par l'heureux événement dans tout le cercle familial.

— L'auriez-vous cru! — s'était écriée sa mère, — l'auriez-vous cru, que notre Ethel aurait jamais eu une telle chance!

De fait, sa famille considérait M. Jack Ingram comme appartenant à une caste supérieure. N'était-ce pas un

gentleman admirablement apparenté, pourvu de revenus suffisants pour n'être pas obligé de travailler pour vivre et, cependant, célèbre déjà aux yeux de bien des gens? Il avait, en effet, publié un volume; des articles de lui paraissaient dans de doctes revues; des journaux illustrés avaient reproduit sa photographie.

Or, sans qu'on pût s'expliquer trop pourquoi, Jack n'avait jamais abouti à quoi que ce fût. Il n'avait point écrit d'autre livre. Il s'était, en quelque sorte, enlisé dans une existence floue d'étudiant dilettante, au lieu de devenir l'actif écrivain qu'il avait fait espérer. Peu à peu, même, il avait adopté le ton hargneux, agressif, de l'homme découragé qui reconnaît la faillite de ses propres espérances et raille amèrement le succès des confrères.

Semblable phénomène s'était produit pour des choses de moindre importance. Ses coups de raquette, au lawn-tennis, de splendides étaient devenus pitoyables à ce point qu'il envoyait, maintenant, toutes les balles dans le filet. Son jeu, au golf, avait périclité de même façon. Bon rameur jadis, au collège, lors de leur dernier pique-nique en rivière il avait donné un coup de rame dans le vide qui lui avait valu les quolibets du jeune Cyril Brett. Excellent danseur, autrefois, il n'exécutait plus les vieilles danses qu'avec maladresse et s'avérait trop paresseux, désormais, pour apprendre les nouvelles. Enfin, de gai et plein de vie qu'elle l'avait connu, il était devenu morne et bourgeois, évitant les plaisanteries, haïssant les escapades, apportant à toute réunion joyeuse une face lugubre que soulignait un silence obstiné.

Mais le plus désolant était son affreux caractère. C'était cela qui l'avait poussée à bout et avait achevé de ruiner son amour. D'autre part, ses excuses déplorables, ses rabâchages perpétuels touchant sa débilité nerveuse, ses mauvaises digestions, ses insomnies, tout cela n'était-il pas humiliant chez un homme?

Puis, elle songea à son « grand chagrin », à cette petite chambre si coquettement meublée, demeurée tristement vide. Elle éleva son journal devant ses yeux qui toujours s'emplissaient de larmes à cette pensée. Jack avait été tendre pour elle avant la naissance de leur bébé, tendre encore après sa

mort. Mais il y avait trois ans de cela... Ethel réprima avec peine son émotion.

Depuis lors, il ne faisait plus aucun cas d'elle. S'il l'avait trouvée autrefois spirituelle, enjouée, amusante, il lui laissait voir, aujourd'hui, la vanité des pauvres petits efforts tentés par elle pour le tirer de sa noire mélancolie. Prodigue d'éloges touchant d'autres femmes, Jack admirait leurs robes. Il ne parlait jamais des siennes, à elle. Lui qui prétendait, jadis, se délecter à l'entendre chanter, il ne lui demandait plus de se mettre au piano. N'avait-il pas avoué, un soir, qu'*Adieu Printemps* lui donnait la migraine? Tordre le cou à un rossignol eût été moins cruel. Depuis ce jour-là, elle n'avait plus chanté.

D'ailleurs, il la négligeait, l'abandonnait à ses propres ressources. Jamais il ne lui demandait où elle allait, lorsqu'elle sortait, ni d'où elle venait quand elle rentrait. Ses faits et gestes, apparemment, ne présentaient plus pour lui le moindre intérêt.

A la faveur d'un arrêt du train, Ethel l'entendit qui disait à leur voisin, d'une voix âpre, mordante, comme s'il se fût agi de choses d'un intérêt primordial :

— A mon avis, ils ont fait un horrible fiasco à la cinquième pelouse. Je les avais avertis, pourtant, en février. Je dois à mes études et à mon expérience, de savoir que c'est folie de se fier à aucun de ces ingrédients susceptibles dit-on de détruire les vers qui...

Ah! la conversation *cette fois* l'intéressait! Ethel n'eût pu trouver un meilleur exemple pour corroborer ses pensées. Ses réflexions, touchant son mari, se nuancèrent d'amertume. Qu'était-ce, au fond, que cet homme? Un être morose, ignare, stupidement entêté, ridiculement vaniteux même.

Le train avançait lentement, et la jeune femme laissait son esprit vagabonder, maintenant, au fil du rêve. Elle évoquait les heures de sa jeunesse, songeait à l'attirance, à la fascination des nuits de lune, au bruit confus, mystérieux que font les pas, sur le sol des sentiers perdus dans les ténèbres; elle s'abandonnait à l'insatiable désir de toute femme pour des sensations neuves, inédites...

Sa pensée se reporta vers cet adolescent, Cyril Brett, un

tout jeune homme, et elle se remémora son cri d'indignation le soir où, l'étreignant dans ses bras, il l'avait baisée sur les lèvres.

C'était par une nuit de juin, tiède et douce à l'extrême, après le pique-nique de la rivière, comme ils traversaient un champ de foin nouvellement fauché. Ils étaient restés seuls, en arrière, les autres avançant loin d'eux à travers l'alternance des plaques d'ombre et de clair de lune.

— M. Brett, je vous défends!... je vous défends!...

Elle croyait entendre encore sa propre voix, toute vibrante de colère...

Elle avait, sur-le-champ, remis l'audacieux à sa place, et après lui avoir tenu rigueur quelques jours, l'avait sévèrement grondé avant de lui accorder son pardon.

Depuis lors, il ne lui avait plus manqué de respect. Quand il venait la voir, maintenant, ou lorsque, par hasard, elle le rencontrait au cours de ses promenades, l'entretien prenait, tout juste, un tour sentimental — vagues regrets, tristesses à peine formulées — lui, ne s'aventurant pas hors les limites des simples conjectures quant à ce qu'il adviendrait s'ils étaient libres tous deux; elle, s'attachant à la réalité solide des liens qui la retenaient malgré tout.

Si elle avait été infidèle en pensée, nul ne pouvait dire qu'elle l'eût été en actions — en actions d'importance, s'entend. Mais comment tout cela finirait-il?

Le train avait dépassé Vauxhall sans qu'Ethel eût eu conscience d'un arrêt. De nouveau, elle regarda Jack. Il lui parut vieux. Il perdait ses cheveux; toute fraîcheur, toute jeunesse étaient abolies sur son visage; la triste patte d'oie lui ravageait les orbites; c'était un homme fini, impropre à inspirer désormais l'amour à aucune femme. Il vieillirait encore, et ni la passion, ni la gloire, ni la fortune, rien ne viendrait plus ensoleiller leur vie. Ils seraient les éternels prisonniers de leur banale villa. Tout cela, parce qu'un anneau de mariage les rivait l'un à l'autre jusqu'au jour de la mort...

Comme M. et Mrs Ingram atteignaient la demeure du médecin, un malade en sortait. C'était un vieillard à cheveux gris, un pauvre diable d'ouvrier, apparemment, dont les rudes vêtements de travail frôlèrent, au passage, la jolie robe en

mousseline d'Ethel. Il regardait droit devant lui et l'expression de ses yeux fixant le vide frappa la jeune femme.

— Jack, — dit-elle, en posant la main sur le bras de son mari, — avez-vous remarqué la physionomie de cet homme?

— Non. Qu'avait-elle de particulier?

— Tout à fait le visage d'un malheureux qui viendrait d'apprendre que son pourvoi en grâce est rejeté. — La jeune femme eut un tressaillement, puis ajouta, en riant : — Dans tous les cas, il semblait vraiment malade, celui-là.

Elle ne pouvait déjà s'abstenir d'une malicieuse allusion à la prétendue maladie de son mari. Elle sentait que son heure, à elle, était venue, et elle entendait bien jouir pleinement, tout à l'heure, de son triomphe.

Par malheur, la visite au fameux docteur Haywarth devait être décevante, énervante, et demeura dépourvue de toute sanction immédiate.

Haywarth était un être à l'abord solennel, glacial, et dont la conversation décelait, dès les premiers mots, un mélange singulier de pose et de platitude.

— Oui, oui... c'est cela. — Et il se leva du bureau où il venait d'écrire. — M. Ingram, madame, je vous salue. J'ai pris connaissance de la lettre que vous avez bien voulu me faire parvenir, émanant de... Ah! du docteur Arnold... Oui, oui, je suis tout à vous. — Et, hâtivement, il dispersa des papiers sur son buvard. — Maintenant, si vous le voulez bien, Mrs. Ingram, je préférerais voir votre mari seul.

— Oh! docteur... c'est que j'aurais bien désiré assister à la consultation et connaître votre diagnostic.

— Vous viendrez après. Oui, oui... cela vaudra mieux.

Le valet de chambre attendait à la porte entr'ouverte. Ethel se vit contrainte de le suivre dans le salon d'attente.

Ce n'était point là ce qu'elle avait escompté, et un tel accueil lui gâtait déjà la phase la plus intéressante de la visite. Elle avait espéré, en effet, entendre le verdict tomber des propres lèvres du médecin, et s'était fait une joie de suivre sur le visage de Jack les traces de sa déception. La consultation terminée, Jack l'aurait belle de recouvrer son assurance et de ne laisser paraître sur son visage nulle trace de déconvenue.

Ethel jeta les yeux sur l'affreuse pendule dont le socle

noir surmontait la tablette drapée de la cheminée, ouvrit et ferma deux ou trois des volumes sans intérêt qui traînaient sur la grande table, puis s'installa sur une chaise proche de la fenêtre, et se mit à tambouriner le plancher d'un talon impatient. La vaste et morne pièce était vide, elle pouvait donc s'y comporter tout à son aise.

Soudain, les hauts talons cessèrent de battre le parquet. Ethel, de nouveau, songeait.

Que résulterait-il, finalement, de cet échange de billets doux, de ces rendez-vous incessants, de ces entretiens sentimentaux avec Cyril? Des larmes lui vinrent aux yeux, vite réprimées. Elle était trop seule, aussi, l'existence lui devenait intolérable. Bien sûr, elle ne pourrait vivre éternellement ainsi. Rien, en somme, ne la retenait, ni enfant, ni lien vraiment indissoluble. Tôt ou tard elle ferait ce que tant d'autres avaient fait avant elle, et se résoudrait soit à encourir le déshonneur de la fuite avec un amant, soit à demeurer chez elle jusqu'à ce que fût découverte, un jour, son infamie...

Si elle devenait tout à fait libre, pourtant! S'il advenait que le docteur découvrît à Jack une maladie grave? S'il prononçait à cet instant même, les paroles fatidiques d'où découlerait sa propre émancipation?...

Aussitôt, de soudaines visions l'assaillirent : le lit de malade, la robe de veuve, tout l'appareil du malheur... La liberté!...

Elle tressaillit et abandonna des yeux la fenêtre, pour regarder la pendule. La consultation se prolongeait bien longtemps dans l'autre pièce!

Elle se rapprocha de la table, s'assit tout près, et, comme elle saisissait un des volumes, elle s'aperçut que sa main tremblait. Nouveau regard à la pendule. Depuis combien de temps Jack était-il enfermé avec le docteur? Une éternité!

Et, tandis que, lourdement, les minutes se succédaient, Ethel sentit s'accroître sa nervosité. Sûrement, sûrement, il *devait* y avoir quelque chose qui n'allait pas!

Quand le valet de chambre vint prier la jeune femme de rentrer dans le cabinet de consultation, il la trouva qui marchait de long en large avec agitation.

— Eh bien, — demanda-t-elle, d'une voix anxieuse,

presque étranglée, — qu'a-t-il? Je vous en prie, docteur, dites-le-moi, ne me laissez pas dans l'anxiété...

Jack, d'apparence, semblait assez calme. Il n'avait pas l'air autrement gai, cependant, en fouillant dans la poche de son gilet pour y chercher les deux souverains et les deux shillings, prix de la consultation. Quant au docteur Haywarth, toujours assis à son bureau, la jeune femme lui trouva la mine extrêmement grave lorsque, se tournant vers elle, il lui répondit d'un ton affairé :

— Excusez-moi, j'écris précisément à... Ah! oui... au docteur Arnold, et j'y joins une note. Oui... oui, — ajouta-t-il, sans lever la plume, — si vous voulez bien me permettre d'achever... peut-être M. Ingram voudra-t-il prendre ce mot et le remettre lui-même.

Mais Ethel ne put dominer son angoisse. Elle continua de poser questions sur questions, jusqu'à ce que le docteur Haywarth, agacé, s'étant tourné vers elle, l'eût priée de le laisser écrire en paix. Il termina enfin, rassembla hâtivement les feuilles de papier, les plia, les glissa dans une enveloppe et se leva.

— Eh bien? — fit de nouveau Ethel.

— Voici, — dit le praticien. — Ce mot est pour le docteur Arnold, je lui soumets mes idées quant au diagnostic, au traitement, etc. Et maintenant, je vous prie de m'excuser, mais on m'attend à l'hôpital.

Il tendit le pli à Jack Ingram, en échange des deux guinées, lui serra la main et s'inclina.

Dès la rue gagnée, la jeune femme pressa le bras de son mari.

— Voyons, que vous a-t-il dit?

— Peu de choses, en vérité, Ethel.

— Mais encore?... je veux savoir...

— Oh! que je devais prendre garde à moi, c'est à peu près tout. D'ailleurs, je vous conterai cela par le menu, ce soir.

— Ce soir?... Que voulez-vous dire?... Vous n'entendez pas me quitter à présent?

Telle était pourtant l'intention de Jack. Il s'en excusa vaguement. Ayant gaspillé la moitié de la journée, il entendait, disait-il, consacrer l'autre moitié aux affaires.

— Aux affaires!... Quelles affaires?

— Une chose ou deux que je voudrais arranger, tandis que je suis là.

— Fort bien, — fit Ethel d'un ton glacial.

— J'y songe, puisque vous rentrez, vous pourriez vous charger de remettre à Arnold ce précieux petit mot?

— Certainement.

— Alors, au revoir, ma chère. Vous pouvez compter sur moi pour dîner.

La jeune femme descendit Welbeek Street, puis obliqua dans Wigmore Street, l'âme en proie à une violente indignation. Il n'était pas possible que Jack n'eût point découvert son anxiété, son affectueux émoi. Or, cela ne l'avait pas empêché de l'abandonner brutalement, de lui laisser le soin de se tranquilliser comme elle pourrait. Oh! cela, c'était Jack tout entier!

Pour lui, dans l'intérêt de sa santé, elle avait fait le voyage de Londres, et il ne pouvait l'accompagner maintenant jusqu'à la gare de Waterloo!... Bien plus, il ne s'était même pas rendu compte qu'il était près d'une heure, et que tous les gongs de l'univers sonnaient le déjeuner. Lui, parbleu, s'en allait prendre un lunch confortable au somptueux restaurant de son club, et elle l'imagina là, causant, buvant, s'entretenant peut-être — pourquoi pas? — de ce fameux ingrédient propre à détruire les vers...

Elle gagna le restaurant d'un grand magasin de Wigmore Street et, de là, envoya ce télégramme à M. Cyril Brett :

« *Pouvez venir me voir aujourd'hui, quand vous voudrez, après* 3 *h.* — *E.* »

Dans l'express qui la ramenait — et qui, si rapide fût-il, allait moins vite que ses pensées, Ethel réfléchit profondément à l'avenir... Revenue finalement à la réalité, son attention se concentra sur l'enveloppe qu'elle tenait en sa main dégantée.

Elle ne doutait pas que ce pli ne contînt la preuve évidente, irréfutable, que les malaises de Jack étaient purement imaginaires. Son étrange terreur — cette angoisse généreuse autant qu'irraisonnée qui l'avait étreinte dans l'antichambre

du médecin — s'était depuis longtemps dissipée. Ce soir même, Jack serait bien forcé d'avouer que le docteur Haywarth ne lui avait découvert aucune tare. Oh! cela ne l'empêcherait pas de commenter les paroles du praticien et de prétendre qu'on avait trouvé chez lui des symptômes de désordre nerveux suffisants à expliquer, à justifier même, ses pires accès de mauvaise humeur. Qui sait, au surplus, si le docteur Arnold ne viendrait pas appuyer ses dires?

Mais qui la forçait d'attendre jusqu'au soir pour connaître le verdict du spécialiste? La lettre enclose en cette enveloppe l'intéressait autant et plus que Jack, infiniment davantage même, puisque, de son contenu, dépendait la ligne de conduite qu'elle devrait adopter à l'avenir.

Brusquement, le sentiment aigu de sa peine, une violente révolte contre les mauvais traitements à elle infligés par son mari et le docteur Haywarth, la poussèrent à l'acte décisif. D'un doigt hardi, elle déchira l'enveloppe.

Cher docteur Arnold,

« *Tous mes remerciements pour votre petit mot concernant M. Ingram. J'ai examiné ce malade avec soin et vous trouverez le résultat de mes observations dans le memorandum ci-joint.* »

Voilà ce que disait la lettre — banalités de circonstance, rien autre. — Restait le memorandum; le verdict réel y devait être inclus.

Par la fenêtre ouverte, le vent fouetta le visage empourpré d'Ethel, collant aux bords de son chapeau ses petites boucles folles, et faisant claquer les pointes de son écharpe de soie, tandis qu'elle déchiffrait le jargon professionnel du grand médecin. Une demi-feuille de papiers à lettres lui avait suffi, les mots principaux étaient soulignés, le reste griffonné en hâte — pas grand'chose, en somme, pour deux guinées!

« *Sténose aortique avancée.* — Dilatation du cœur. Réaction de plus en plus faible.

» *Diagnostic défavorable.* — Issue fatale probable. Peut encore durer quelques mois, tout au plus.

» *Traitement.* — Repos absolu. Doit être retiré du milieu où il vit actuellement et qui semble préjudiciable à son état. »

Ethel demeurait immobile, les joues blêmes, les lèvres

contractées, claquant des dents. La pensée du docteur Haywarth ne faisait aucun doute. Il s'agissait bien là d'une sentence de mort.

Les employés purent crier des injures à la jeune femme qui avait failli tomber en sautant du train avant l'arrêt. Le préposé à la réception des billets put la poursuivre quelques pas, en lui réclamant le ticket qu'elle n'avait pas donné. Ethel ne voyait rien, n'entendait rien.

Bientôt, elle était à la porte du docteur Arnold, frappant à l'huis d'une main, et tirant, de l'autre, la sonnette. La porte enfin s'ouvrit.

— Je *veux* voir le docteur, — s'écria-t-elle, d'une haleine, — il *faut* que je lui parle à l'instant.

Mais la bonne du docteur ne put faire droit à une demande si anxieusement formulée. Son maître avait été appelé en hâte et venait de partir en automobile chez un de ses clients, tombé fortuitement malade au bord de la mer. Il ne rentrerait que très tard.

— Oh! mon Dieu, que faire, que faire!...

— Voulez-vous lui laisser un mot madame.

Et la bonne présenta un bloc-notes et un crayon.

— Conduisez-moi plutôt à son cabinet, je vais lui écrire.

— Volontiers. Par ici, madame.

— Merci. Vous pouvez vous retirer.

Ethel écrivit une première lettre affolée, incohérente, puis la déchira. Une seconde eut le même sort. Une crise de larmes suivit. Une heure durant, le stock de papier à lettres du docteur Arnold subit un pillage en règle. Enfin, l'épître définitive terminée prit place avec la lettre du docteur Haywarth et son memorandum, dans une grande enveloppe.

— Oui, madame, — fit la bonne, — je la lui remettrai dès son retour.

— Merci, — répondit Ethel, d'une voix étranglée.

Elle avait conjuré le docteur Arnold de cacher à son mari la terrifiante vérité. Elle était, elle-même, ignorante des termes médicaux, mais suppliait le docteur, au nom de leur vieille amitié, d'user de son érudition pour ne point laisser comprendre à Jack l'arrêt de l'inéductable destin.

La tête basse, les jambes lourdes, Ethel rentra chez elle à pas lents. Le soleil irradiait l'auvent rouge du toit, les roses du jardin, la plaque de cuivre fixée à la grille, et sur laquelle se détachait ce mot ridicule : « *Baveno*! » Ce nom absurde avait été donné à leur cher, si cher petit home, par le premier propriétaire qui l'avait fait construire. Jack n'y était pour rien, il le haïssait autant qu'elle, ce nom.

Elle poussa la porte avec un sanglot réprimé. « *Baveno*! »

— Madame a-t-elle besoin de...

— Non, de rien du tout, merci.

Ethel s'efforçait de dissimuler son visage à sa femme de chambre. Il ne fallait pas que Lizzie s'aperçut qu'elle avait pleuré. Elle se traîna au premier étage jusqu'à sa chambre, ferma la porte d'un tour de clef et s'affala dans un fauteuil d'indienne. La catastrophe lui apparut alors dans toute son horreur.

Glacée, tremblante, secouée de sanglots brefs, qui semblaient des hoquets, elle n'eut plus qu'une pensée : il ne restait à Jack que *quelques* mois à vivre. Quelques mois!...

Oh! il ne fallait pas le lui apprendre, il ne fallait pas qu'il sût!... Elle serait brave, elle saurait accomplir son devoir. Et elle réfléchit aux moyens qu'elle emploierait pour garder Jack, pour veiller sur lui, durant le peu de temps qui lui restait à vivre. Sans doute serait-il question d'autres gardes-malades. Aucune ne pourrait la remplacer. Ah! elle empêcherait bien qu'on le lui enlevât!

A cet instant, elle sentit une brusque chaleur lui monter au visage, cependant qu'une vague de honte envahissait son cerveau. Elle se remémorait la phrase impitoyable de Haywarth!

« Doit être retiré du milieu où il vit actuellement, et qui semble préjudiciable à son état. »

— Il a dit vrai, — songea-t-elle avec angoisse. — La présence à ses côtés d'une femme acariâtre ne peut être que désastreuse pour un mourant. Comment une créature toute de caprices et de lubies, égoïste, éprise de ses seules fantaisies, éclatant en reproches à la moindre observation, comment une telle créature persuaderait-elle un étranger qu'elle peut, en une heure, changer totalement de caractère, se métamor-

phoser en une compagne attentionnée, dévouée, d'humeur égale, en une de ces saintes, enfin, qui, d'un revers de leurs mains douces, rendent moelleux et confortable le plus dur oreiller?

Le fin psychologue qu'était le grand spécialiste avait dû lire sur son visage le secret de son humeur fantasque, irritante. D'un seul coup d'œil il l'avait classée, bien sûr, au nombre des femmes foncièrement insignifiantes. Ce n'était certes pas Jack qui l'avait trahie, elle le savait bien trop loyal pour cela.

— Entrez, qu'y a-t-il?

Lizzie venait de frapper discrètement à la porte.

— Monsieur Brett, madame. Il est en bas, dans le salon.

— Renvoyez-le, je ne puis le voir. Je ne puis voir personne.

Elle avait oublié jusqu'à l'existence du jeune homme. Elle s'approcha de la fenêtre, demeura derrière le rideau et, soudain, entendit la voix du visiteur s'élever du jardin :

— Vraiment?... Vous en êtes tout à fait sûre? — Et M. Brett eut un ricanement idiot : — Vous ne faites pas erreur, eh?

— Non, monsieur. Madame... Madame n'est pas bien en ce moment.

Ethel vit alors le jeune homme frapper, de sa canne, la plaque de cuivre où brillait le nom de *Baveno* puis passer la grille en se dandinant — lourd garçon rougeaud, drapé de flanelle blanche, qui, jadis, lui avait paru charmant parce que l'affection qu'elle croyait lui porter avait servi de thème aux vaines rêveries de son imagination. Maintenant, il lui semblait odieux, parce qu'il lui rappelait une crise de déloyauté folle. Il n'avait pas disparu que déjà il était oublié.

Ethel pensait à ce moment au pli amer des lèvres de Jack, au timbre morne de sa voix, dont le trémolo rappelait la plainte indéfinie d'un enfant malade. Sa faiblesse au golf, ses fautes au tennis, ses coups de rames maladroits, tout ce qu'elle avait attribué à de la gaucherie, à de la paresse, était-ce assez poignant, à présent qu'elle en saisissait la cause véritable!

Tout près, sous ses yeux, des fleurs s'épanouissaient en leur radieuse beauté. A l'horizon s'étageaient les bois de Coombe, baignés de soleil. La terre et les cieux communiaient

en une telle splendeur! Oh! se voir arraché brutalement de ce monde admirable, sentir sa chair se glacer, ne plus voir, ne plus entendre, et sombrer, après un dernier soupir d'agonie, dans les ténèbres éternelles! Pitié pour lui, pitié!...

— Madame... s'il vous plaît, madame, je vous apporte votre thé.

Et Lizzie, frappant de nouveau à la porte, ajouta qu'elle allait poser le plateau chargé de bonnes tasses de thé bien chaud, sur une chaise du vestibule.

— Allez-vous-en! — fit Ethel d'une voix haletante. — Laissez-moi tranquille, allez-vous-en!

Et, s'effondrant sur le plancher, la jeune femme, l'âme brouillée de remords, le cœur perdu d'angoisse, éclata en sanglots, se tordit les poignets, heurta du front le sol...

Quand elle revint à elle, Ethel s'agenouilla et fit une courte prière avant de se relever.

Il lui fallait effacer de ses yeux toute trace de larmes. Elle devrait dissimuler jusqu'au moindre symptôme d'émotion, parler d'un ton naturel, recouvrer les apparences du calme le plus parfait. Son miroir lui renvoya l'image de deux orbites cernés de noir, d'un nez tuméfié, boursouflé. Il fallait mettre ordre à tout cela, avant que Jack ne revînt, afin qu'il ne pût questionner, concevoir quelque doute, deviner!...

Les nerfs moins agités, Ethel entreprit de circuler dans la maison. Elle parcourut d'abord les deux chambres vides, puis descendit au rez-de-chaussée, passant d'une pièce à l'autre, inventoriant les meubles, les bibelots, l'esprit toujours en éveil.

Ce sofa, ils l'avaient choisi tous deux dans une boutique de Tottenham Court Road; son bureau, ce petit meuble joli où elle faisait toute sa correspondance, Jack le lui avait acheté à Bath. Ces deux vases venaient de Lucerne, ils dataient de leur voyage de noce. Cette lanterne japonaise : une fantaisie à elle — fantaisie coûteuse, d'ailleurs, et qu'il avait eu d'autant plus de mérite à lui passer qu'il n'avait aucun goût pour l'art exotique.

S'étant approchée du bureau, elle s'y assit, et, d'un geste automatique, en ouvrit les tiroirs. Elle en exhuma de vieux

paquets de lettres retenus par des rubans qu'elle dénoua pour faire quelque chose, pour s'empêcher de penser.

Deux heures encore avant qu'il ne rentrât!

Le jardin commençait à perdre ses brillantes couleurs. La maison projetait son ombre jusqu'au milieu de la pelouse et, dans la lumière gris perle tamisée par les branches immobiles des arbres, les fleurs des bordures semblaient pâles, irréelles presque. Au dedans comme au dehors, un silence étrange ouatait les choses et les êtres, troublé seulement par le murmure des insectes et le tic tac de l'horloge du hall. La monotonie de ce tic tac fit battre très fort le cœur de la jeune femme.

Frayeur encore — frayeur de l'inconnu, de l'immensité, de la nuit sans fin...

« Délivrez-nous des cruelles peines de la mort éternelle. » Cette phrase du service funèbre lui revenait à la mémoire. Elle eût juré pourtant les avoir oubliés, ces mots prononcés sur la tombe de son père et jamais plus entendus depuis — mais ils tombent dans l'esprit, ces mots-là, comme des gouttes de plomb fondu.

Elle porta les mains à ses tempes qu'elle comprima violemment. Pour l'amour de lui, elle devait recouvrer son sang-froid. Plus d'émotion, plus, surtout, de cette lâche terreur!

Elle se mit à relire les vieilles lettres éparses sur la table, missives très chères et précieusement gardées, parce qu'émanant des membres de sa famille. Elle avait tant souffert de ne plus vivre au milieu des siens, de se voir séparée de sa mère, de ses sœurs, de ses frères, qu'elle n'avait jamais pu se résoudre à détruire le moindre de leurs griffonnages. Datées d'hier ou de l'an passé, pas une ne manquait de ces vieilles lettres accumulées dans le tiroir depuis son mariage, et, de les voir éparpillées ainsi en désordre devant elle, Ethel songea qu'elles symbolisaient le chaos où sombrait aujourd'hui sa vie désemparée.

« *Remerciez Jack, je vous prie, pour les crosses de golf,* — disait l'une d'elles signée de Tom, il y avait bien longtemps, — *il m'a donné, je crois, toute la collection. S'il avait un sac pour les renfermer, je lui serais rudement reconnaissant.* »

« *Le panier est arrivé à bon port,* — disait une autre émanant

de Sybil, — *combien gentil à Jack et à vous de venir ainsi à la rescousse!* »

« *Dites à Jack que les deux complets vont à Charles admirablement,* — cette lettre-là, très longue, était de sa mère. — *Il a été bien bon d'y joindre les souliers. Je n'aurais jamais cru qu'il prendrait la peine d'aller* lui-même *en acheter une paire neuve. J'entendais seulement parler de vieilles chaussures que Son Altesse, Sa Splendeur, n'eût plus trouvées assez fraîches pour Elle. Remerciez-le pour moi, je vous prie.* »

Combien, en fait, Jack s'était montré bon, foncièrement bon pour sa famille!... Bien sûr, il lui arrivait parfois de grogner un peu, mais il finissait toujours par répondre avec générosité à tout appel direct ou sous-entendu. Toutes ces lettres en témoignaient. — Or, comment le remerciait-on de cette perpétuelle condescendance? Presque toujours de mauvaise grâce, souvent avec une pointe de sarcasme. « Son Altesse, sa Splendeur », même de mère à fille, quelle impertinence! Ethel déchira la lettre, et en jeta les fragments sur le parquet.

Mais d'autres phrases frappèrent bientôt ses yeux, qui lui mirent au cœur de plus cuisants remords :

« *Désolée de savoir votre mari toujours aussi égoïste. J'aimerais pouvoir lui dire un peu ma façon de penser. A mon avis vous cédez trop facilement. Si nous autres femmes ne savons pas nous montrer, on a tôt fait de nous coller au mur...* » Et ainsi de suite.

Sa mère, pas plus qu'aucun des siens, n'avait jamais compris Jack. Ils en étaient tous incapables. Bien trop cultivé, bien trop fin, Jack, pour être apprécié de telles intelligences! Et la jeune femme, tristement, se prit à réfléchir qu'il était inutile de chercher à se leurrer : ses parents étaient communs, outrageusement communs.

Les pauvres, il n'y avait pas de leur faute. Mais il eût mieux valu mettre quelques centaines de milles entre elle et eux, dès le début de son mariage. Elle aurait été plus heureuse. Grave erreur d'habiter si près de sa famille qu'elle puisse s'immiscer dans l'intimité sacrée du ménage!

Combien coupable à elle, combien mesquin, d'avoir ainsi relaté les défaillances de Jack — c'était là manque de dignité, pure traîtrise de sa part. Comment avait-elle pu accepter,

sans protester, de pareils témoignages de pitié? Elles étaient trop nombreuses, ces méchantes lettres, pour qu'on pût les déchirer une à une, il lui faudrait trop de temps pour anéantir jusqu'à la moindre trace de son indignité. Elle les repoussa dans le tiroir, les y entassa pêle-mêle, d'un geste de dédain, et demeura figée sur sa chaise, les mains jointes.

Les ombres du jardin s'allongeaient, devenaient plus compactes. Dans l'esprit d'Ethel s'ouvraient des abîmes de grisailles où mère, frères, sœurs, s'engouffraient, diminuaient, disparaissaient. Sa pensée, maintenant, se concentrait sur l'homme auquel elle s'était liée, sur l'être aimé qui, pour elle, un moment, avait détenu les clefs du ciel, sur le père de leur enfant si douloureusement pleuré.

Émotions et pensées se mêlaient. Maintenant, Ethel avait conscience de penser réellement. Elle ressentait ce qu'elle avait ressenti durant les cinq jours qu'avait vécu leur enfant, désir éperdu de protéger la petite chose faible et déjà condamnée qu'elle aimait, de mourir si sa mort pouvait lui sauver la vie, de mourir mille fois s'il le fallait. Et elle serait morte volontiers, à cet instant, pour arracher Jack aux griffes du destin.

Rien n'importait plus. Ses colères, son humeur querelleuse, ses moues, tout cela faisait partie de lui-même. Or, c'était lui qu'elle voulait, et non plus ce fatras de sensations nouvelles, de flirts passionnés, de liberté chimérique, c'était lui et pas un autre, lui, Jack, son compagnon de toujours, son amoureux d'autrefois — femme du peuple, elle aurait dit : son homme.

Elle courut au-devant de lui à la gare, comme elle avait coutume de le faire jadis, au temps où *Baveno* était encore le home délicieux que Jack regagnait en hâte lorsque ses affaires l'avaient obligé de s'en éloigner pour quelques heures.

Elle le reconnut de suite, au milieu de la foule anonyme déferlant sur le quai. Le visage blême et triste, il incarnait le fantôme de leur bonheur défunt.

— Jack! Oh! Jack!

Elle avait pris son bras et le pressait contre sa poitrine, tandis qu'ils descendaient ensemble l'avenue.

— Marchons lentement, — murmura-t-elle, — je suis sûre que vous devez être fatigué.

— Oui, — fit-il, — je suis assez fatigué. J'ai eu une journée éreintante. Je vous la conterai dès que j'aurai changé de vêtements.

— Oh! je vous en prie, ne vous habillez pas pour dîner. Non, non, ne vous fatiguez pas inutilement.

Mais il persista dans son dessein — il dînait toujours en smoking — et quand, un peu plus tard, il descendit au salon, Ethel se prit à songer que cette habitude invétérée constituait à son actif un mérite de plus. Que de femmes devaient souffrir de la négligence de leurs maris en pareille matière! Combien d'hommes étaient insensibles à l'attrait des grandes ablutions avant le dîner, et se sentaient autant à leur aise en veston de flanelle ou de serge qu'en chemise blanche immaculée, et smoking aux revers de soie!...

— Là, — fit Jack, avec bonne humeur, — que je vous apprenne maintenant une bonne nouvelle.

Et il narra ses courses à travers Londres, de Hampstead à Norwood, pour dépister ce fameux Sir George et finalement l'intéresser au sort du cousin Dick.

— Sir George n'a pas absolument promis, Ethel, mais je suis certain qu'il appuiera de tout son pouvoir, et, sincèrement, je crois que Dick obtiendra la place en question.

— Oh! Jack... comment ... comment vous remercier!...

Ainsi, durant ces longues heures, il avait peiné pour lui procurer, à elle, cette petite satisfaction. A cette pensée, la jeune femme se sentit pénétrée de reconnaissance et le lui témoigna vivement.

— Mais non, mais non, — fit-il. — J'étais sur place, il ne m'en coûtait pas beaucoup, vous comprenez. Ce que j'en ai dit ce matin, c'était... crainte instinctive et irraisonnée de l'effort, pas autre chose.

L'effort! Ethel eut peine à maîtriser son émotion. Ces trois mots fulgurèrent en son esprit :

« Traitement : repos absolu. »

A courir ainsi la ville immense, il eût pu tomber mort au coin d'une rue!...

— Le dîner est prêt, — dit Lizzie, à ce moment.

Les deux jeunes gens s'assirent l'un en face de l'autre, à la petite table ronde, comme ils s'y asseyaient chaque soir depuis si longtemps. Par deux fois, tandis que la bonne avait le dos tourné, Ethel allongea le bras et pressa la main de son mari. Quand Jack déclara trouver excellent le poulet au cari, Ethel faillit se trouver mal. Mais il lui fallait être brave. Elle avala donc un peu du cari et faillit étouffer.

Leur repas achevé, ils passèrent tous deux au salon, prirent place, lui, dans son fauteuil profond, elle, sur le sofa, exactement comme la veille et les jours précédents. Il fuma sans mot dire, ses deux premières cigarettes, comme il faisait toujours. Sa seconde cigarette achevée, d'ordinaire il allumait sa pipe et ouvrait un livre.

Mais ce soir-là il s'abstint. S'étant levé, il se rapprocha d'Ethel, lui posa la main sur l'épaule et la regarda avec, dans les yeux, une expression extraordinaire.

— Ethel, ma chère, j'ai pris aujourd'hui de grandes résolutions, j'ai mûri des projets pour l'avenir.

La jeune femme baissa la tête, tira son mouchoir de poche et se moucha.

— Vous avez toujours été bonne pour moi, Ethel. — Le cœur d'Ethel cessa presque de battre, à ces paroles. — Mais oui, mon Ethel jolie. Cela m'a touché de vous entendre questionner le docteur Haywarth avec une telle anxiété. S'il avait dit quelque chose d'effrayant, vous auriez eu de la peine, oui, oui, vraiment, de la peine. Mais le docteur Haywarth a été très rassurant.

Il ne savait pas! Ethel respira.

— Haywarth assure que tout cela vient de ma nervosité stupide et qu'un régime s'impose. Je me suis juré de lui obéir, Ethel. — Puis, lui caressant doucement l'épaule, il cita cette phrase d'un ancien roman bien connu : « Ne prendrai-je pas soin de tout ce à quoi je pense, voire de la triste nourriture, si je suis cher à quelqu'un de mes semblables, si je suis cher à... »

— Jack, je vous en prie, taisez-vous!

— Soit! Mais laissez-moi ajouter ceci : je me suis juré autre chose encore. Ethel, les cieux aidant, vous trouverez en moi, à l'avenir, un meilleur mari. Voyons, voyons, ma chérie, ne faites pas l'enfant, ne pleurez pas, je vous en prie!

Tous deux étaient maintenant assis, côte à côte, sur le sopha. La lueur des ampoules électriques éclairait leur coquet intérieur. Elles faisaient miroiter les soieries moirées de l'ameublement, s'accrochaient aux angles des mille bibelots amusants qui les entouraient. Il semblait vraiment à Ethel que ce petit salon fût l'unique et dernier refuge qui leur restât contre la redoutable emprise de la Puissance des Ténèbres.

Tandis qu'Elle et Jack se sentaient de minute en minute attirés plus étroitement l'un vers l'autre, la Destinée et la Mort s'approchaient à pas invisibles mais sûrs, prêtes à saisir leur proie. La jeune femme avait pris les deux mains de son mari dans les siennes, et de toute la force de son amour, de toute l'intensité de son chagrin, conjurait mentalement la Mort.

— Dites, Ethel, — fit Jack en libérant tout à coup ses mains pour s'étirer discrètement, — je sens le sommeil me gagner, ne voulez-vous pas me jouer quelque chose? Vous avez un peu négligé votre piano tous ces temps-ci, n'est-ce pas?

— Je veux bien chanter si vous le désirez, — répondit Ethel, en s'essuyant subrepticement les yeux de son mouchoir, — mais, fatigué comme vous l'êtes, cela ne va-t-il pas vous donner la migraine?

— Non, non, chantez, je vous en prie.

La jeune femme s'assit au piano, plaqua quelques accords et préluda :

« Adieu Printemps.

« A... A... A...

Dominée par l'émotion, Ethel fondit en larmes, et, quittant son tabouret, vint s'abattre à genoux au bord du sofa.

— Jack! Mon Jack! — s'écria-t-elle à travers ses sanglots en étreignant son mari de ses deux bras. — Jack, je n'en puis plus!... C'est plus fort que moi!... J'en deviendrai folle! Oh! Jack, ne m'abandonnez pas...

A cet instant, la porte du salon s'ouvrit brusquement. Lizzie parut. Elle ouvrait la bouche pour annoncer le docteur Arnold, quand celui-ci, pressé d'entrer, la poussa doucement de côté et passa devant elle.

— Mrs. Ingram, calmez-vous, rassurez-vous. Vous n'avez aucune raison de vous inquiéter. Ma parole, tout est pour le mieux. Ingram, puis-je dire deux mots à votre femme en particulier?

Jack, un peu surpris, mais résigné, laissa Ethel gagner son cabinet de travail avec le docteur.

La jeune femme s'adossa à la bibliothèque et saisit le dossier d'une chaise par surcroît de précaution, tandis que le docteur Arnold lui expliquait la petite erreur commise par son confrère.

Le docteur Haywarth, avait en effet télégraphié, téléphoné, et finalement envoyé un commissionnaire pour porter l'ordonnance véritable et reprendre l'autre.

— Comprenez-vous, Mrs. Ingram? Cette note qui vous alarmait tant, n'avait rien à voir avec la santé de votre mari. Elle avait trait à un autre malade, au client passé immédiatement avant vous. En causant, Haywarth a confondu les deux ordonnances... il en est extrêmement fâché. Tenez voici la vraie : « Puddings au lait, usage modéré du tabac. » Hein? Vous vous sentez mieux? Laissez-moi vous reconduire maintenant à votre mari.

Mais Ethel arrêta le docteur à la porte du salon.

— Non, docteur Arnold, pas ce soir je vous en prie. Revenez le voir demain, cela vous est égal, n'est-ce pas? Ce soir, je tiens à rester seule avec lui.

W. B. MAXWELL

(Adaptation de LUDOVIC FORTOLIS.)

LE PÉNIBLE ENFANTEMENT

DE

L'ARBITRAGE INTERNATIONAL

Arbitrage, sécurité, désarmement. Telles sont les trois pierres fondamentales sur lesquelles on doit nous construire le futur temple de la Paix. Les architectes internationaux sont à peu près d'accord là-dessus : ils le sont moins sur l'ordre dans lequel on doit poser les pierres. Les Gallo-Romains penchent pour la sécurité, les Anglo-Saxons pour le désarmement. Dispute byzantine. N'y entrons pas. Prenons seulement, parmi les trois pierres, la plus simple à soulever, la plus facile à mouvoir — celle de l'arbitrage. Et voyons ce qu'entre les mains des contremaîtres mondiaux elle est devenue...

Pas de principe qui, dans l'univers, soit plus juste et plus certain que le principe de l'arbitrage international. Depuis que l'humanité existe, les hommes se querellent et ils se querelleront tant que l'humanité existera : il faut donc instituer un tribunal auquel ils soumettent leurs querelles, toutes leurs querelles. C'est ce qui se passe à l'intérieur des pays civilisés et ce qui empêche les citoyens de ces pays, dans une large mesure, de s'entre-tuer. C'est ce qui doit se passer au dehors et au-dessus des pays civilisés, si on veut les empêcher, dans une large mesure, de s'entre-déchirer. Aussi bien, l'idée de justice, qui est une des plus vieilles du monde, commande-t-elle à l'idée de sécurité et à l'idée de désarmement.

— Tenez, — s'écriait M. Ramsay MacDonald au cours d'une conférence qu'il vint nous faire en 1928 à la Cour de Cassation, — tenez, je me sens, moi Anglais, au milieu de vous Français, en parfaite sécurité. Et pourtant, je n'ai pas de revolver dans ma poche...

A quoi M. Paul-Boncour, qui n'est certes pas exempt de tout idéalisme, répondit du haut de la tribune du Palais-Bourbon :

— C'est vrai, M. MacDonald n'avait pas de revolver dans sa poche. Mais il savait bien qu'il y avait des sergents de ville dans la rue et des tribunaux au coin du quai...

On ne saurait mieux dire. Les peuples sont comme les individus : s'ils savaient pouvoir compter toujours sur la justice, ils ne compteraient jamais sur la force et ressentiraient sur les vastes routes du globe la même parfaite sécurité que M. Ramsay MacDonald ressent dans nos rues de Paris. Mais peut-on dire que cette justice existe? Peut-on au moins dire qu'elle existera sous peu? Peut-on au moins soutenir qu'elle a fait des progrès permettant des espoirs?

Laissons ici parler les faits et les documents. Ils sont plus éloquents que tous les discours et les commentaires.

***

Quand, en 1926, à Genève, il se constitua, sous l'égide de la Société des Nations, une commission de l'Arbitrage, chargée de créer un instrument « pour le règlement pacifique des différends internationaux », on crut que les travaux, étant simples, marcheraient vite. Sur le principe, qui consiste à faire trancher tous les conflits par une Cour de justice, chacun n'était-il pas d'accord? Et puis, chacun n'avait-il pas les mêmes droits et les mêmes garanties?... Hélas! il en est des diplomates, même les mieux intentionnés, ce qui en est des législateurs. Si on en met plus de trois ou quatre ensemble, si on en assemble une quarantaine, alors il semble qu'un tourbillon de mauvaises fées — celle de la confusion, celle de la vanité, celle de la réclame, celle de la peur — vienne voltiger autour des délibérations. Alors, aussi, chacun voulant tenir la plume, il arrive que la plume brouille le

texte et que le texte brouille l'idée. Chacun tenant à participer à l'enfantement, c'est un petit monstre qu'on met au monde.

Il en fut très exactement ainsi pour l'arbitrage international.

Un jour, c'est la Suède, qui propose de distinguer entre les conflits d'ordre juridique et les conflits d'ordre politique. Comme si un conflit, quelle qu'en soit la nature n'était pas toujours un conflit! Et, comme si un conflit, quel qu'en soit l'ordre, ne risquait pas mener à la guerre sans épithète!... Pour les conflits d'ordre juridique, d'après le système suédois, on les renverrait à la Cour de la Haye. Pour les conflits d'ordre politique, on les renverrait à un comité de conciliation, au-dessus duquel, en dernier ressort, trancherait le Conseil de la Société des Nations. Quel besoin de distinctions, de complications, de juridictions!

L'Angleterre, qui est pourtant de nature plutôt simpliste, s'enthousiasme aussitôt de tant de subtilité. Et, dans un memorandum adressé en janvier 1928 à Genève, elle fait savoir qu'elle approuve la différenciation. « On pourrait même, suggère-t-elle, réserver le terme *traité d'arbitrage* aux seuls arrangements internationaux qui traitent des différends d'ordre juridique. » D'autres pays suggèrent d'autres exceptions et d'autres subdivisions. On discute, on dilue, on effiloche. Chacun met son point d'honneur à apporter son fil à l'écheveau. Et, finalement, on aboutit à ce fameux acte général d'arbitrage « *pour le règlement pacifique des différends internationaux* », qui ne comprend pas moins de quarante-sept articles répartis en quatre chapitres et qui est le plus formidable fouillis juridique qu'on puisse rêver.

De ce fouillis, il est au surplus permis à chacun de s'évader selon les moyens les plus simples et sous les prétextes les plus divers, complaisamment énumérés dans les articles 38 et 39.

L'article 38 organise la fuite générale en stipulant qu'on peut adhérer seulement à la procédure de conciliation et laisser de côté l'arbitrage proprement dit.

Quant à l'article 39, il permet d'exclure de l'arbitrage proprement dit les différends que voici :

a) *Les différends nés de faits antérieurs, soit à l'adhésion de*

la partie qui formule la réserve, soit à l'adhésion d'une autre partie avec laquelle la première viendrait à avoir un différend;

b) *Les différends portant sur des questions que le droit international laisse à la compétence exclusive des États;*

c) *Les différends portant sur des affaires déterminées, ou des matières spéciales nettement définies, telles que le statut territorial, ou rentrant dans des catégories bien précisées.*

Vous avez bien lu? Relisez, au besoin, ce texte effarant. Et demandez-vous, après cela, ce qu'il pourra bien rester à arbitrer quand on aura exclu tout cela de l'arbitrage... Voilà pourtant ce que solennellement, à la session de septembre 1928, on a déposé sur le bureau de l'Assemblée de Genève, sous le vocable grandiose : *Acte général pour le règlement pacifique des différends internationaux.*

Détail curieux : les quarante et quelques nations formant la Société n'ont pas été appelées à apposer leur signature au bas du document. Il a été simplement décidé que « l'Acte général d'arbitrage serait ouvert à l'adhésion de tous les membres de la Société des Nations » qui notifieraient la dite adhésion au Secrétariat général. Or, ceci se passait, je le répète, en septembre 1928. Savez-vous, depuis lors, combien de pays ont adhéré? Exactement huit qui, par ordre de date, sont : la Suède, le Danemark, la Belgique, la Norvège, la Hollande, la Finlande, le Luxembourg et l'Espagne. On attend l'adhésion de la France, où la Chambre des députés seule a donné l'autorisation nécessaire, mais où le Sénat, qui avait sans doute d'autres occupations, n'a pas encore mis la ratification à son ordre du jour. On a, en outre, le regret de ne trouver sur la liste ni l'Angleterre, ni aucun Dominion britannique, ni l'Allemagne, ni l'Italie, ni la Hongrie, ni aucun des pays qui, à cris variés et redoublés, réclament le désarmement.

Insister serait cruel. Mieux vaut porter les regards ailleurs...

***

Les États-Unis, eux, par tempérament, seraient plutôt des adeptes fervents de l'arbitrage international. Ils l'ont toujours préconisé. Ils ont même, au début de 1929, signé avec les républiques de l'Amérique latine un traité d'arbi-

trage qui touche presque à la perfection. Il est conçu en termes clairs et simples. Il stipule que « les contractants s'engagent à soumettre à l'arbitrage tous les différends, quels qu'ils soient, qui viendraient à surgir entre eux et qui n'auraient pu être réglés par voie diplomatique ordinaire. » Mieux encore : les négociateurs ont formellement admis qu'en cas de querelle on déclencherait la procédure d'arbitrage sans avoir à demander au Sénat américain son autorisation. C'est, comme on le voit, fort net. C'est même assez osé.

Malheureusement, les États-Unis, quand il s'agit de l'Europe, laissent tomber une si noble ardeur. Alors surgit leur idée fixe de ce qu'ils appellent « *entanglement* » et de ce que nous appelons, nous, familièrement, « l'*embobinage* ». A aucun prix, fidèles au principe de Monroe, les États-Unis ne veulent être « embobinés » dans les affaires d'Europe. Chaque fois qu'on leur propose un système de paix universelle, ils le prennent, le tournent, le retournent, l'examinent à la loupe et, s'ils y découvrent la plus petite possibilité d'avoir à s'engager à quelque chose sur notre vieux continent, ils le rejettent avec terreur et fureur en disant :

— Passez votre chemin. Nous ne voulons pas être embobinés dans vos affaires d'Europe...

C'est ce qui s'est passé pour la Cour d'arbitrage international de la Haye. Pour que cette Cour d'arbitrage soit vraiment internationale, il faut de toute nécessité que les États-Unis d'Amérique en fassent partie. Mais, s'ils en font partie, ils risquent d'être embobinés dans les procès d'Europe, ne serait-ce que pour les trancher. Aussi, saisis d'effroi, les États-Unis d'Amérique reculèrent-ils d'abord. Cependant, après avoir longtemps refusé, le Sénat de Washington, le 27 janvier 1926, parut se laisser fléchir. Il signifia qu'il consentirait à laisser les États-Unis participer à la Cour de justice de la Haye, à cinq conditions dont il fixa lui-même les termes et l'étendue. La cinquième condition donnera, à elle seule, une idée des prétentions émises par le Sénat : « *La Cour*, stipula la haute Assemblée, *s'abstiendra, même si elle en est sollicitée, d'émettre un avis, sans le consentement des États-Unis, sur tout conflit ou toute affaire dans laquelle les États-Unis auront ou prétendront avoir un intérêt.* »

Cela parut énorme à certains juristes — et notamment aux membres de la Cour de la Haye. Mais si grand était partout le désir d'avoir la collaboration américaine que partout on s'inclina. Et, en décembre dernier, le projet d'adhésion des États-Unis, revu, corrigé, amendé, édulcoré, selon les exigences du Sénat, revint à Washington.

Le président Hoover, dont nul en l'occurrence ne pourra suspecter le témoignage, a lui-même, dans un message adressé au Congrès, enregistré comme suit la capitulation de l'Europe :

— Le protocole, signé par tous les pays membres de la Cour internationale, nous libère de tout enchevêtrement dans la diplomatie des autres nations. Nous ne pouvons être traduits contre notre gré devant la Cour. Nous pouvons à notre gré nous retirer de la Cour, à toute époque. Toutes les réserves formulées par le Sénat ont été admises et les statuts de la Cour ont été révisés à cet effet...

En conséquence, le président demandait au Sénat d'autoriser enfin l'accession officielle des États-Unis à la Cour d'arbitrage de la Haye. Mais le Sénat n'a même pas voulu discuter l'affaire. Il l'a renvoyée à bien plus tard que Pâques ou que la Trinité : il l'a renvoyée à la prochaine Toussaint. Et d'aucuns expriment le doute qu'on réunisse la majorité des deux tiers nécessaire à la ratification d'un pareil acte international. La moitié de la presse, déchaînée, jure que c'est là de l'« interventionnisme » au premier chef, que la doctrine de Monroe est violée, que l'Amérique sera « embobinée » dans les affaires d'Europe... L'idée fixe reparaît, lancinante et hallucinante.

Remarquez que ce n'est pas parce qu'il s'agit de la Haye et de Genève, ni parce que la Société des Nations est la marraine de la Cour internationale d'arbitrage. Quand l'Amérique conclut un traité d'arbitrage particulier avec une nation particulière d'Europe, même si cette nation est une traditionnelle amie lui tenant au cœur, elle y met un nombre incroyable de réticences et de réserves. Témoin le traité d'arbitrage signé, le 6 février 1928, entre la France et les États-Unis. Ce traité a été jugé tellement parfait à Washington que les Américains l'ont ensuite proposé comme modèle à l'Angleterre, à l'Allemagne, au Japon. Or, qu'y trouvons-nous?

Nous y trouvons quatre réserves, énormes comme ces *sky-*

scrapers dont s'enorgueillit New York, vastes comme les États-Unis eux-mêmes. Première réserve : pas d'arbitrage, lorsqu'il s'agit « d'un différend relevant de la juridiction nationale d'une des parties contractantes ». Deuxième réserve : pas d'arbitrage, quand les intérêts de tierces puissances sont en cause. Troisième réserve : pas d'arbitrage, quand il s'agira d'affaires américaines relevant de la doctrine de Monroe. Quatrième réserve : pas d'arbitrage, quand jouera du côté de la France le pacte de la Société des Nations.

Plus haut nous avons dit que certaines réserves américaines à la Cour d'arbitrage de la Haye avaient paru monumentales. Mais que dire de celles-ci? Elles sont tellement gigantesques qu'elles couvrent à peu près tous les sujets. On énumérerait plus facilement les différends qu'on arbitrera que les différends qui ne seront pas soumis à l'arbitrage. Quand on aura éliminé de l'arbitrage tout ce qui est du ressort de la Société des Nations, tout ce qui est du ressort de la doctrine de Monroe, tout ce qui relève de la politique intérieure et tout ce qui touche aux intérêts de tierces puissances, que restera-t-il, juste ciel! à arbitrer? Un concours, il faut établir un concours entre tous les glossateurs mondiaux pour trouver les querelles pouvant bien éclater entre la France et l'Amérique, ailleurs qu'en Amérique, en Europe ou dans une région mettant un tiers pays en cause!...

Voilà pourtant à quels traités d'arbitrage nous sommes arrivés. Voilà comment, après avoir soustrait aux tribunaux internationaux les neuf dixièmes des conflits pouvant mettre les armes aux mains des peuples, nous croyons de bonne foi avoir affermi les principes de justice internationale dans le cœur de ces peuples.

Et voilà aussi, soit dit en passant, à quoi aboutit cette dangereuse, cette terrible manie de formuler des réserves dans les traités, comme on formule des amendements dans les lois... Deux contractants vont passer un traité. L'un d'entre eux croit pouvoir se permettre de stipuler une réserve. Mais alors, l'autre, en vertu de la loi de réciprocité régissant les rapports de l'humanité, s'estime en droit d'introduire à son tour sa réserve, pour ne pas paraître en état d'infériorité. Celui-ci se réclame d'une doctrine historique; cet autre

invoque aussitôt une doctrine géographique. Partout, c'est la course aux réserves. Chacun en apporte, chacun en invente, chacun en fabrique. Et, sur le malheureux parchemin où, en fin de compte, on appose sa signature, il se trouve qu'on a tellement accolé d'exceptions au principe solennellement énoncé que l'exception finit par devenir le principe et que c'est le principe qui devient l'exception.

***

Soyons justes. Et, quand nous étudions les vices rédhibitoires de la justice internationale, telle qu'elle fonctionne aujourd'hui, ne parlons pas seulement de la faiblesse des textes : parlons aussi du peu de force des juges, qui n'ont même pas celle de juger. Soyons justes. Et souvenons-nous de ce qui vient de se passer à la Haye, dans le procès des zones franches mettant aux prises la France avec la Suisse...

Voici un procès de petite importance matérielle mais de haute signification morale. Il ne porte que sur une question d'emplacement de cordon douanier, mais il touche à une question de souveraineté nationale. Où la France a sa frontière géographique, aura-t-elle sa frontière douanière? Où elle a le droit de mettre ses gendarmes, a-t-elle le droit de mettre ses gabelous? Le terrain de la contestation est strictement limité, les textes des traités invoqués sont précis. Mieux encore : les deux parties sont d'accord pour remettre à la Cour le soin de trancher leur différend. Elles déclarent d'avance accepter le jugement et s'incliner devant lui. Les opinions publiques sont calmes : il n'y a pas de passions déchaînées, pas de danger de guerre. Conditions admirables pour rendre une sentence internationale. Conditions exceptionnelles. On n'en trouvera pas d'autres peut-être d'ici un siècle.

Cependant, la Cour Suprême, comme prise de vertige, hésite, tergiverse, balbutie. Elle rend une série d'arrêts qui équivalent à dire : « Je vous en supplie, entendez-vous... Je vous en conjure, ne me forcez pas à me prononcer. » Elle se partage en deux. Elle renvoie de six mois en six mois ou d'année en année son arrêt définitif. Elle semble en avoir

peur. Elle fuit le jugement pour se réfugier dans le ménagement... Alors, fatalement, devant cette carence des juges, les justiciables sont pris d'inquiétude. Ils se disent entre eux : « Que sera-ce le jour où il y aura à trancher un différend plus grave, le jour où les opinions de deux pays seront déchaînées, le jour où le conflit portera dans ses flancs la guerre? » Comment ne se le diraient-ils pas? Et que signifie la phrase tant de fois entendue, à Genève ou ailleurs, dans des harangues enflammées : « Plus jamais de recours à la force! *Le juge désormais dira le droit* »... Hélas! il le dira, s'il en a le courage. Mais, s'il ne l'a pas, que deviendra le droit?

Faut-il conclure?

Un homme, ces jours derniers, a fait entendre, à Genève même, des paroles un peu rudes mais nécessaires. Cet homme, représentant de la petite Hollande, a depuis quatre ans présidé toute une série de conférences économiques organisées par la Société des Nations. Et, las, désabusé, ayant perdu toute confiance et tout espoir, M. Colijn a dit aux vingt-sept ministres et hommes d'État de la fameuse Union Européenne :

— Après quatre ans de rude labeur, je ne puis que constater que la situation actuelle, au lieu de constituer une amélioration, est pire qu'en 1927... Chaque jour, nous revenons en arrière et cet état de choses déplorable a pour conséquence que, dans un grand nombre de pays, les peuples ont perdu toute confiance dans l'œuvre économique de la Société des Nations. Ils entendent parler de conférences, de délibérations qui durent des semaines et au bout desquelles le résultat obtenu semble être presque toujours le même : un ou deux discours par lesquels on s'efforce de couvrir les échecs...

Changez un mot dans cette apostrophe, le mot *économique*, et remplacez-le par le mot *judiciaire*. Vous aurez le tableau exact de l'œuvre de la Société des Nations en matière d'arbitrage international. Le seul projet de traité auquel on ait abouti, ce lourd et informe projet de 1928, est un leurre. Et on ne peut même dire qu'il ait abouti, puisqu'il attend toujours en vitrine que les membres de la Société des Nations l'en sortent, qu'ils en secouent la poussière et qu'avec l'autorisation de leurs gouvernements ils y apposent leur signature.

— Messieurs les ministres des Affaires étrangères des pays

d'Europe, — s'est écrié en terminant M. Colijn, — rappelez-vous, je vous en conjure, que vous vous êtes donné pour tâche de rapprocher les nations et d'assurer une plus étroite collaboration entre elles. Ne conviendrait-il pas, en premier lieu, d'empêcher que ces nations s'éloignent peu à peu, et de plus en plus, les unes des autres? Nous pouvons encore réussir si nous avons la volonté d'agir et d'agir sans délai!...

Agir, c'est toujours le mot auquel on revient et c'est toujours la chose qui s'évanouit. Agir, c'est ce qu'on demande pour fonder le droit comme pour créer la prospérité. Est-ce agir que de ligoter la Justice? Celle des hommes passait pour être boiteuse. Celle des nations est pire, puisqu'elle est paralytique. Arrivera-t-elle jamais à rejeter ses béquilles? Parviendra-t-elle jamais à mettre en marche ses balances?

STÉPHANE LAUZANNE

LE PARSISME[1]

Parsisme n'est que le nom actuel d'une vieille religion dont on méconnaîtrait également la valeur si on l'appréciait au nombre présent de ses adeptes ou si l'on en négligeait l'évolution passée. Pour l'exposer en un bref article, simplifions les accidents d'une histoire complexe, laissons aux érudits la tâche à peine commencée de rétablir un ensemble cohérent à l'aide de données fragmentaires et sans date, et soulignons les traits originaux d'une morale qui, organisée il y a trente siècles par Zoroastre, domine encore, dans l'Inde, l'existence d'une communauté restreinte, mais puissante et vivace.

Zoroastre, c'est avant tout un homme qui s'oppose. La valeur intrinsèque de son message s'appréciera d'autant mieux qu'on le confrontera avec les croyances des populations qui l'accueillirent. Il faut ici procéder par recoupement, combiner des allusions, interroger des fragments de mythes travestis en légendes édifiantes pour restituer sommairement un état de civilisation dont aucun témoignage direct ne demeure.

Qu'on imagine, au cœur de l'Asie Centrale, dans une région soumise une grande partie de l'année aux rigueurs du froid,

1. L'article que nous publions ici appartient à la série d'études sur la situation actuelle des religions dans le Monde, dont nous avons entrepris la publication. Voir dans la livraison du 1er janvier 1928, le *Catholicisme romain*, par le R. P. Yves de la Brière; le 1er mai 1928, la *Religion orthodoxe en Russie*, par Charles Quénet; le 15 mars 1929, le *Bouddhisme*, par J. Przyluski; le 15 juillet 1929, la *Situation actuelle de l'Islam*, par Louis Massignon; le 15 mai 1930, le *Protestantisme dans le Monde*, par le pasteur John Viénot; le 1er juillet 1930, *Où en est le Judaïsme*, par le rabin Maurice Liber. (N. D. L. R.).

des tribus sédentaires d'Aryens attachés à la culture du sol. Leur principale ressource est l'élevage. Ils entourent de vénération le bovin, élément essentiel de la richesse, et le chien, gardien du troupeau. Ils doivent disputer leur subsistance à un climat hostile et aux razzias des Touraniens nomades. Sur les hauteurs, ils dressent des autels où les prêtres sacrifient des animaux et offrent des libations de *hauma* (le *soma* védique). Leur culte s'adresse à l'ensemble des forces qui régissent la nature, aux éléments incarnés en puissances favorables ou néfastes et dont les luttes constituent l'histoire du monde. Un lointain passé indo-iranien leur a légué une riche mythologie qui, sur le sol iranien, évolue rapidement et ne garde presque, avec celle de l'Inde, que la parenté de communes appellations. Au fond des croyances iraniennes subsiste toujours l'opposition fondamentale de la lumière et des ténèbres qui s'affrontent jusqu'à la fin des temps. Mais les valeurs où s'exprime cette opposition sont inversées : tandis que dans l'Inde *deva* désigne le dieu et *asura*, le démon, une nouvelle répartition attribue dans l'Iran aux *daivas* les forces du mal, en face desquels se dressent les *ahuras* bienfaisants. La puissance de ces derniers se concentre dans la personne de l'*ahura Mazda*, du seigneur Sagesse dont Zoroastre fera le dieu suprême. Alimentés par les sacrifices et les libations et conduits par Mithra, qui préside à la lumière solaire et à la vérité, les dieux combattent sans rémission les forces conjurées de l'obscurité et du mal. Outre les éléments personnifiés, on reconnaît encore, parmi les acteurs divins de cette ample cosmologie, Vrthragna, l'Hercule iranien aux multiples avatars; le dieu-plante Hauma; Tishtrya (Sirius), chef des astres, coursier et taureau; Tîra, l'archer céleste; Ardvi, l'Anaïtis des Grecs, qui répand les eaux fertilisantes et assure la fécondité, et une foule de divinités mineures dont le rôle est moins défini. Dans le camp adverse se dessine en relief la figure d'Aishma qui incarne la fureur, la cruauté dans ce qu'elles ont de plus meurtrier et de plus hideux (c'est l'Asmodée du Livre de Tobie), et qui rassemble les cohortes infernales. Dans cette vaste action, des héros aussi se trouvent engagés. Tel le roi Yama le Lumineux, l'ancêtre de l'humanité, dont le nom répond à celui du roi des morts dans l'Inde

védique. Son règne amène l'âge d'or. La création bénie se met à pulluler si fort que par trois fois Yama doit agrandir la terre. Mais bientôt l'étendue de son pouvoir le grise et lui insuffle l'ambition de s'égaler aux dieux. Dès lors il perd l'emblème de sa royauté, cette « gloire » lumineuse qui le fuit, plonge dans les eaux du lac Vurukarta où héros et démons la poursuivent à l'envi, tandis que Yama est tué par le serpent Dahâka. Son fils Krsâspa se voue à la destruction des dragons et des brigands. Mais c'est au héros Thraitauna qu'est réservée la victoire sur le dragon Dahâka et par suite la possession de la terre qu'il partage entre ses trois fils... On ne peut résumer même sommairement cette geste puissante où plus tard le génie de Firdousi trouvera la matière de l'épopée nationale de la Perse, le Livre des Rois. Mais à aucun moment de l'histoire cette tradition légendaire n'a été interrompue. Une vie si tenace animait ces croyances populaires qu'elles ont résisté à la sévère réforme zoroastrienne et se sont ultérieurement incorporées au mazdéisme orthodoxe, avec plusieurs des pratiques qu'elles déterminaient : culte des éléments, croyance aux mânes, sacrifices et libations, purification par l'urine de vache, répartition des animaux en bons et mauvais, et enfin rituel funéraire. Dans l'Iran le plus ancien, comme dans l'Inde, les corps étaient brûlés. Mais dans les communautés prézoroastriennes, aussi bien que chez les Mèdes, le caractère sacré du feu, de l'eau et de la terre interdisait également la crémation, l'immersion ou l'enterrement d'un corps mort, donc impur. On abandonne le cadavre aux oiseaux et aux bêtes, suivant une coutume que le mazdéisme adoptera pour en perpétuer le principe jusqu'à nos jours. Par contre, Zoroastre rejettera la doctrine eschatologique qui couronnait ces croyances : le monde présent voué à une fin que signalera le déchaînement d'un hiver inouï, puis s'éveillant à un printemps éternel où les justes connaîtront la félicité dans le paradis de Yama.

Voilà le milieu où va s'exercer la prédication de Zoroastre. Sur la personnalité et la vie du réformateur, nous n'avons que peu de renseignements, ou légendaires. Tout est controversé de ce qui le concerne : la date où il vécut (6 000 ans av. J.-C., d'après les Grecs; 600 ans, disent les livres mazdéens),

le lieu de son ministère (l'Azerbaïdjan ou la Bactriane), le dialecte dont il se servait, et jusqu'à la signification de son nom. Néanmoins, à grouper les données les plus vraisemblables, il semble que Zoroastre ait paru environ le xe siècle avant notre ère. Après une jeunesse hantée de visions, d'extases et de tentations, et une première mission au Seïstân, il arrive à la cour d'un petit souverain d'Asie Centrale, Vishtâspa, qui le prend sous sa protection, s'intéresse à sa doctrine et bientôt s'y convertit. La famille royale, puis les nobles l'imitent. Mais les prêtres, jaloux, contrecarrent le progrès de la foi nouvelle. La polémique de Zoroastre se fait virulente contre eux. Il voit ses efforts anéantis par les ennemis de Vishtâspa au dehors, par l'indifférence ou l'hostilité qui l'entourent. Une inquiétude voisine du désespoir le tourmente : « Vers quel pays dois-je me tourner? Où m'enfuir? Des nobles je suis séparé; le peuple ne veut pas de moi, ni les chefs pervers du pays. Comment t'agréerais-je, ô Ahura Mazda?... Quand viendra, ô Mazda, l'aube qui gagnera le monde à la rectitude, par l'enseignement puissant de la sagesse des sauveurs à venir? Qui sont-ils, ceux que la Bonne Pensée viendra secourir? » En une transposition étrange et belle, ses plaintes empruntent la voix du bœuf, de l'animal saint, qui souffre de toutes les atteintes portées à la religion. Dans un des hymnes (*gâthâs*) où il s'exprime en strophes abruptes dont le lyrisme obscur assemble violemment les mots abstraits pour leur communiquer une force dramatique, Zoroastre fait ainsi parler l'âme du bœuf : « Pour qui m'avez-vous formé? Qui m'a modelé? Colère, tyrannie, brutalité, violence m'oppriment. Je n'ai pas d'autre pasteur que vous. Assignez-moi de bons pâturages... Et nous deux, mon âme et celle de la vache pleine, nous implorons, les mains tendues, Ahura Mazda. Ce n'est pas le juste qui doit être détruit, ni le pasteur, par la main des infidèles... » Alors a gémi l'âme du bœuf : « Devrai-je me contenter d'un protecteur sans force, de la voix d'un homme sans pouvoir, moi qui souhaite un chef commandant à son gré? Quand viendra-t-il enfin, celui qui prêtera secours? » — Cependant, à la cour de Vishtâspa, le prophète se marie, marie sa fille. Avec les années, son action paraît s'étendre. Il part convertir d'autres provinces de

l'Iran. Le moment vient où une croisade s'engage contre les « infidèles ». Les armées zoroastriennes l'emportent, mais le prophète meurt dans la bataille, à soixante-sept ans, laissant à ses disciples la mission de conquérir progressivement tout l'Iran.

Que Zoroastre ait dû âprement lutter, comme d'autres fondateurs de religions; que, même après sa mort, sa communauté n'ait longtemps formé qu'une secte, fanatique mais isolée et bientôt contrainte, pour s'accroître, aux compromis, ceci déjà l'explique, qu'il a été le premier à rompre avec les croyances établies. Il n'est pas d'exemple avant lui, ni même longtemps après, d'une tradition aussi brutalement interrompue, d'une reprise totale, en un système aussi arrêté, de toutes les valeurs religieuses. Dans le judaïsme ancien persistent bien des éléments prémosaïstes. La doctrine bouddhique est virtuellement enclose dans quelques-uns des dogmes essentiels du brahmanisme. Le christianisme primitif définit sa position en face du judaïsme par les paroles de Jésus : « Ce n'est pas pour abolir, mais pour accomplir la Loi et les Prophètes que je suis venu. » Bien plus tard seulement, Mahomet, en proclamant le monothéisme, renouvellera un acte de répudiation aussi formel vis-à-vis du culte ancien. Car, avec Zoroastre, rien n'a plus cours de ce qui était l'essence de la foi. Plus de sacrifice, mais la pureté intérieure. Plus de rites efficaces par leur seul accomplissement, mais la pratique vertueuse. Plus de forces naturelles divinisées, mais des abstractions. Plus de panthéon et de pandémonion populaires, mais une hiérarchie parallèle des bons et des mauvais principes. Une foi nouvelle naît qui organise le royaume de Dieu en notions abstraites, vise à l'universalité, définit des individus, se concentre sur l'homme et le monde présent pour en assurer la rénovation dans l'au-delà et jusqu'à l'éternité.

On représente généralement cette religion comme « dualiste ». Il ne faut pas se méprendre sur une désignation exacte mais partielle, ni voir en Zoroastre un manichéen avant la lettre. Au point de vue théologique, l'épithète de « dualiste » convient aussi mal au zoroastrisme que celle d' « adorateurs du feu » aux zoroastriens. Le dualisme de

Zoroastre est strictement éthique, mais il assujettit la création entière à un principe unique, Ahura Mazda.

Le monde est divisé entre les principes du bien et du mal, la lumière et les ténèbres. La création bonne et la création mauvaise constituent des unités complètes et antithétiques. Le bien et le mal ont leur domaine, leur principe, leur fin et jusqu'à un vocabulaire distinct. Exclusifs l'un de l'autre, ils demeurent en permanente hostilité : « Le Bon Esprit dit au Mauvais : Ni nos pensées, ni notre enseignement, ni notre génie, ni nos paroles, ni nos actions, ni notre essence, ni nos âmes ne concordent. » Mais si le monde du bien et celui du mal se correspondent dans leur ordonnance générale aussi bien que dans leurs détails, il ne s'ensuit pas que la puissance soit identique chez leurs créateurs respectifs. Quoique jumeaux, et ayant *choisi* l'un le bien, l'autre le mal, les deux Principes diffèrent dans leur essence même. Celui du Bien, Ahura Mazda, a dès l'origine un pouvoir supérieur que les fins dernières de l'univers consacreront pour toujours. Il règne au sommet de la création, revêtu des cieux, incréé, omniscient et permanent. Législateur suprême, il a créé et maintient l' « ordre » de l'univers matériel et moral. Tantôt directement, tantôt sous l'hypostase de l'Esprit Saint, il régit le monde et comble de bienfaits ses fidèles. Il est assisté de six êtres surnaturels, abstraits comme lui, les « Saintes Immortelles » qui ont assumé et sublimé le rôle des anciens Génies, gardiens des éléments : Bonne Pensée, Rectitude, Royauté Désirable, Dévotion, Intégrité et Immortalité. Chacune d'elles incarne et favorise la vertu dont elle porte le nom. Zoroastre les invoque, séparément ou en groupe, pour qu'elles appuient son ministère. — Le monde du mal offre une constitution parallèle et symétrique, mais indépendante; car le mal n'est pas l'absence de bien, il a une existence positive et aussi ancienne que le bien. C'est l'Esprit Mauvais, Ahra Manyu (Ahriman), qui a librement choisi son rôle à l'origine, et, avec ses auxiliaires les *daiva*, a instauré dans le monde tous les fléaux qui manifestent sa perversité foncière : mort, maladie, destruction, impiété, haine et désolation. Lui aussi agit par l'intermédiaire d'abstractions maléfiques chargées d'anéantir l'œuvre bienfaisante des Saintes Immortelles.

Toutefois ni sa durée ni sa puissance n'égalent celles d'Ahura Mazda, car il doit périr pour que soit consommée la rénovation finale de l'univers. Même au cours de cette vie il ne peut s'opposer directement à Ahura Mazda : son véritable adversaire est une émanation de ce dernier, l'Esprit Saint. Ainsi sont sauvegardés à la fois le monothéisme essentiel du système et les exigences dualistes de la création. Dans l'évolution ultérieure du mazdéisme, il est vrai, un autre artifice dénoue le problème du mal : on a incorporé à l'enseignement orthodoxe une vieille fiction suivant laquelle Ahura Mazda et Ahra Manyu, fils jumeaux de Zervân, le dieu du Temps, régnaient alternativement sur l'univers pendant trois mille ans. Au cours d'une nouvelle période de trois millénaires, ils s'affrontaient en une lutte d'où le Bien sortait définitivement vainqueur. De toute manière, la théologie zoroastrienne fait une place privilégiée au principe du Bien et confie aux croyants la mission de transformer sa suprématie contestée en suprématie unique et éternelle.

A cette division du monde en bon et en mauvais, se superpose une division des êtres en spirituels et corporels, ce qui définit quatre catégories : monde spirituel bon, monde spirituel mauvais, monde corporel bon, monde corporel mauvais. Car au premier stade de la création seules les essences de toutes choses existaient, et c'est un second décret de la Sagesse originelle qui en a tiré les formes corporelles. Dans l'univers spirituel s'opposent Ahura Mazda avec les Saintes Immortelles, et Ahra Manyu flanqué des mauvais Esprits. Leurs représentants dans l'univers corporel sont, du côté du bien : l'homme bon, le bœuf, le feu, le métal, la terre, l'eau et les plantes; du côté du mal : l'homme méchant, le loup, le serpent, l'impureté, la boue (?), la sécheresse et les mauvaises herbes. Entre les univers spirituels et corporels règnent des correspondances qui attribuent à chaque élément du monde corporel un prototype spirituel. Ainsi l'homme bon s'apparente à l'Esprit Saint; le bœuf, à la Bonne Pensée; le feu, à la Rectitude; le métal, à la Royauté Désirable; la terre, à la Dévotion; l'eau, à l'Intégrité, et les plantes, à l'Immortalité. Dans le règne du mal, l'Esprit mauvais est lié à l'homme méchant, la Pensée Perverse au loup, le mensonge au ser-

pent, etc. De là naissent des relations plus subtiles : le métal, forme terrestre de la Royauté Désirable, est l'adversaire du mauvais Gouvernement; le loup, qui incarne la Pensée Perverse, a pour ennemis la Bonne Pensée et le bœuf, etc. Sans qu'il y ait supériorité du spirituel sur le corporel, un rapport d'analogie les relie, qui recoupe les rapports d'antagonisme entre le bien et le mal. Par l'effet de ces entrecroisements permanents, les abstractions s'animent, les valeurs spirituelles sont directement accessibles, toute métaphysique est bannie et le destin de l'univers se noue autour de problèmes qui, strictement éthiques, relèvent de l'homme.

L'homme est, en définitive, un microcosme, car il participe à la fois du corporel et du spirituel. Sa situation privilégiée lui dicte vis-à-vis de la création un devoir inéluctable formulé avec raideur par Zoroastre[1] :

« Je vais maintenant proclamer, devant ceux qui veulent l'entendre, ce qu'un homme avisé doit se rappeler pour louer Ahura et prier Vahu Manah (le Bon Esprit), et la félicité, qui, associée à la divine lumière, comblera, grâce à Arta (la Rectitude), celui qui pense sagement. Écoutez de vos oreilles les meilleures choses; considérez-les d'un esprit clair, afin que les hommes se décident, chacun pour soi, entre les deux Principes, avant la consommation finale et pour qu'elle tourne à notre avantage. — Les deux Esprits qui, à l'origine, se révélèrent jumeaux, sont le Bon et le Mauvais en pensée, en parole et en action. Entre les deux, les intelligents ont bien choisi, non les sots. — Quand, au début, les deux Esprits se rencontrèrent, ils établirent la Vie et le Non-vie, et que, au terme final, la pire existence appartiendrait aux sectateurs du Mensonge, mais que le fidèle de la Rectitude aurait le meilleur destin. De ces deux Esprits, le partisan du Mensonge a choisi l'action perverse, mais à Arta s'est rallié l'Esprit Saint, lui qui revêt le ciel massif. De même font ceux qui veulent contenter Ahura Mazda par des actions droites. — Entre les deux, les Daivas (démons) ont également fait le mauvais choix : tandis qu'ils balançaient, l'aveuglement fondit sur eux et les inclina vers la Mauvaise Pensée. Ils

1. Cette traduction, comme toutes celles du présent article, n'est qu'en partie littérale.

allèrent en masse vers la Violence, pour affaiblir la vie de l'homme. Et aux côtés de ce dernier vinrent la Royauté, la Bonne Pensée et la Rectitude; et la Dévotion assura à son corps durée et résistance pour que, lors de ton épreuve par le métal fondu, il la surmonte avant les autres. Ainsi, quand viendra le châtiment des pervers, alors, ô Mazda, la Bonne Pensée attribuera, au terme de toutes choses, ton Royaume à ceux qui ont livré le Mensonge aux mains de la Rectitude. Puissions-nous alors être de ceux qui rendent le monde éclatant... A la récompense promise dans le séjour de la Bonne Pensée, de Mazda et de la Rectitude, auront part ceux qui se sont acquis bonne renommée. Si, ô mortels, vous observez les commandements que Mazda a fixés : béatitude ou souffrance, nuisance pour le pervers, bienfait pour le juste, alors désormais vous aurez le bonheur. »

Dans sa rigueur allusive, ce texte condense toutes les prescriptions qui découlent pour l'homme de sa place dans un univers ainsi constitué que toute pensée, parole ou action doivent renforcer l'un ou l'autre principe. L'idée fondamentale et neuve est celle du *choix*, qui implique la liberté de l'homme. En chaque individu se reproduit l'alternative qu'ont rencontrée à l'origine les deux Esprits, et qu'ils ont tranchée délibérément en sens contraire. Étant donné sa nature, l'homme, participant à la fois au spirituel et au corporel, doué de l'instinct du bien et du mal, porte en lui une vision d'autant plus nette de sa voie que son jugement est mieux éclairé. Plus il aura de sagesse, plus il sera incliné vers la sagesse suprême, Ahura Mazda; et plus sûrement il se ralliera au bien et à la vérité. Le commandement divin qui répartit toutes les autres créatures et les éléments en bons ou mauvais par nature, laisse à l'homme seul la faculté de se décider; il s'adresse à son être intérieur, et le requiert d'employer au service de la vérité son discernement le plus réfléchi. En outre Zoroastre fait appel à tous les hommes, sans jamais invoquer la moindre considération ethnique ou nationale. Il respecte la division tripartite de la société en prêtres, guerriers et agriculteurs, mais ne fixe de devoirs que vis-à-vis de la religion. Celle-ci n'est pas identifiée à une forme de gouvernement, ni ses prescriptions aux « mots de la tribu », car le prédicateur se

fait gloire d'avoir converti un Touranien, un ennemi de son roi. Le zoroastrisme, religion de l'individu, est la première en date des religions « catholiques ».

Sa prescription fondamentale se résume dans la parole de Zoroastre : « La pureté est la meilleure chose dans la vie », en prenant pureté pour l'équivalent le moins inexact d'un terme qui signifie à la fois la non-souillure de la pensée, la rectitude du caractère, la pratique de la vertu et l'obéissance à l'ordre universel. Mais il ne s'agit pas d'un mérite négatif, qu'on acquiert en se refusant au mal. Les démons sont actifs; tapis partout, ils profitent de la moindre défaillance. Il faut donc répondre à leurs entreprises par une attention toujours en éveil et une énergie constante, car la vie est un combat où l'homme est à la fois enjeu et partie. Un esprit guerrier anime cette théologie; toute victoire sur soi-même ou sur l'œuvre des démons affaiblit la part du mal. Il n'y a pas d'acte indifférent. Le premier devoir de l'homme consiste donc à se fortifier lui-même pour mener efficacement la lutte : les maladies, la mort ne sont-elles pas les instruments du mauvais Esprit? Il doit donner à la foi de nombreux défenseurs en s'assurant une large descendance. Pour se nourrir, pour paître ses bêtes, il doit cultiver la terre, lui fournir le grain, l'eau qu'elle demande, la débarrasser des insectes, des serpents, des plantes parasites, car c'est toujours le mauvais Esprit qui a créé la famine, la sécheresse, les animaux nuisibles. En accomplissant ces devoirs, on ne se prémunit pas seulement contre les forces de destruction, on prête un appui positif aux essences spirituelles. Rappelons-nous comme l'intégration des abstractions divines à la création matérielle les rapproche de l'homme. L'agriculteur qui soigne son bœuf, favorise la Bonne Pensée; s'il alimente le feu, il étend le pouvoir de la Rectitude; il hâte l'avènement de la Royauté Désirable en préservant ses instruments de la rouille. Au contraire, néglige-t-il de tuer un serpent, c'est le Mensonge qui s'accroît. Il n'est pas fortuit qu'un même verbe indique en iranien la culture du sol et la pratique de la vertu.

Si l'accomplissement de ces devoirs apporte au croyant richesse et prospérité, si Ahura Mazda bénit toute entreprise

placée sous son invocation, l'effort des hommes n'en a pas moins un but plus haut que celui du perfectionnement individuel. Chacun d'eux, responsable de sa personne et d'une parcelle du monde, doit préparer la première au jugement qui suit la mort, la seconde à la grande discrimination qui amènera la rénovation définitive de l'univers.

Quand l'homme meurt, les éléments dont il est constitué se séparent au bout de trois jours : le corps matériel se décompose, mais sa personnalité spirituelle, son âme, va au tribunal où Zoroastre lui-même a mission de peser ses mérites et ses fautes. Car tout est enregistré par Mazda; il n'y a ni rémission, ni pitié. Suivant que l'emporte la somme des actes bons ou mauvais, l'âme est vouée au paradis de lumière ou à l'enfer ténébreux. Si elle porte un poids égal d'actes bons et mauvais, elle demeurera dans une sorte de purgatoire, le lieu du « mélange », jusqu'au jugement dernier. Quand son sort est réglé, elle s'achemine vers sa destination en passant sur le pont Cinvat, le pont de la Séparation. Si elle se rend au paradis, elle le franchit sans encombre, mais en est précipitée si la sentence l'a destinée à l'enfer. Au bout d'un nombre déterminé de millénaires, les temps seront révolus et le jugement dernier s'accomplira, que marquera la venue de Saushyant pour établir le Royaume de Dieu. Le premier acte en sera la résurrection générale et le jugement universel, qui opérera la grande Discrimination entre les bons et les pervers. Alors se répandra sur le monde un flot de métal fondu qui aux justes semblera un bain délicieux, mais anéantira les méchants, les démons et jusqu'à l'Esprit Mauvais, nivellera les montagnes et purifiera l'enfer. Les forces du mal essayeront vainement d'y résister. La perversité anéantie, le dualisme disparaîtra. L'univers matériel et spirituel s'intégreront en une essence unique faite de lumière. Une seule nature, une seule matière, un seul principe — et pour l'éternité. La « translumination » définitive.

Arrêtons-nous un instant pour observer par où cette morale optimiste rejoint les tendances générales de l'esprit iranien et comment elle a pu à son tour modifier le destin qu'elle reflète.

Religion à tendances éthiques, le zoroastrisme n'aurait

pu naître sur une autre terre, car l'Iranien n'a pas la tête métaphysique. Son goût ardent pour la spéculation intellectuelle ne l'entraîne jamais hors du réel. Il pense en abstractions, mais avec le souci de les définir rigoureusement et de les transcrire en termes concrets. Car c'est à l'homme que tout se ramène, et la grande affaire, c'est la vie pratique. Il n'y a donc de problèmes qu'humains, et de les résoudre dépendra de l'homme à la mesure de son énergie. L'individualité qui, dans l'Inde, se dissout, s'exalte dans l'Iran. Toute l'histoire de l'Iran, réelle ou légendaire, glorifie des individus, raconte la geste de conquérants, d'organisateurs ou de rebelles. Pour nous en tenir à l'histoire des croyances, Zoroastre fonde son impératif sur la négation du ritualisme; le zervanisme ramène le principe de toutes choses au Temps, père des deux Esprits; Mânî mêle puissamment au système zervanite les spéculations gnostiques et quelques-uns des principes bouddhiques; Mazdak prêche le communisme de tous les biens. Même après la conversion forcée de la Perse à l'Islam, les innovations foisonnent : d'abord le durable mouvement chiite qui assigne à Ali et à ses descendants l'héritage spirituel du Prophète; le soufisme qui intériorise le culte et met l'âme en communion mystique avec le Tout; au siècle dernier encore, la révolte bâbiste qui tentait d'ouvrir le chiisme à des courants libéraux... La Perse est la terre des hérésies.

L'énergie, le goût de l'indépendance dont témoigne l'intensité de la vie spirituelle dans l'Iran, y ont de tout temps déterminé également les règles de l'existence. On a vu à quelle bataille Zoroastre convie les fidèles, l'accent impérieux de sa prédication. Ce n'est pas seulement ce penchant belliqueux que satisfaisait la morale mazdéenne, mais aussi une tendance innée à identifier virilité et droiture. Hérodote ne nous fait-il pas connaître les principes de l'éducation perse : monter à cheval, tirer à l'arc et proscrire le mensonge? Et quand Darius, qui n'était pas zoroastrien, met en garde ses sujets contre la fausseté sous toutes ses formes, il traduit, comme Zoroastre mais indépendamment de lui, la préoccupation dominante de toute morale iranienne.

Enfin l'Iranien, au témoignage de tous les anciens, est

profondément attaché à la vie terrestre, dont il goûte avec délicatesse et fait alterner ingénieusement les plaisirs. Qu'il s'agisse du contentement sobre dont la terre bien cultivée comble l'agriculteur ou des jouissances raffinées que les nobles perses cherchaient dans la musique et les festins, toujours les biens de ce monde ont passé pour la récompense de l'effort, la sanctification de la vertu. Je ne sais s'il existe une religion qui proscrive aussi formellement l'ascétisme, et dans laquelle le jeûne, la continence soient condamnés avec autant de sévérité. Il faut soigner, fortifier le corps, instrument de perfection. « Celui qui ne mange pas ne peut ni cultiver la terre ni engendrer des enfants. » Au nombre des devoirs stricts figurent le mariage et la procréation. De même que Darius promet « longue vie et nombreuse descendance » à ceux qui respectent ses édits, de même le Mazdéen verra tout fructifier autour de lui selon son labeur et sa piété : bétail nombreux, greniers pleins, femmes fécondes, maison heureuse et loisir embelli, voilà les cadeaux d'Arti, la Sainteté, qui personnifie aussi la Fortune.

Ainsi adaptée aux tendances profondes d'un peuple, la religion mazdéenne a fourni aux Iraniens, avec un aliment spirituel pour des siècles, le principe d'une prodigieuse expansion.

Après la mort de Zoroastre, commence le rayonnement de la propagande. L'Église zoroastrienne se fait militante. Des missionnaires gagnent les provinces voisines, prennent pied à l'Est, mais s'essaiment surtout vers les régions de l'Ouest dont l'importance politique croît. Pendant des siècles, ils travailleront à faire de tout l'Iran une terre mazdéenne. Ils ont dû profiter de la tolérance bien connue des Achéménides envers tous les cultes pour s'établir en Médie et en Perse. Bien que l'histoire de ces premiers progrès nous échappe, il devient de plus en plus vraisemblable que l'enseignement des « Mages » a propagé en Asie Mineure, puis en Grèce, des doctrines religieuses attribuées à Zoroastre. Dès le ve siècle avant notre ère, l'enseignement dualiste se fait jour chez les philosophes grecs. De petites communautés le portent de plus en plus loin : dans cette Arménie, qui deviendra un des centres les plus actifs de culture perse et

mazdéenne, en Cappadoce et jusqu'aux confins méditerranéens de l'Asie Mineure. La ruine des Achéménides n'arrête pas leur progrès; ni la destruction des livres zoroastriens qu'Alexandre ordonne, d'après la tradition parsie. D'ailleurs, Alexandre mort, son empire se désagrège. Les satrapes séleucides, et surtout les princes parthes arsacides instaurent une politique philhellène qui concilie les croyances grecques et mazdéennes. C'est à l'Arsacide Vologèse qu'une autre tradition attribue la première collection des textes sacrés qui avaient échappé à la destruction, l'édition princeps de l'Avesta. Les siècles passent. Le mazdéisme rallie nobles et princes : au Ier siècle avant notre ère, Antiochus, roi de Comagène, s'en réclame. En Cappadoce, au dire de Strabon, les mages prêtres du feu remplissaient une ville entière. L'Arménie adopte et conserve longtemps après sa conversion le culte mazdéen. En Lydie, au IIe siècle de notre ère, le christianisme ne l'avait pas encore éliminé. Dans des provinces voisines, il durera jusqu'à l'invasion musulmane. Tandis qu'à l'Est le mazdéisme pénètre en Chine et laisse sa marque sur les monnaies des rois indo-scythes, en Asie Mineure où un étrange syncrétisme avait abouti au mariage de la Foi mazdéenne et du dieu indigène Bel, s'élaborent les mystères de Mithra. Associée à des cultes locaux, la religion mithriaque est portée par les légions romaines à travers tout l'Occident et envahit jusqu'à la Grande-Bretagne. Elle prend fin au IVe siècle de notre ère, mais il y a eu un moment où Mithra a été invoqué des confins méridionaux de l'Écosse au Turkestan.

En s'étendant ainsi à des communautés toujours plus larges, les principes de Zoroastre avaient subi une accommodation aux croyances mêmes dont ils s'étaient violemment écartés. La rigueur de la prédication zoroastrienne ne doit pas nous leurrer : l'éthique primitive n'a probablement conservé sa pureté que pendant un temps court et parmi le cercle étroit des premiers convertis. L'histoire du zoroastrisme dans l'Iran, si on pouvait l'écrire, retracerait une contre-réforme, l'assimilation de la morale dualiste aux vieux cultes populaires. Rien n'en est éliminé, mais les valeurs se sont déplacées. Et d'abord par un glissement général au con-

cret. L'abstraction perd sa vertu; les concepts divins s'anthropomorphisent; les éléments matériels du culte en absorbent progressivement toute la signification. Ahura Mazda conserve toujours le rang suprême, mais on dispose autour de lui la foule des dieux primitifs. Et certains d'entre eux, Mithra en particulier, reparaissent avec un tel relief, une si riche légende, qu'ils effacent presque Ahura Mazda. Tous les mythes d'avant la réforme sont incorporés au système et parés d'orthodoxie; les conceptions matérialistes sortent de l'oubli où Zoroastre avait cru les condamner. On voit le prophète en personne invoquer Mithra et Hauma, ceux-là même dont il n'avait jamais prononcé le nom, et Ahura Mazda solliciter l'appui de tel ou tel génie. De pures abstractions qu'elles étaient, les Saintes Immortelles deviennent les protectrices d'un élément du monde matériel. Le culte des héros et des mânes ressuscite. De tout cela se composent une brillante mythologie et une série d'hymnes (Yashts) où renaît le pittoresque que les Gâthâs avaient banni. Le duel des forces bonnes et mauvaises s'amplifie en une épopée aux mille épisodes, en un drame cosmologique qui se joue entre les dieux et les démons.

Bien plus, la doctrine indo-iranienne du sacrifice, contre laquelle était dirigée la réforme, non seulement est intégrée au mazdéisme, mais tend à y occuper une place prépondérante. A mesure que les collèges de prêtres s'organisent, le rituel se fait plus minutieux. C'est le feu qui devient l'élément central du culte, celui que doivent alimenter perpétuellement des prêtres, et qui, symbolisant la pureté, ne supporte ni le contact, ni l'haleine des hommes. Par d'innombrables mentions, l'Avesta atteste la pratique des sacrifices d'animaux, des libations de *hauma*. Les dieux mêmes en célèbrent. Plus l'accomplissement des rites accapare les soins du fidèle, plus la foi parle un langage concret et borne ses prescriptions à la vie matérielle. Le devoir primordial n'a pas cessé d'être la pureté, mais l'essentiel de la religion consiste dans les règles qui écartent la souillure à tous les moments de l'existence, et qui sont groupées dans un livre avestique, le Vidêvdât, le « code antidémoniaque ». De plus en plus, le mazdéisme se rétrécit à l'observance.

Sur le destin de l'âme après la mort et le sort final de

l'univers, la doctrine générale n'a guère varié, mais elle est envahie de détails précis, d'illustrations édifiantes, et développe la peinture de l'au-delà en allégories qui frappent l'imagination. L'âme du juste est portée au ciel par une brise parfumée et égale, et y rencontre sa propre conscience sous les traits d'une radieuse jeune fille, tandis que l'âme du pécheur se traîne dans un vent fétide et voit ses fautes symbolisées par une hideuse sorcière. Puis c'est la scène du tribunal où siègent Mithra, Rashnu et Srausha dont la sentence décide du sort des âmes. Même alors les démons n'abandonnent pas la partie et livrent un dernier assaut aux âmes vertueuses. Mais rien ne peut plus menacer leur félicité. Des chiens sacrés les escortent pendant qu'elles traversent le pont Cinvat. En regard, on décrit l'angoisse et les tortures qu'entraînent pour l'âme du pervers le poids de ses fautes et la condamnation céleste; la chute aux abîmes infernaux du haut du pont. A la notion zoroastrienne du paradis et de l'enfer, on ajoute de nouveaux détails. Il y a quatre étages au paradis et quatre dans l'enfer, qui mènent respectivement à la Lumière infinie ou aux Ténèbres infinies, et l'on s'attarde à en évoquer l'ordonnance.

A partir de 224 après J.-C., le mazdéisme est associé à la rénovation de l'esprit national, car Ardashir émancipe la Perse de la souveraineté arsacide et fonde la dynastie sassanide. C'est le signal d'un réveil politique et religieux. Pour unir dans les mêmes croyances les provinces qu'il a groupées sous le même pouvoir, il consacre le mazdéisme comme religion d'État. Le roi devient le chef de l'Église. Les puissances temporelles et spirituelles doivent concourir à l'établissement du Royaume de Dieu sur la terre, car le souverain est investi d'une mission divine. Or la foi a besoin d'un livre. Aussi Ardashir et son successeur Shapur II font-ils établir la compilation avestique qui nous est parvenue. Mais la langue archaïque de ces textes demeure lettre close pour la plupart des Mazdéens, et l'ignorance est conseillère d'impiété : toute une littérature d'exégèse se développera autour de l'Avesta; commentaires littéraux, rituels de purification, traités édifiants, écrits polémiques, qui composent la totalité, ou presque, de la littérature mazdéenne en pehlevi. Il fallait, pour res-

taurer la religion dans son autorité, éliminer les sectes plus ou moins parentes du mazdéisme, la propagande manichéenne, les religions étrangères, judaïsme et surtout christianisme, qui commençaient à travailler les esprits en Perse. Contre ce danger, l'Église mazdéenne lutte âprement, et, disposant du pouvoir, elle triomphe. Mânî est mis à mort. Les hérésies sont assimilées à des crimes capitaux et punies comme telles. On poursuit les juifs et les chrétiens, non seulement en Perse, mais en Arménie. On réfute avec virulence leurs principes et, de la controverse, on passe à la persécution. La religion universaliste de Zoroastre s'est tournée en instrument de pouvoir absolu.

Dans la codification officielle des théologiens sassanides, le mazdéisme prend une rigueur doctrinaire qui en marque les moindres prescriptions. Un cérémonial de plus en plus complexe entoure l'accomplissement des devoirs religieux, qui se ramènent presque tous, dans le domaine de la vie pratique, à des règles d'hygiène alimentaire, corporelle et sexuelle. Mille observances compliquent le rituel, où se déploie une casuistique raffinée. Entre le mérite ou la faute et la rémunération s'établissent des correspondances minutieusement réglées. Le formalisme le plus mécanique préside à la croyance. De même tout le surnaturel prend figure corporelle. C'est à peine si l'on peut entrevoir, à travers la lourdeur de ces développements monotones et si platement humains, la vigueur spirituelle, la puissance d'abstraction du zoroastrisme primitif.

D'ailleurs les Sassanides n'ont pas trouvé, semble-t-il, dans l'appui des prêtres, un secours aussi efficace qu'ils le croyaient, ni le principe d'une régénération durable de l'esprit national. Le pouvoir miné par les intrigues et les guerres, le pays ravagé par la famine et la maladie, les nobles perdus de vices et l'esprit public affaibli, la Perse ne pouvait résister longtemps à l'assaut des Arabes. Au VIIe siècle, la dynastie sassanide a vécu et la Perse devient musulmane.

Les persécutions n'anéantissent pas entièrement la foi mazdéenne. Çà et là des sectes la gardent obstinément, au Moyen Age, sous une apparente conversion. Mais ces survivances n'intéressent plus que l'érudit. Signalons simplement

que plusieurs milliers de Zoroastriens vivent encore sur le sol persan, à Yezd, à Kirmân. Longtemps opprimés, condamnés au travail des champs, écrasés d'impôts, ils ont végété dans un dénuement spirituel et matériel qui a provoqué, le siècle dernier, plusieurs interventions auprès du shah. La gouvernement les traite aujourd'hui avec plus de bienveillance et ils ont renoué, après des siècles d'ignorance mutuelle, avec les Parsis de l'Inde.

C'est dans l'Inde, en effet, que se sont poursuivies les destinées du mazdéisme. Fuyant la persécution arabe, quelques milliers de Persans débarquent au VIIIe siècle à Sanjan au nord-ouest de Bombay. Ils gagnent, dans les siècles suivants, Ankleswar, Surat et enfin Bombay, au XVIIe siècle. Pacifiques, industrieux, ils entretiennent de bonnes relations avec les Hindous. Les soucis d'un établissement en pays neuf, l'adaptation à d'autres conditions d'existence paraissent les avoir détournés pendant longtemps de l'activité spirituelle. Mais, dans la prospérité renaissante, ils reprennent goût à leurs antiquités. Des missionnaires parsis se rendent en Perse au XVe siècle pour obtenir de leurs coreligionnaires demeurés sur place des éclaircissements sur des points de théologie ou de rituel. On se remet à étudier l'Avesta et, sous l'influence du yogisme et du sufisme, un certain mysticisme, d'ailleurs abandonné au bout de peu d'années, conduit à une interprétation ésotérique des textes. La véritable renaissance religieuse chez les Parsis, fondée sur une intelligence saine de l'Avesta, date du jour où Anquetil-Duperron révèle au monde savant en 1771 les livres sacrés du parsisme, dont il avait su, au cours de six années de travail dans l'Inde, retrouver la tradition. Quelques savants européens élaborent ce trésor impur, et aujourd'hui l'effort de l'érudition occidentale se fait connaître dans l'Inde, ramène des préoccupations scientifiques dans un milieu de prêtres voués trop souvent aux gestes et aux formules.

Depuis longtemps les Parsis ont renoncé au prosélytisme et employé à vivre d'abord, puis à préserver leurs usages, l'énergie que leurs ancêtres consacraient à la propagation de la foi. En ajoutant aux Parsis de l'Inde, de Bombay en particulier, ceux qui sont dispersés un peu partout, on obtiendrait à

peine 100 000 âmes. Il est peu d'exemples d'une communauté aussi restreinte qui se soit haussée à une situation aussi éminente. Son importance ne se mesure pas, de loin, au nombre de ses membres; les Parsis occupent dans le commerce et l'industrie de l'Inde une place que tout l'Orient connaît. Leur habileté en affaires, leur ténacité souple les ont promptement enrichis. D'esprit ouvert et acquis de bonne heure à la culture européenne dont aucun dogme ne leur interdisait l'apprentissage, ils ont servi longtemps d'intermédiaires entre les Anglais et le reste de l'Inde occidentale. Dans tous les ordres d'activité, ils se sont montrés laborieux, honnêtes et compréhensifs.

Nul doute que la religion jalousement conservée ait déterminé ici encore leur vocation. Ce n'est pas qu'elle éveille en eux une grande ferveur; leur attitude est généralement rationaliste et pratique. Mais dans la fidélité qu'ils manifestent à leurs usages, dans le prix qu'ils attachent au maintien de l'esprit et de la race parsis, ils mettent comme une sorte de reconnaissance envers la foi qui les a modelés. Rigidité des mœurs, culte de la famille, désir de s'élever par l'instruction, sentiment vif de la solidarité, et goût du travail, entre ces qualités et les vertus exaltées par Zoroastre, qui ne voit la continuité d'un même destin? Jusqu'ici les Parsis ont obéi à des mobiles exclusivement pratiques. Épris de progrès social, et curieux de techniques, ils ont dédaigné l'activité désintéressée, le jeu artistique, la spéculation pour elle-même. S'ils se sont proposé surtout des acquisitions immédiates, au point de montrer parfois un goût immodéré pour la richesse et la considération, c'est que leur pensée a toujours répugné au rêve, et leur morale au renoncement. Mais les plus éclairés sentent le besoin de rendre à la foi sa spiritualité et prêchent avec succès le retour à l'éthique non formaliste de Zoroastre. Ils paraissent en outre sortir de la neutralité politique où leurs intérêts doubles les tenaient, et éprouver leur solidarité avec la grande communauté indienne. Ils restent promis à un rôle important, quel que doive être le sort de l'Inde, et trouveront encore un principe d'action dans celle qui est actuellement la plus petite des grandes religions.

E. BENVENISTE

LA CRISE

ET

LA MONNAIE D'ARGENT

LE MONDE SOUFFRE-T-IL D'AVOIR ABANDONNÉ L'ÉTALON MONÉTAIRE D'ARGENT ?

La coïncidence de la crise économique et de la dépréciation profonde de l'argent ressuscite aujourd'hui la vieille controverse du bi-métallisme. Il en avait été de même au lendemain de la crise de 1893, quand on se plaignait comme aujourd'hui de la pléthore de blé dans le monde, de la stagnation des affaires, et quand l'argent était tombé au-dessous du cours de 29 pence l'once standard, alors qu'il cotait 48 pence quatre ans auparavant. C'est un besoin bien humain d'attribuer ses malaises à quelques causes simples, justiciables de remèdes héroïques.

Reconnaissons pourtant que la situation est aujourd'hui beaucoup plus grave qu'en 1894. Plus l'Europe et l'Amérique ont développé leurs industries, plus elles ont compté se fournir de matières premières à bas prix et écouler leur excédent de production dans les pays asiatiques restés fidèles à l'argent, qui forment 40 p. 100 de la population du globe.

Avec les répercussions étendues qu'il peut avoir au point de vue politique et social, l'affaiblissement de ce marché est donc un phénomène inquiétant. Mais s'explique-t-il par la dépréciation de la monnaie? Ou bien faut-il y voir l'indice d'un trouble plus profond?

LE CERCLE VICIEUX DE L'ARGENT

De décembre 1926 à décembre 1930, l'argent a baissé exactement de moitié. Le prix de l'once standard à Londres est tombé de 28 pence à 14 pence et il est aujourd'hui de 12 pence. Il avait mis précédemment cinquante et un ans à venir de 56 pence à 28 pence. Le fléchissement des cours a pris une allure particulièrement accélérée, même si l'on tient compte de la plongée récente des cours de toutes les marchandises.

On ferait erreur en supposant que cette baisse résulte simplement d'un excès de production. De 1880 à 1920, l'extraction de l'argent a proportionnellement moins augmenté que celle du cuivre, du zinc, du plomb et même de l'or.

Mais la demande d'argent n'obéit pas aux mêmes influences que celle des métaux non précieux. L'industrie, malgré les besoins de l'orfèvrerie et de la bijouterie, n'absorbe que moins d'un quart de la production annuelle. L'écoulement du reste dépend du monnayage et de la thésaurisation. Il en résulte qu'à dater de la réduction des frappes d'argent dans les pays à étalon d'or et à étalon boiteux, la production croissante du métal blanc n'a pas trouvé de contre-partie suffisante sur le marché.

Le fléchissement progressif de la demande, en provoquant un avilissement correspondant des prix, aurait dû amener automatiquement une limitation de l'offre et, sinon une stabilisation des cours, du moins l'arrêt de la baisse continue. C'est à peu près ce qui se passa de 1894 à 1915. Bien que, pendant la seconde moitié de cette période, la production eût augmenté de 20 p. 100, grâce à l'entrée en ligne des fameuses mines du Cobalt District, au Canada.

Vint la guerre de 1914, qui, rendant les Alliés tributaires, pour leur ravitaillement, des pays à monnaie d'argent, donna à l'extraction une impulsion nouvelle, à la suite de laquelle les records établis précédemment, de 1911 à 1913, ont été largement dépassés par les producteurs à partir de 1923. Dès 1921, les cours de l'argent étaient retombés à un niveau qui, évalué en pouvoir d'achat des marchandises, était nettement inférieur à celui de 1913, mais, sous l'influence

de perfectionnements techniques, on s'était mis à produire l'argent à meilleur prix qu'avant la guerre.

Le traitement des minerais mixtes d'argent, de plomb, de cuivre et de zinc avait fait des progrès rapides, notamment en ce qui concerne la séparation de leurs éléments par flottage dans des liquides appropriés. Ces minerais mixtes avaient déjà largement contribué à accroître la production d'argent de 1908 à 1915. Après 1920, grâce à la construction en Amérique de vastes usines pourvues de l'outillage le plus moderne, ils ont inondé le marché. 60 p. 100 de l'argent extrait en 1928 dans le monde l'a été comme un sous-produit des métaux vils, dont les débouchés étaient en apparence illimités. Certains producteurs ont pu pratiquer une sorte de dumping de l'argent.

Le motif le plus puissant de la baisse n'était cependant pas là. Il résidait dans la masse des stocks. Quand il s'agit du cuivre, du plomb ou du zinc, seule une faible partie des quantités accumulées par le travail de l'homme est susceptible de peser sur les cours sauf en cas de hausse tout à fait anormale. Le reste peut passer pour définitivement immobilisé dans des emplois domestiques ou pour détruit, soit par l'usure, soit par des transformations chimiques.

Il n'en est pas de même pour les métaux précieux. La vaisselle plate de Louis XIV, comme le veau d'or des Hébreux, a pu retourner à la fonte un jour de nécessité. La meilleure autorité en matière de questions monétaires d'Extrême-Orient, M. E. Kann, a évalué les stocks d'argent de l'Inde et de la Chine, au début de 1930, à vingt-cinq fois la production mondiale d'argent de l'année 1929. Pour le cuivre, à titre de comparaison, les stocks visibles représentaient à la même époque moins du quart de la production de l'année écoulée; ceux d'argent étaient donc relativement cent fois plus forts.

L'or est dans le même cas, puisque ses stocks mondiaux, monétaires ou non, valent cinquante fois la production annuelle. Mais les banques centrales et les Trésors publics en détenaient la moitié en 1925, et, quoique cette proportion ait diminué depuis, d'année en année, il ne semble pas que la maîtrise du marché puisse leur échapper. Les stocks d'argent, au contraire, répartis surtout en Asie, sont pratique-

ment soustraits à tout contrôle. Des événements politiques, une mauvaise mousson, les inondations du Fleuve Jaune, peuvent troubler brusquement le rythme régulier de leurs apparitions sur le marché. C'est ce qui a amené l'abandon progressif de l'étalon monétaire d'argent depuis 1872, d'abord par l'Europe et les pays anglo-saxons, puis par l'Amérique latine et par une partie de l'Asie, en une série d'étapes dont la dernière a été marquée en 1930 par la stabilisation du kran persan.

La raison d'être de ces stocks est sans doute que l'Asie, fidèle à ses habitudes millénaires, a thésaurisé l'argent que les marchands occidentaux, à partir de la découverte de la route par le Cap de Bonne-Espérance, lui apportaient de l'Amérique espagnole en échange de ses produits d'exportation. On s'expliquerait ainsi, du reste, que la dépréciation du métal blanc, après s'être amorcée soudain au XVIe siècle, avant même que des quantités d'argent très importantes aient eu le temps de traverser l'Atlantique, ait progressé par la suite très lentement durant deux siècles et demi, bien que, de 1493 à 1850, le monde ait produit trente fois plus de métal blanc que de métal jaune.

Quoi qu'il en soit, à partir du moment où l'étalon d'argent a commencé d'être délaissé, le cercle vicieux se fermait. A l'argent vierge produit en quantités croissantes venait s'ajouter, chaque année, une quantité également grandissante d'argent démonétisé. Cependant, les pays restés fidèles au métal blanc voyaient leur nombre s'éclaircir et ils étaient amenés à absorber une proportion de plus en plus forte des disponibilités annuelles. Ainsi, pendant que ces disponibilités passaient de 260 millions à 311 millions d'onces d'argent fin de 1924 à 1929, le pourcentage acheté par l'Inde et la Chine, restés les deux seuls consommateurs importants, s'élevait en même temps de 57 à 70 p. 100.

Ces importations d'argent, ayant nécessairement pour contre-partie des exportations de marchandises ou des importations de capitaux, poussaient l'Inde et la Chine à se vider de leur substance au profit des pays à étalon d'or et à s'endetter envers eux, tout en faisant de l'inflation intérieure, sans le savoir, comme M. Jourdain faisait de la prose. L'Inde

ayant échappé en partie à ces conséquences, c'est finalement la Chine qui a subi les effets extrêmes de la dépréciation de l'argent.

LES CONSÉQUENCES MONDIALES DE LA BAISSE DE L'ARGENT

L'argent, par sa baisse, a affecté directement trois catégories de pays : ceux qui le produisent, ceux qui le thésaurisent, enfin, et surtout, ceux qui l'ont conservé non seulement comme moyen d'épargne, mais comme étalon de leurs échanges intérieurs et extérieurs.

Les producteurs d'argent sont tous très touchés par la crise économique mondiale, mais il ne faudrait pas surestimer l'aggravation que le métal blanc a pu infliger à leurs souffrances. Pour s'en convaincre, il suffit de relever la valeur en monnaie or de la production d'argent de chacun de ces pays pendant la période de 1926 à 1928, c'est-à-dire avant le déclin prononcé des cours, et de mettre en regard le chiffre de leurs exportations.

On constate ainsi qu'aux États-Unis, au Canada, en Australie, au Chili, en un mot partout sauf au Mexique, au Pérou et en Bolivie, la valeur de l'argent extrait des mines et qui n'a d'ailleurs pas été entièrement exporté, équivaut à moins de 1 p. 100 de la valeur des exportations. Le Mexique est en fait le seul pays producteur d'argent que la baisse de ce métal ait privé d'une ressource indispensable à son économie.

L'ensemble des producteurs n'a conservé que des stocks modestes d'argent, et le métal a été entraîné par les courants d'échanges commerciaux vers les pays de l'Océan Indien et du Pacifique auxquels il faisait naturellement défaut. Cette gigantesque électrolyse continue. Dans les dix premiers mois de 1930, l'Inde et la Chine ont reçu 184 millions d'onces, autrement dit un peu plus de la production mondiale, pour une valeur de 1 860 millions de nos francs.

Pour analyser les effets de cet afflux de métal, il faut distinguer entre les pays qui ont stabilisé leur monnaie par rapport à l'étalon d'or, tout en conservant l'habitude de thésauriser en argent, et ceux qui en sont encore au régime

de l'étalon d'argent. Le type des premiers est l'Inde, le type des seconds est la Chine. Cette distinction correspond, d'ailleurs, non par hasard, à une différence de statut politique. La première catégorie comprend les peuples soumis à la tutelle occidentale, c'est-à-dire non seulement l'Inde, mais la Malaisie, les Indes Néerlandaises, le Siam, les Philippines et notre Indochine. La seconde réunit les États qui ont bénéficié, si l'on peut dire, de la rivalité des puissances occidentales et qui sont demeurés en principe indépendants : groupe disparate dans lequel ne figurent, à part la Chine, que des unités de second plan : l'Abyssinie et l'Afghanistan. La Perse vient d'en sortir en s'adressant à des conseillers financiers allemands.

L'Inde n'a vu sa monnaie stabilisée par rapport à l'étalon d'or, qu'en 1926, mais, depuis 1893, elle l'avait détachée de l'étalon d'argent en mettant fin à la frappe libre des roupies. Son Gouvernement a pu, grâce à cette barrière, maintenir un rapport relativement stable entre la roupie et la livre sterling.

En temps normal, l'excédent favorable de la balance commerciale, qui aurait dû se traduire par une dépréciation du sterling, pouvait, en effet, être partiellement compensé par les paiements que la colonie devait, à divers titres, faire à la Métropole. Pour le surplus, l'équilibre pouvait être assuré par des importations d'or et d'argent et par la constitution à Londres d'une réserve en monnaie or appelée à jouer si, en cas de mauvaise récolte, la balance menaçait de pencher dans l'autre sens.

La crise mondiale de 1907-1908, aggravée par une insuffisance des pluies de mousson dans l'Inde, ne s'est traduite, pour la roupie, que par une dépréciation momentanée de 1 1/2 p. 100. Inversement, lorsque la guerre de 1914 à 1918 obligea l'Angleterre à faire dans l'Inde des dépenses sans précédent, la dépréciation du sterling, par rapport à la roupie fut, lors de la pointe extrême de 1919, presque cinq fois moins forte que vis-à-vis de l'argent-métal. Dans la tourmente actuelle, la valeur or de la roupie n'a fléchi jusqu'à présent que d'un quart de penny au-dessous du taux de stabilisation de 18 pence adopté en 1926, et, si le commerce d'exportation

y a perdu un stimulant artificiel, les affaires, suffisamment troublées par d'autres causes, se sont vu épargner du moins un facteur supplémentaire d'incertitude.

La même remarque s'appliquerait aux Indes Néerlandaises, qui ont ajusté leur monnaie à celle de la mère patrie dès 1877 en ce qui concerne Java, et de 1906 à 1908 dans les autres îles. Elle conviendrait aux Philippines, qui ont reçu l'étalon d'or en 1903, à la Malaisie Britannique, qui en a été gratifiée en 1906, au Siam, qui n'y est venu qu'en 1928, mais qui, à dater de 1902, était lié au sterling. Par contre, l'Indochine française et la Perse ont subi jusqu'à une date récente les inconvénients de l'étalon d'argent.

Dans tous ces pays, l'argent a cependant continué à circuler comme monnaie. Ce n'était plus qu'une monnaie fiduciaire, mais les populations n'ont pas eu conscience de cette dégradation du métal blanc. Elles ont continué à s'en servir sous forme de pièces, de lingots ou de bijoux, pour satisfaire à ce qu'on est convenu d'appeler leurs habitudes de thésaurisation.

Cette expression donne toutefois une idée imparfaite et presque inexacte de la fonction que l'argent remplit en Orient. Malgré le grand développement qu'ont pris depuis la guerre les sociétés anonymes par actions uniquement constituées par des capitaux indigènes, et sous une direction purement indigène, l'Inde est restée aux trois quarts un pays de grands et petits domaines agricoles, indivisément détenus par des familles qui sont de véritables clans, et la forme usuelle, non seulement de la propriété mobilière, mais de la propriété individuelle, est la possession de métaux précieux.

De ce cœur qu'est le marché de l'or et de l'argent de Bombay, un des quatre grands marchés du monde avec Shanghaï, Londres et New-York, les métaux précieux se répandent chez les rajahs, chez les grands propriétaires fonciers de l'intérieur et jusque dans le plus humble des 620 000 villages hindous de moins de 1 000 habitants. Ils s'y portent aux saisons de l'année où le paysan, ayant récolté, songe à épargner, à rembourser et, parfois, emprunte à nouveau pour s'acquitter de ses obligations sociales, et pour jouir du fruit de son travail. Ils s'y dirigent en masse dans les années où le climat

et la terre sont généreux. Ils refluent vers Bombay aux saisons où il faut payer tant bien que mal les frais des futures récoltes, verser les intérêts, réaliser ce que l'on a, se serrer la ceinture. Ce reflux prend parfois l'allure d'une liquidation générale, quand les pluies ont manqué, quand une épidémie a passé.

L'or occupe peut-être, en valeur chiffrable, une place prépondérante dans cette circulation, mais socialement, c'est le métal blanc qui l'emporte, parce que les moyens de la masse sont beaucoup trop faibles pour qu'elle achète de l'or. Son bas de laine est rempli d'argent comme sont faits d'argent les bijoux qui constituent là-bas la seule fortune personnelle de la plupart des femmes, leur seule garantie d'indépendance relative après que le mariage les a arrachées du foyer maternel pour les agglomérer à une famille étrangère. La période de l'année où la demande d'argent culmine sur le marché de Bombay est celle qui précède la saison des mariages hindous. Comme ces mariages se font en mai, dans le court intervalle de répit que la vie agricole ménage aux cultivateurs entre la récolte du printemps et le début de la mousson, qui ramène les travaux préparatoires à la récolte d'hiver, on voit que le va-et-vient de l'argent s'accorde dans l'ensemble aux grands phénomènes naturels, dont l'impulsion se communique à toute la vie sociale. On dira que d'autres formes de la richesse pourraient s'acclimater et jouer le même rôle. Pourquoi pas les valeurs mobilières? Pourquoi pas d'autres formes modernes du crédit? Mais il faudrait du temps et de grands changements pour accoutumer la population à ces formules, dont on ne peut pas dire d'ailleurs qu'elles lui conviendraient sûrement. Les Orientaux ont appris, au cours des siècles, à se méfier des valeurs que l'arbitraire de leur Gouvernement peut modifier, au rebours des indications de la nature.

La Chine, comme l'Inde, a été touchée dans son épargne par la baisse de l'argent, mais de plus, elle a vu sa monnaie, multipliée hors de toute proportion avec ses ressources et ses besoins, s'affaiblir graduellement. Il est nécessaire de marquer ici que, si l'argent a été la cause apparente de cette dépréciation, la cause profonde réside ailleurs. Il ne faut pas voir la Chine seulement à travers les paysages prometteurs de la rivière de Canton, du bas Yang-Tsé-Kiang, du Sé-

Tchouen, de la plaine sans fin du Fleuve Jaune, des terres fertiles du Tchi-li et de la Mandchourie; elle contient également d'immenses étendues pauvres, régions de collines pierreuses et de montagnes, d'où essaiment les émigrants qui vont former les ruches des grandes villes et des rizières. N'oublions pas qu'elle a vécu sur elle-même jusqu'au milieu du XIXe siècle et qu'à partir du moment où l'Occident a entrepris d'y écouler en masse ses produits, elle n'a pour ainsi dire pas cessé d'avoir une balance commerciale défavorable.

Ce qui lui a permis d'importer malgré tout de l'argent, ce sont, d'une part, les emprunts extérieurs, expédients temporaires et non sans danger, mais c'est surtout le travail acharné des Chinois qui, en surnombre chez eux, vont chercher leur vie dans l'Insulinde, en Indochine et dans les mers du Sud et qui rapatrient toutes leurs économies.

Ces Chinois du dehors ont conservé, au milieu de populations accoutumées à une existence plus facile, leurs habitudes d'assiduité et d'épargne. Soit comme coolies, soit comme marchands, depuis le porteur de pacotille jusqu'au grand négociant importateur, soit comme industriels, propriétaires de mines ou de rizeries, et tous, plus ou moins, comme prêteurs d'argent, ce sont eux qui ont empêché l'économie chinoise de fléchir plus tôt sous l'excès de ses achats à l'extérieur.

Le rôle de l'argent métal en Chine, depuis des siècles, était passif : celui d'un garde-fou, si l'on veut. Revenons en arrière jusqu'à la Chine stable et relativement prospère que les Ming avaient faite et que la dynastie mandchoue avait maintenue. Cette Chine-là avait une vieille expérience de ce qu'il ne faut pas faire en matière de monnaie. Les Chinois ont consigné dans leurs annales les désordres causés par le papier-monnaie au temps de Charlemagne et pendant tout le Moyen Age. En fait d'altérations de monnaies, ils n'ont d'ailleurs rien eu à nous envier. Aussi, quand les Occidentaux, après les guerres de la Révolution et de l'Empire, ont éprouvé le besoin de chercher jusqu'en Extrême-Orient les débouchés pour la surproduction de crédit qui accompagnait déjà le passage au temps de paix, ont-ils trouvé une Chine prudemment fermée aux importations de marchandises. Elle se bornait

à vendre sa soie, son thé et sa porcelaine contre les piastres frappées au Mexique à l'effigie de Charles III et de Charles IV d'Espagne : objets de luxe contre espèces sonnantes. Sa circulation monétaire consistait surtout en cuivre. Les pièces d'argent nationales étaient rares. On ne savait pas les frapper, on les fondait, ce qui en rendait la contrefaçon facile. La plus grande partie de l'argent qui servait de base aux transactions commerciales circulait en lingots, essayés et poinçonnés par des maisons de confiance. Ce dernier trait n'a pas encore changé, mais le dollar d'argent et le dollar papier, les pièces divisionnaires contenant plus ou moins d'argent et les innombrables pièces de cuivre qui ont succédé aux sapèques, ont véritablement pullulé.

L'ouverture de la Chine au commerce étranger à partir de 1841 ne se traduisit d'abord que par un léger excédent d'imports. En 1864, le commerce extérieur de la Chine ne dépassait guère au total 4 milliards de nos francs actuels, soit 10 francs par tête d'habitant. En 1885, il excédait de peu 5 milliards et, en 1895, 6 milliards. C'est alors que brusquement l'allure de la progression changea : 14 milliards en 1910, 32 milliards en 1927 et 37 milliards en 1929. En même temps, le déficit de la balance commerciale, qui n'avait été que de 9 p. 100 en moyenne de 1864 à 1885, passait à 22 p. 100 de 1885 à 1895, et à 32 p. 100 de 1895 à 1910. Après la guerre de 1914-1918 qui l'avait presque annulé, il est revenu à 22 p. 100 en moyenne depuis 1920 ou, plus exactement, à 25 p. 100, si l'on tient compte des intérêts des emprunts que la Chine a contractés à l'étranger.

Ces chiffres ne font que rendre manifeste la modification soudaine imprimée à l'équilibre financier de la Chine à partir de la guerre sino-japonaise de 1894. La Chine, tenue de payer au Japon une indemnité de 38 millions de livres sterling, se mit à emprunter en Europe en monnaie or. La répression internationale qui suivit l'insurrection des Boxers en 1900 lui ajouta le poids d'une nouvelle dette et donna libre carrière à la politique de la pénétration économique et des sphères d'influence. Étant entièrement décentralisée, la Chine était mal préparée à réagir. Elle fut passive. Le besoin de ressources du Gouvernement de Pékin et dans les provinces conduisit

tout droit à une inflation monétaire inimaginable. Avec du matériel moderne importé d'Angleterre et des États-Unis, toutes les autorités se mirent à frapper à qui mieux mieux des pièces d'argent et de cuivre. Les troubles profonds apportés par cette inflation à l'économie intérieure furent une des causes de la chute de la dynastie.

L'anarchie, qui n'a guère cessé de régner depuis la Révolution de 1911, n'a fait qu'aggraver la situation monétaire en superposant à de nouvelles frappes massives de bronze et d'argent des émissions de papier-monnaie et de billets de banque exigés par les divers généraux. Après l'emprunt extérieur de 1913, les emprunts intérieurs plus ou moins forcés se sont succédé à une cadence rapide. En même temps, les besoins de la guerre civile accroissaient les achats au dehors et il fallait payer les intérêts des emprunts anciens pour ne pas perdre tout crédit. Au milieu de cette confusion, la Chine a laissé passer l'occasion, que lui offrait la grande guerre, de consolider sa propre situation vis-à-vis de ses créanciers extérieurs dans l'embarras.

Dans cette évolution logique vers une catastrophe financière, la baisse de l'argent n'a pas été, on le voit, le facteur principal. Depuis un an, elle a été elle-même aggravée en Chine par les progrès de la crise économique dans le monde. Nous avons vu que le déficit de la balance commerciale chinoise était principalement comblé par les envois de capitaux des fils de Han établis à l'étranger. Ceux-ci ont connu une prospérité inouïe au temps où l'Occident achetait aux plus hauts prix l'étain, le caoutchouc et tous les produits tropicaux. Beaucoup d'entre eux sont aujourd'hui ruinés et c'est leur ruine qui a précipité la baisse de l'argent.

COMMENT LES REMÈDES PROPOSÉS CONDUISENT TOUS A UNE NOUVELLE INFLATION

Nous avons eu peine, dans l'analyse qui précède, à tracer une démarcation entre les maux causés par la baisse des prix de toutes les marchandises et ceux que l'on pourrait imputer à la baisse de l'argent.

L'Inde est atteinte dans ses réserves par la dépréciation

du métal blanc, mais, si elle est dans une situation grave et soutient difficilement son change, c'est parce que ses produits se vendent mal depuis un an.

Quant à la Chine, fût-elle rentrée dans l'ordre, elle ne peut pas exporter la contre-valeur de ce qu'on voudrait lui faire acheter. La soie et le thé, qui ont été de tous temps les deux éléments essentiels de sa balance commerciale, sont fortement concurrencés dans le monde par les envois du Japon, de Java, de l'Assam et de Ceylan. Les stocks de thé à Londres étaient au début de 1930 les plus élevés que l'on ait jamais connus. Le Gouvernement nippon garantit, à l'heure actuelle, pour deux milliards et demi de francs d'avances faites par les banques japonaises à l'industrie nationale de la soie. Un troisième produit, qui avait distancé de loin ces dernières années en tonnage et en valeur les autres exportations de la Chine, le soja de Mandchourie, subit le contre-coup de la crise qui atteint tous les oléagineux; ses cours ont fléchi, en 1930, de 30 p. 100 et ses expéditions de 36 p. 100.

Enfin, si l'appoint invisible fourni aux exportations chinoises par les remises de fonds des Chinois établis à l'étranger a considérablement diminué, ce n'est pas l'argent qui est en cause, car ces Chinois perçoivent leurs bénéfices et les transfèrent en monnaie or; c'est le fait que l'activité générale s'est ralentie brusquement d'un tiers.

La baisse de l'argent et la crise économique mondiale nous paraissent donc indissolublement liées, nul d'ailleurs ne le conteste. Mais où est la cause? Où est l'effet? Quel remède, par conséquent, convient-il d'appliquer?

Il y a deux moyens techniques de remédier aux inconvénients causés par la dépréciation de l'argent : l'un consiste à laisser les prix du métal devenir ce qu'ils voudront, mais à stabiliser en or la monnaie des pays qui ont conservé l'étalon d'argent; l'autre va jusqu'à stabiliser le prix du métal argent lui-même. Nous allons voir que, dans les circonstances actuelles, le résultat serait le même dans les deux cas : une nouvelle inflation de crédit dans le monde entier.

Plaçons-nous dans la première hypothèse, celle de la stabilisation de la monnaie chinoise par rapport à l'or. Ni dans le projet du Dr Vissering qui remonte à 1912, ni dans celui

du Dr Kemmerer qui date de la fin de 1929, il n'est question de gratifier la Chine d'une circulation effective de pièces d'or, qui, en raison des habitudes de thésaurisation, immobiliserait, objecte-t-on, une partie des réserves d'or monétaires servant de support au crédit bancaire du monde entier. Comme dans les autres pays qui sont ralliés à l'étalon d'or, l'argent circulerait en pièces ayant une valeur nominale sensiblement supérieure à la valeur réelle de leur poids de métal fin.

La convertibilité de cette monnaie fiduciaire serait assurée par les soins d'un organe central, un bureau monétaire dépendant du Ministère des Finances chinois dans le cas du projet Kemmerer. Ce bureau permettrait aux Chinois de changer à un taux fixe la nouvelle monnaie contre des traites libellées en livres et en dollars, sur Londres et sur New-York, et il conserverait, bloquées dans ses caisses, les espèces ainsi reçues. Les traites qu'il délivrerait en échange seraient tirées par lui sur un fonds, qu'il aurait préalablement constitué par voie d'emprunt à Londres et à New-York et qu'il alimenterait au moyen des bénéfices nets laissés par les opérations de frappe. Le Dr Kemmerer a estimé que ces bénéfices dépasseraient 8 milliards de nos francs, si l'on donnait à la Chine la circulation d'argent strictement indispensable à ses besoins. Aux espèces s'ajouteraient d'ailleurs des billets de la banque d'État et des monnaies de cuivre.

La difficulté est que personne ne sait, même approximativement, quelle est la circulation effective de signes monétaires en Chine, étant donné qu'il y a eu plus de vingt ateliers des monnaies fonctionnant simultanément et sans contrôle central pour le compte d'autorités variées, que les billets de banque ont foisonné également sans aucune retenue, qu'il a été répandu des quantités de fausses pièces divisionnaires et de fausses pièces de cuivre et qu'enfin la majeure partie de l'argent destiné à régler les grosses transactions commerciales consiste, comme nous l'avons dit, en lingots, que le premier venu peut faire fabriquer et poinçonner chez les « loofangs » de Shanghaï et d'ailleurs.

Joignons à cela les billets à ordre variés que les Chinois sont habitués à se repasser comme des billets de banque et

nous aurons une idée des demandes de frappes métalliques et d'émissions de billets auxquelles le Gouvernement chinois aurait à faire face, par l'intermédiaire de sa banque centrale, s'il ne veut pas que le nouveau régime se traduise aussitôt par une disette de monnaie et par la stagnation des affaires. Ce serait une grande tentation pour la République chinoise, à laquelle ses administrés et ses amis de l'étranger demanderaient probablement d'être, avant tout, comme disait M. Bergeret, la facilité.

L'obligation d'assurer la conversion de cette monnaie en livres et en dollars nécessite, dans le plan Kemmerer, le maintien d'un fonds de réserve en or ou en devises égal au moins à 35 p. 100 du montant total de la circulation, et il est prévu qu'un expert étranger sera adjoint à la Commission monétaire nationale chargée de mener à bien la réforme. Or le déficit de la balance commerciale ne pourra que s'accentuer, du fait que la stabilisation doit donner une vive impulsion aux importations. D'autre part, les remises de fonds des Chinois du dehors n'ont aucune raison d'augmenter, tant que la prospérité ne sera pas revenue dans les pays où ils ont émigré. Il en résulte que, si la crise économique dure, la Chine, tout en ayant l'étalon d'or, sera réduite à emprunter à l'étranger, pour soutenir son change, des sommes proportionnées à l'augmentation de sa circulation intérieure. Ceci peut conduire à des dénouements divers, dont aucun ne présente toutefois les avantages cherchés.

On peut admettre, en premier lieu, que la Chine tâcherait de comprimer sa circulation intérieure et, par suite, ses achats à l'extérieur, de manière à ne pas multiplier les emprunts destinés à raffermir son change. Dans ce cas, les affaires resteraient dans le marasme, malgré le changement d'étalon monétaire. D'autre part, les pièces actuelles d'argent et même de cuivre, étant échangeables contre la monnaie nouvelle tandis que les lingots ne le sont pas, feraient prime sur les lingots. La fuite devant l'argent métal se généraliserait et il y aurait de beaux jours pour la fabrication de fausses monnaies, cette plaie traditionnelle du pays.

Passons à une deuxième hypothèse, celle où le Gouvernement chinois, soit pour que les affaires reprennent, soit pour

ses besoins de trésorerie, lâcherait la bride aux émissions d'espèces sonnantes et de billets, comme il l'a fait si souvent déjà. Il se présenterait alors une alternative : les prêteurs étrangers se refuseraient à soutenir le change ou consentiraient au contraire à remettre au jeu les sommes nécessaires.

Dans la première éventualité, la monnaie chinoise serait bientôt aussi dépréciée qu'aujourd'hui. La seule différence serait qu'elle consisterait en espèces monnayées, au lieu de se composer de lingots et que les anciens possesseurs de lingots auraient perdu les 8 milliards de francs constituant les bénéfices de frappe du Gouvernement, ces milliards ayant finalement passé à l'étranger en échange de produits importés.

Dans le second cas, les banques occidentales souscriraient d'importants emprunts chinois, ce qui reviendrait pour elles à fournir, sans rien ajouter à leurs réserves d'or, la contrepartie de l'expansion donnée au crédit en Chine. C'est la politique d'inflation que New-York et Londres pratiquent, bon gré mal gré, vis-à-vis de l'Amérique latine et de leurs autres débiteurs en difficultés et qu'on reproche à la France de ne pas suffisamment seconder par son or.

Laissons maintenant le projet Kemmerer. D'autres plans tout récents suggèrent une mesure plus radicale : la stabilisation de l'argent métal par rapport à l'or, c'est-à-dire un retour au bi-métallisme. Il ne peut être question de les examiner ici, mais il nous paraît qu'ils conduisent logiquement à une inflation encore plus forte que le système précédent et voici pourquoi.

Quand on parle de rendre invariable le rapport des valeurs de l'argent et de l'or, il faut prendre garde que l'on entend lier deux métaux dont le potentiel de crédit diffère du tout au tout. D'après les statistiques du rapport provisoire de la Délégation de l'or, le monde possédait en 1913 un stock d'or monétaire de 8 milliards et demide dollars sur lequel s'appuyaient 59 milliards et demi de dollars en billets en circulation et de dépôts à vue ou à terme dans les banques, soit 7 dollars-crédit pour un dollar-métal. A cette époque, un poids donné d'or valait environ 33 fois plus que le même poids d'argent. Il en résulte qu'une once d'or, ajoutée aux stocks

monétaires de ce métal, pouvait créer autant de crédit-or que 231 onces d'argent.

En 1928, les stocks d'or monétaires n'ayant que légèrement dépassé 10 milliards et demi de dollars, tandis que les billets en circulation et les dépôts atteignaient un total de 129 milliards et demi, on avait 12 dollars-crédit pour un dollar-métal. Cette même année, l'or valait en poids 35 fois plus que l'argent et en puissance de crédit, par conséquent, 420 fois plus. Il vaut au début de 1931 au moins 850 fois plus, l'argent ayant baissé encore de moitié par rapport à l'or, qui de son côté sert de base à plus de crédit qu'en 1928. Nous mesurons ainsi la portée surprenante de l'inflation développée à l'occasion de la guerre de 1914-1918.

Les stocks d'argent présumés de l'Inde et de la Chine réunis atteindraient, d'après M. E. Kann, 7 milliards d'onces de métal fin, c'est-à-dire presque la moitié de l'argent produit dans le monde de 1493 à 1930. Au cours actuel, ils ne valent guère plus de 2 milliards de dollars, alors que le montant des capitaux frais émis en un an aux États-Unis seulement a été en moyenne de 1926 à 1930, peu inférieur à 8 milliards de dollars. Grâce à l'élasticité du crédit, les États-Unis peuvent créer en trois mois l'équivalent en monnaie or d'une quantité d'argent que le monde mettrait vingt-huit ans à extraire des mines, au rythme actuel de la production et qui représente, pour l'Inde et pour la Chine, l'épargne de plusieurs siècles peut-être. Si l'on rend cette épargne convertible à un cours fixe en monnaie-or et si l'on cherche à la mobiliser, combien de milliards s'ajouteront aux 129 milliards et demi de dollars-crédit déjà existants?

C'est encore à l'inflation, que tendent les projets d'emprunts argent débattus depuis le début de novembre dans les journaux financiers de Shanghaï, de New-York, de Londres et même de Montréal. Il s'agit en substance pour les États-Unis et le Canada, qui ne peuvent écouler en ce moment ni leur argent-métal, ce qui leur cause un manque à gagner et une perte d'intérêts, ni leur blé, ce qui représente pour eux une perte sèche et la perspective de troubles intérieurs assez graves, il s'agit pour ces deux puissances de prêter aux Chinois leur excédent d'argent, pour qu'au moyen de cet argent,

ceux-ci leur achètent l'excédent de blé. On envisage que les Chinois seront autorisés à rendre l'argent en nature, mais il est probable qu'ils devront rendre un jour le blé en or et cette alchimie ne leur inspire pas confiance, d'après les interviews de leur ministre des Finances, le Dr Soong.

La condition *sine qua non* d'un tel emprunt est, toutefois, que le Gouvernement de l'Inde cesse la vente de ses réserves monétaires d'argent sur le marché de Shanghaï. Ces ventes ont été dénoncées dernièrement encore, avec une certaine indignation, par le sénateur américain Pittman, l'auteur du *Pittman's act* de 1917, comme une des causes principales de la baisse des cours. On peut faire observer à ce sujet que les ventes de l'Inde, qui porteront au maximum sur un total de 240 millions d'onces d'argent, ne chargent les Chinois, à la cadence actuelle, que de quelque trente millions d'onces d'argent par an, tandis que l'emprunt recommandé par le sénateur Pittman leur en ferait absorber d'un coup un milliard.

Loin de nous l'idée de jeter l'anathème par principe à l'inflation. Elle a quelquefois du bon pour arracher les sociétés humaines à l'engourdissement, renouveler leurs cadres et libérer les forces qui fermentent. La majorité des hommes n'est pas comme le Taciturne : elle a besoin de beaucoup espérer pour entreprendre et de réussir souvent pour persévérer. Les périodes d'inflation sont celles où l'espérance et le succès pénètrent partout, comme le soleil dans une futaie abattue. Sans l'impulsion que les mines du Laurium ont donnée à la civilisation grecque, nous n'aurions peut-être pas eu l'Acropole, et M. Keynes a probablement raison de faire ressortir, dans les chapitres historiques de son nouveau *Traité de la Monnaie*, l'influence vivifiante qu'a exercée à partir de l'an 1500, en se propageant à travers l'ancien continent, l'onde de crédit lancée d'Espagne par la découverte des trésors et des mines de l'Amérique. Ce n'est pas par hasard que le XVIe siècle a été partout un grand siècle.

Mais il en est de l'inflation comme des autres stimulants : ce n'est pas une nourriture. Employée sans cesse, elle incite l'organisme à épuiser ses réserves. Elle le laisse affaibli. *Post inflationem animal triste*, pourrait dire le latin. Il ne faut pas

aller à l'encontre de la nature, qui a ses heures d'épargne et de labeur souterrain.

Il y a une autre raison pour ne pas recourir de nouveau à l'inflation : c'est que toute création de crédit, comme toute accumulation de capital d'ailleurs, n'est en définitive qu'une traite tirée sur le travail de quelqu'un. On ne peut pas multiplier ces traites sans s'inquiéter de l'accroissement de la population et de la somme de travail qu'il sera possible d'obtenir par tête d'habitant nouveau de la planète. Il faut tenir compte non seulement des différences de climat, de races, de structures sociales, mais encore du fait que l'amélioration des conditions d'existence entraîne la diminution du nombre des naissances et des heures de travail. Il est entendu que le machinisme a multiplié les moyens de l'homme, mais il n'a pas fait de l'*homo economicus* une machine que l'on puisse accoupler impunément, à n'importe quelle vitesse, à la mécanique du crédit.

CONCLUSION

Le monde ne souffre pas tant d'avoir abandonné l'étalon monétaire d'argent, que d'avoir fait de l'étalon d'or un usage contraire aux suggestions de l'expérience et du bon sens. Mais cette déviation est elle-même un grand phénomène historique, dont il faut embrasser l'ensemble pour situer à sa vraie place le problème de la monnaie d'argent.

La découverte de l'Amérique, avec ses conséquences sur la production des métaux précieux, a conféré aux peuples occidentaux des droits à faire valoir sur les richesses accumulées et sur le travail des pays asiatiques. Incitée par ses premiers bénéfices à fournir un effort croissant, l'Europe a pu s'outiller, dès le XVIIIe siècle, pour conquérir le monde. Après un premier départ, troublé par les conflits franco-britanniques de 1756 à 1815, qui ont laissé un volumineux résidu d'inflation à résorber, l'envolée s'est manifestée dans la seconde moitié du XIXe siècle, avec l'aide de la machine, des armes à tir rapide et, dans l'ordre financier, des découvertes d'or de l'Australie et de la Californie. Conquête militaire dans la forme, économique au fond. L'Occident cherchait

des produits alimentaires à bon marché pour nourrir sa population, au fur et à mesure qu'elle se déplaçait des campagnes vers les villes manufacturières. Il lui fallait aussi une abondance de matières premières pour ses industries, et des débouchés pour l'excédent de production qu'il ne pouvait pas absorber lui-même. La suppression de l'esclavage devait être compensée par le développement d'un commerce privilégié, maintenu au moyen de vassalités politiques. C'est alors que l'étalon d'argent fut abandonné et, à partir de 1875, tandis que continuait la pénétration depuis longtemps commencée, la réforme monétaire y mêla ses effets.

Ces effets, nous les avons analysés chez les peuples qui continuaient à utiliser l'argent comme moyen de thésaurisation et comme instrument de circulation monétaire. Nous les avons reconnus dans la dépréciation de l'épargne, dans l'inflation intérieure de crédit. Les pays industriels d'Occident, d'autre part, se trouvèrent détenir le monopole effectif du crédit-or. Ils s'en servirent pour réaliser progressivement une inflation sans précédent, dont ils tirèrent d'abord des avantages proportionnés, mais dont ils commencent à subir les inconvénients. Ils purent anticiper largement sur l'avenir et multiplier les applications profitables des découvertes qu'ils faisaient à la surface du globe et dans le domaine des connaissances scientifiques. Leur conquête de la terre progressa à pas de géant. En revanche, ils accélérèrent la transformation économique qui se serait inévitablement accomplie chez leurs vassaux d'outre-mer.

Cette transformation est identique à celle des colonies anglaises d'Amérique à la fin du XVIIIe siècle. Elle n'a rien à voir avec la nature de l'étalon monétaire, car elle s'est déroulée en Chine, comme dans l'Inde, au Japon, en Australie, dans l'Amérique latine, en un mot dans toutes les régions autrefois tributaires de l'Europe et des États-Unis. La population augmente; son éducation se fait, ses besoins s'affirment et, au premier rang de ceux-ci, le besoin d'indépendance. Des industries nationales se créent et bientôt elle réclament des protections douanières et des primes. Le désir naît de fabriquer et de doser soi-même son crédit. Les relations commerciales avec l'extérieur se modifient. Cette métamorphose s'accomplit

depuis quelques années autour de nous avec la rapidité d'un changement de décors, et, s'il est juste d'ajouter que la guerre de 1914-1918 en a précipité l'accomplissement, il ne faut pas oublier que cette lutte à mort pour l'hégémonie mondiale, engagée par l'Allemagne contre l'Angleterre et gagnée par les États-Unis, avait été couvée par l'inflation et qu'elle a été génératrice d'inflation nouvelle, comme toutes les guerres d'ailleurs.

Le début de l'année 1931 voit s'achever à Londres la Conférence de la Table Ronde, un acte de plus dans le long scénario de l'émancipation de l'Inde, et appliquer en Chine pour la première fois un tarif douanier autonome et franchement protecteur. Le temps n'est pas loin où l'Europe, à son tour, devra protéger plusieurs de ses industries contre la concurrence chinoise et hindoue, comme elle est déjà obligée de les garantir contre la concurrence japonaise.

L'Occident reste chargé d'immobilisations industrielles considérables, qu'il aura peine à rémunérer et à amortir dans l'ère qui commence. Aura-t-il recours au subterfuge de l'inflation pour se masquer à lui-même cette désagréable réalité et pour en atténuer provisoirement les conséquences? Incontestablement assez forts pour contrôler pendant longtemps encore les réserves d'or du monde, comment les États-Unis comprendront-ils leur rôle de régulateur du crédit? L'usage qu'ils en ont fait depuis trois ans n'est qu'à moitié rassurant. L'histoire montre pourtant que tous les plans de domination universelle ont échoué finalement, moins par le choc de forces opposées que par la désagrégation des énergies employées à les réaliser. Il est peut-être temps pour les maîtres de la Terre de remettre de l'ordre dans leur maison. Il y a d'ailleurs aussi des Asiatiques de bon sens qui expriment le désir d'en remettre dans la leur. Si les uns et les autres y réussissent, chacun selon son génie, le problème de l'argent se résoudra de lui-même.

FRANÇOIS HERBETTE

CONQUÊTE[1]

Il était en culottes et jambières de cuir. Il avait changé sa veste contre un sarrau de grosse toile ocre, serré à la ceinture par une courroie, fendu sur le devant et coupé à mi-manches. Là-dessous, une chemise en toile kaki à col ouvert; un porte-cartes au flanc; et sur la tête le vieux casque beige de modèle insolite, qu'il avait dû ramener jadis de Rangoon ou de Hong-Kong.

D'abord, quoique la route fût profondément détrempée, cela n'alla pas trop mal. Les quatre buffles que mon Birman avait attelés à son chariot tiraient bien. « A cette allure, » calculai-je, « si les chiffres de Grean ne sont pas trop faux, nous en avons pour une dizaine d'heures. » On pouvait donc espérer atteindre la Rivière-Lente vers la tombée de la nuit, ou pas trop longtemps après. Ce qui me préoccupait davantage était la solidité de notre véhicule. On en avait retiré les ridelles pour y charger les caisses, et celles-ci — surtout la dernière, de beaucoup la plus encombrante — débordaient un peu de chaque côté de la plate-forme. Les roues étaient solides. Les essieux faisaient bonne impression. Mais toutes ces pièces manquaient de jeu et, au moindre obstacle de la route, exerçaient l'une contre l'autre, en criant, une pression que le poids de nos caisses aggravait. A la vérité, il eût fallu deux chariots pour transporter la charge que nous avions imposée à celui-ci. La sagesse commandait de rentrer à Chaysuen et de fouiller la place

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 janvier, 1er et 15 février.

jusqu'à ce que nous en eussions découvert un second. La sagesse... Peut-être n'espérais-je déjà plus rien. Être bloqués par la pluie à Chaysuen, ou rompre un essieu dix kilomètres plus loin me paraissait en somme assez indifférent. « Puisque Grean commande, puisqu'il sait tout, qu'il se débrouille. » Et je me contentai, chemin faisant, de vérifier les liens de rotin qui attachaient les caisses au chariot.

La placidité des convoyeurs était plus incroyable encore : il s'agissait, non plus de mes recrues de la veille qui s'étaient éclipsées au moment de la pluie, mais de deux Siamois, les seuls sans doute dont Grean eût obtenu l'assistance au cours de son entretien du soir avec le Birman. Une fois de plus, il avait dû se montrer maladroit, prenant l'homme de haut, l'insultant peut-être. Le Birman n'avait pas voulu venir. Et les deux Siamois (deux convoyeurs, c'était trop peu en tous cas) m'inspiraient encore moins de confiance que l'équipe précédente. L'un d'eux, les jambes nues dans ses chaussures de cuir, un pantalon de toile sur les cuisses, nu-tête, marchait devant les buffles, une tige de bambou à la main. Le second, beaucoup mieux habillé, un chapeau de paille sur la tête, s'occupait à rouler et à fumer des cigarettes d'un assez bon tabac dont il portait une provision dans la poche de sa veste. Je ne sais si l'intention de ces deux hommes était d'arriver à la mine et d'en revenir, ni même s'ils possédaient la moindre notion sur les bêtes de trait. Je ne sais pas non plus ce qu'on avait pu leur donner ou leur promettre. Le fait est qu'ils paraissaient avoir été achetés par Grean, eux, les buffles et la charrette, et qu'ils marchaient sans se hâter ni se soucier de rien.

Le pays, plat d'abord, découpé à la sortie de Chaysuen de quelques rizières où des bœufs pataugeaient en soufflant, s'élevait doucement vers le nord par une suite d'ondulations transversales, de marches tapissées d'une sorte de fourrure verte que gonflaient jusqu'à l'horizon les flancs et les seins des collines. Çà et là, un bouquet de palmiers, un panache vert-d'eau, flottait dans le ciel. Parfois nous passions près d'une case isolée où les femmes, culottées à la mode du pays, la poitrine serrée d'une étoffe qui laissait leurs épaules nues, les cheveux en brosse, le visage large et les yeux très

doux, après avoir considéré notre char avec un certain étonnement, retournaient, à notre approche, à leurs vans à riz. Ces cases devinrent de plus en plus rares. La jungle, peu à peu, remplaça les prairies. Jungle submergée, que notre route traversait comme une digue, habitée de hérons, de sarcelles, et où seul témoignait du passage de l'homme, de loin en loin, érigé en plein silence, un *wat* de briques rousses suintantes de lichens. Il faisait moins chaud que la veille. Le plomb du ciel s'était un peu délayé. Contre tous les présages qui demeuraient inscrits là-haut, je me reprenais à espérer un sursis.

Grean, lui, continuait à être certain que nous l'obtiendrions. Une de ces certitudes magnifiques et exaspérantes que forge l'esprit, lorsque la foi n'y est plus et que tout vacille. De l'étui qu'il portait à la ceinture, il avait tiré sa carte; en marchant, de temps à autre, il la consultait.

— La dernière fois que vous êtes monté à la Rivière-Lente, combien de temps avez-vous mis?

— La dernière fois...

Son geste voulait dire : « Je ne m'en souviens pas... » Tout à coup il prêta l'oreille. Derrière nous, très loin sur la route, il semblait qu'on entendît le trot d'un cheval. Diffusé par une sorte de brouillard humide, le soleil papillotait. Soudain, par-dessus une touffe du fourré, nous aperçûmes un képi, puis un buste en uniforme; et ce buste s'agitait comme celui d'un homme à cheval.

— Le télégramme! Je te disais bien qu'elle me répondrait!

Supposer qu'un gendarme de Chaysuen nous courait après dans la jungle pour nous remettre la réponse de Stéphanie était si absurde que je haussai les épaules. Grean devint furieux. Le gendarme, par bonheur, arriva au galop de son poney, une bête poilue, à tête carrée, qui avait l'air de sortir d'un paysage chinois; et le plus ahurissant est qu'il portait en réalité un télégramme adressé à « *Daniel Grean, Chaysuen* ». Nous aurions reçu le prix de notre première tonne d'étain que Grean n'eût point paru plus heureux. Il déchira la bande. Une ombre passa sur sa figure.

— As-tu le code? — fit-il en jetant un regard par-dessus son épaule au chariot qui poursuivait sa route.

Pendant quelques minutes, le gendarme et lui s'entretinrent en siamois; il fut question du télégramme, du temps, de Binh, de moi; il fut même question, je le devinai, de la mine. De toutes les personnes que nous avions vues à Chaysuen, ce gendarme paraissait bien la plus étonnée de ce que nous étions en train d'entreprendre. Enfin, renonçant à convaincre des fous, il tourna bride et s'éloigna d'un pas vif.

— Cela ne peut venir que d'elle, — reprit Grean aussitôt.

Qu'il crût être aimé de Stéphanie, j'en étais sûr. Pour le télégramme je n'en aperçus que les premiers mots : *quvaxpogis qloxiipohr chadlrunuh*... Le reste était à l'avenant.

— Nous lirons cela dès que nous serons à la mine. D'ailleurs, je sais ce que cela veut dire.

En rejoignant le chariot, trois ou quatre minutes plus tard, j'eus le sentiment qu'un des coins de la plate-forme, vers l'avant, s'était affaissé. J'y jetai un coup d'œil par en dessous. Les écrous tenaient bon. La route par contre devenait exécrable. Elle était encore empierrée comme à la sortie de Chaysuen, mais non roulée. Au lieu de flaques d'eau éparses, on y rencontrait maintenant, dans les creux, de véritables mares où nous manquions nous perdre. Les convoyeurs n'y faisaient point attention. Grean lui-même ne bronchait pas. « Il ne veut rien laisser paraître. » Tout à coup, une exclamation, puis un ordre, arrêtèrent le chariot qui se colla en gémissant contre l'arrière-train des buffles.

Nous nous trouvions devant l'entrée d'un pont de bois établi à deux ou trois mètres au-dessus d'une petite rivière limoneuse. Ce pont n'avait qu'un garde-fou : simple balustrade de branches. Le tablier, fait de rondins plus gros à un bout qu'à l'autre, et déversé à gauche en une pente que la pluie avait rendue dangereuse, montrait, à peu de distance de la rive où nous étions deux trous béants. Impossible de passer là-dessus. Descendre dans l'eau par ces berges escarpées, il n'y fallait pas songer non plus.

— Empoté! Viens donc par ici.

Au milieu du pont, un îlot de terre dure divisait les eaux de la rivière. La seconde travée était en bon état, et Grean commençait à y prendre les rondins dont nous avions besoin pour réparer la première.

– Attrape ça, et ne te fiche pas dans l'eau.

Avec mon aide, il transporta d'un bout du pont à l'autre une dizaine de rondins qui nous servirent à boucher les trous. Le problème consistait maintenant à mener le chariot au centre du pont, c'est-à-dire sur l'espace de quelques mètres où l'îlot lui-même servait de tablier, et à retransporter les rondins de la première travée dans la seconde. Le Siamois aux cigarettes, pour faciliter la manœuvre, était d'avis que nous dételions une paire de buffles. Tout me porte à croire qu'il espérait nous voir dégringoler dans la rivière. Nous ne lui offrîmes pas ce plaisir, et ce fut l'autre animal, le Siamois aux chaussures de cuir, aux jambes nues et à la tige de bambou qui tomba dans l'eau boueuse. Nous le crûmes mort. Il sortit de la rivière comme un crabe, remua les épaules, les cuisses, et demeura sur la berge à gémir. Notre situation, à cet instant, n'avait rien de très aisé. Grean, ses jambes maigres écartées, maintenait par les naseaux les deux buffles sur l'îlot, un peu de travers afin d'occuper moins de place; un mètre en avant, il passait dans une des ouvertures que nous avions pratiquées; un mètre en arrière, il m'empêchait de retirer les rondins qui nous étaient indispensables. Affolés par la plainte de leur conducteur, les buffles appuyaient contre la balustrade, tremblaient, obstruaient le passage. Je réussis pourtant à reporter trois rondins d'arrière en avant et à les jeter dans le premier trou, ce qui permit à Grean de faire avancer les bêtes d'un ou deux pas et de redresser le chariot. Reboucher le reste des ouvertures devenait plus facile. Les roues, malheureusement, dérapaient. Grean le sentit. D'un cri rauque, d'un mouvement de tout son corps, il enleva ses buffles et le chariot, toujours dérapant, vint, après avoir fracassé le bout de la balustrade, atterrir de l'arrière-train sur le haut de la berge. « Une cale sous les roues, vite! » De nouveau, il rassembla ses buffles, se banda sur ses jarrets; le chariot gémit tout entier, pointa de la flèche vers le ciel et retomba sur ses quatre roues, à plat, sauf.

Grean retira son casque et s'essuya le cou. La moustache de travers, ses cheveux hérissés sur la tête, les avant-bras nus, dépoitraillé, je le vis soudain bondir sur le Siamois gémissant de la berge, l'empoigner par la nuque et le remettre sur ses

pieds. Un instant plus tard, il fallut recommencer, pour les deux buffles qui étaient restés sur l'autre rive, la manœuvre des rondins. Et lorsque enfin les attelages furent prêts à repartir, nous nous aperçûmes que la chaussée, elle, ne reprenait point après le pont.

Ce qui s'ouvrait devant nous n'était plus qu'une simple piste, à peu près impraticable. Les cent premiers mètres franchis (c'étaient les moins mauvais à cause du drain de la rivière) nous essayâmes bien de rouler sur les fougères et les racines du bord; un des côtés du chariot continuait de traîner dans la boue, s'y creusait une ornière profonde et menaçait de faire basculer tout le chargement. Au bout d'un quart d'heure, nous dûmes renoncer à ce système.

— Eh bien — dit Grean qui ruisselait de sueur, — arrêtons-nous un instant.

Autour de nous, la pays s'élevait. Il ne dépouillait rien encore de cette fourrure verte, humide, qui le couvrait depuis Chaysuen et dont l'atmosphère embuée assourdissait les sons. Mais ce que j'avais pris de loin pour de la jungle m'apparaissait maintenant sous son véritable aspect : une forêt touffue, immense, qui couvrait de ses arbres la plus haute ligne des montagnes, et s'écroulait de mamelon en mamelon, de colline en colline, jusqu'aux vallonnements ouverts devant nous. Tout cela respirait, plutôt que l'hostilité, une sorte d'indifférence sauvage. Depuis le jour où j'avais inscrit devant le calendrier-pendule de Van Rossum la phrase définitive : « Je ne reviendrai plus », des milliers de lieues s'étaient déroulées sous moi; et ce voyage allait aboutir, comme les migrations des bêtes, dans un piège solitaire. Sensation de faiblesse et d'ensorcellement qui précède la révolte. Les deux convoyeurs s'étaient mis à manger du riz. Pendant que j'ouvrais une boîte de conserves, une antilope passa devant nous à quelque distance, et s'arrêta même à notre vue. Grean ne songea point à décrocher sa carabine du chariot. Le regard perdu au loin, les mains jointes en travers des genoux, il demeurait immobile, soucieux, magnifique; l'image même de la volonté obscure et des forces qui le soutenaient.

« Je le déteste » m'avait dit le Tuan, « parce que c'est un imbécile. »

Le ciel tout à coup me parut plus menaçant, et notre sort plus désespéré.

***

Alors, pour la première fois, nous entendîmes les xylophones. Frappée sur une dizaine de notes claires, leur mélodie sonnait avec une fraîcheur, une jeunesse, une rapidité qui me surprirent. Cela commença loin, à l'orée de la forêt, dura trente secondes et, après un silence profond, reprit à la même cadence. Puis, beaucoup plus près de nous, c'est-à-dire plus fort, mais à une quinte environ plus bas, les lames d'un second xylophone retentirent. C'était quelque chose de presque miraculeux que le galop de cette musique et que la promptitude avec laquelle les notes se croisaient sans se confondre. Quand les deux xylophones jouaient ensemble, la vitesse du battement sonore en était doublée; l'un d'eux s'arrêtait-il, l'autre poursuivait seul, soit à l'aigu, vers la lisière des bois, soit sur un registre un peu plus grave, dans les arbres à palmes, mais toujours à cette allure mécanique, dont la régularité semblait faire le jeu des puissances liguées pour nous détruire.

— Cela vient, — dit Grean, — des villages où nous trouverons de la main-d'œuvre.

Excitante musique... J'en ai encore le martèlement dans les oreilles, léger, inlassable. Et surtout je sens son ironie me poursuivre. Quelle allégresse, au moment où le ciel se préparait à nous achever! Sur le lit de joncs que nous lui avions préparé notre chariot formait une île au milieu des boues.

— Voulez-vous me montrer votre carte...

On me la tendit sans empressement. Chaysuen y figurait. Notre route aussi. Puis deux ruisseaux, une limite de province et des hachures qui désignaient la montagne. Au milieu de ces hachures, plusieurs croix étaient tracées.

— Où est la mine là-dedans?

Grean haussa les épaules.

— A trois kilomètres près sur ces papiers, on ne trouve jamais. On regarde, on se dirige...

— Alors, pourquoi ne cessez-vous de consulter votre carte en marchant?

— Rends-la-moi! — Rends-la-moi tout de suite.

Seul le xylophone le plus lointain cliquetait encore. Les narines creusées, la moustache tordue, Grean l'écoutait comme si chaque battement des baguettes emboulées avait atteint ses nerfs. Les notes, tout à coup, sans changer de cadence, faiblirent, s'éloignèrent. Une vapeur plombée passait entre nous et les pentes boisées de la montagne, diffusant la chaleur.

— Plus rien... Ils sont partis.

Sa tête, d'un brusque mouvement d'oiseau, tourna. Son inquiétude l'avait repris. Dans le silence retombé, sur un fond de ciel menaçant, un paon ouvrit les ailes et franchit le vide entre deux palmiers.

J'avais idée que nous nous trouvions à dix ou quinze kilomètres de la mine. Toute la question était de savoir comment et en combien de temps nous couvririons cette distance. A raison de deux kilomètres à l'heure — il me semblait d'ores et déjà que ce fût le maximum auquel nous puissions prétendre — nous n'arriverions à la Rivière-Lente qu'après la tombée de la nuit. Encore fallait-il échapper à la pluie. Et rien ne paraissait plus douteux.

— Le morceau le moins bon se trouve par ici, — certifiait Grean. C'était le gendarme qui le lui avait dit, du moins il l'affirmait. — Un peu plus loin il y a une seconde rivière. Et après, la route recommence à être empierrée. On y travaille en ce moment par les deux bouts.

— En êtes-vous bien sûr?

Cette fois il me remit lui-même la carte sous le nez, me contraignant à lire le nom d'un obscur village où, à l'entendre, logeait toute une équipe d'ingénieurs siamois des Ponts et Chaussées. Mais lorsque nous eûmes atteint la deuxième rivière, il admit que c'était sans doute une troisième dont le gendarme avait voulu parler.

— Au reste, cela n'a que peu d'importance puisque, de toutes façons, nous devrons bientôt quitter cette voie-ci pour le chemin de traverse qui mène à la mine.

— Comment? Il y a un chemin de traverse?

— Oui. Mais là, nous irons chercher Binh.

En attendant, nous continuions de traîner notre misérable chariot et ses buffles sous l'œil indifférent des deux convoyeurs.

Si c'était là le chemin que devait suivre Binh pour descendre à Chaysuen, je conçois qu'il préférât demeurer tranquille, et qu'on ne se souvînt guère du bonhomme dans les maisons où nous avions demandé de ses nouvelles. En pleine saison sèche, ce chemin devait être tout juste carrossable. C'était un pur hasard que nous n'y fussions pas encore embourbés. Dix fois nous avions dû dételer la première paire de buffles, jeter des branches sous les roues et tirer le chariot de côté au risque d'en rompre le timon. Même il nous était arrivé, en essayant une piste latérale, de nous enfoncer dans des buissons épineux, au point de ne plus pouvoir en sortir qu'à coups de serpe. Un des buffles boitait. Nos malles étaient à plusieurs reprises tombées du haut des caisses.

— Mais, — dis-je soudain, — comment fait-on pour ravitailler cette mine?

— Binh s'arrange... Au reste... — Grean eut un geste splendide, — il y a la rivière.

— Quelle rivière?

— Tu n'as jamais entendu parler de flottage?...

Tout cela me paraît aujourd'hui une simple folie. Alors, il y avait devant moi un homme; il y avait l'œuvre à entreprendre; et, planant sur nous, cet esprit de conquête, esprit absurde, passionné, qui, aux instants mêmes où j'éprouvais de la manière la plus intense le sentiment de marcher à notre perte, nous insufflait une sorte de courage et d'enthousiasme désespérés. Vers six heures, il se remit à pleuvoir à grosses gouttes espacées d'une eau presque chaude, comme l'avant-veille à la gare frontière. Grean avait ôté son casque. Les gouttes, une à une, s'écrasaient sur ses joues auxquelles la fatigue et la nuit prêtaient une teinte sinistre.

— Ce n'est plus bien loin.

— Quoi? Qu'est-ce qui n'est plus bien loin?

— Notre carrefour.

On eût dit qu'arriver à ce chemin de traverse, pire sans doute que tout ce que nous avions vu jusqu'alors, était la récompense suprême. Les buffles n'avançaient plus que contraints et tirés à coups de poignets. Quant aux deux convoyeurs, ils semblaient avoir définitivement renoncé à comprendre nos efforts. L'un avait perdu sa baguette, l'autre

caché son tabac et mis sur sa tête, en guise de capuchon, un bout de bâche. Plus muets que nos bêtes, distancés par nous malgré l'invraisemblable lenteur avec laquelle nous rampions, ils avaient l'air de suivre un convoi funéraire.

— Ah! — hurla Grean tout à coup. — Le carrefour!

Je vois encore l'endroit : des arbres sombres entre lesquels venait d'apparaître un morceau de lune aux contours brumeux; les vagues de la forêt léchant le pied d'une falaise calcaire où demeuraient accrochés, sous la pluie, aux dernières lueurs du jour, des nids d'abeilles; les buffles à l'abandon, tête basse; le char, auquel l'amoncellement de nos malles et des caisses donnait l'aspect d'un catafalque. Et surtout ce masque de Grean, à l'expression triomphale, et ruisselant. Le convoyeur encapuchonné s'avança vers nous.

— Que dit-il?

— Cet imbécile-là? — fit Grean. — Il veut coucher ici... l'invraisemblable brute...

Ma pensée dominante était de ne nous arrêter que lorsqu'il deviendrait absolument impossible de faire un pas de plus par nos propres moyens; alors l'un de nous irait chercher du secours auprès de Binh.

— Voyons... A combien, au maximum, évaluez-vous la distance d'ici à la mine?

— Sept à dix kilomètres.

— Sept, ou dix?

Les yeux de Grean se dilatèrent et, soudain, comme si on lui avait tiré dans le dos, il tressaillit. Un grand oiseau noir s'élevait pesamment de la jungle, à vingt pas. Dans la vapeur chaude et lourde où la nuit, menaçante, commençait à filtrer, un xylophone s'était remis à cliqueter joyeusement.

— Tu y es? — fit Grean.

Je vis qu'il s'était coupé un bâton. Avant que j'aie pu répondre, il fondit sur nos Siamois. Les deux hommes s'enfuirent en poussant des cris, et le chariot, sur leurs talons, démarra avec une secousse terrifiante.

L'heure qui suivit m'a laissé un souvenir infernal. Son bâton à la main, tantôt accroché en avant aux naseaux des buffles, tantôt penché sur les roues, Grean se démenait, poussait des cris, remplissait de ses bonds la buée, les flaques et

les ombres du chemin. Les arbres appesantissaient sur nous leurs ramures opaques. La falaise, la forêt grandissaient implacablement. Et, si ridicule que pût être notre agitation, il fallait qu'elle eût quelque chose de contagieux, car les deux Siamois s'étaient rabattus sur nous, empoignant à leur tour le bord de la charrette comme si cet assemblage craquant de bois et d'écrous avait été, dans la nuit où nous sombrions, leur seule chance de salut. Je ne sais combien nous fîmes de kilomètres ainsi. Une montée se présenta que nous gravîmes avec effort, puis une descente où nous nous engouffrâmes, toujours excitant les buffles, poussant aux roues, et soutenant les caisses de toutes nos misérables forces chaque fois que le catafalque faisait mine de s'écrouler. Jamais nous n'avions roulé si vite. C'était à croire que le chariot capoterait sur la croupe du dernier attelage. Vers le milieu de la descente, Grean eut peur. Dans l'obscurité, au loin, une tâche luisante venait d'apparaître. « Le chemin est coupé! » Ce n'était qu'une mare, mais déjà les buffles y entraient, puis les roues jusqu'à l'essieu, dans un clapotement sinistre. Grean hurlait. Le char pencha, se rétablit, gravit les premiers mètres de la pente opposée et, dégouttant de vase, s'arrêta un peu de travers.

— Les lanternes!

Il y en avait deux dans nos bagages. L'une était écrasée. L'autre s'alluma. Les essieux, le timon, tout devait être cassé. Seuls les cercles de fer des roues de droite s'étaient déchaussés. Mais le chariot entier, l'arrière dans la boue, un flanc plus bas que l'autre, occupait une position d'où il serait difficile de le sortir. Grean me passa la lanterne, se mit devant les buffles, les prit aux naseaux. Les bêtes s'arc-boutèrent. Le chariot bougea de quelques pouces et retomba dans la boue.

— Vous n'avez donc pas de fouet? — cria Grean.

Effrayés par sa voix, les convoyeurs prirent des baguettes et se mirent à frapper sur les buffles, d'abord au corps, puis aux cuisses; chacun de leurs coups résonnait sourdement sur cette viande à demi morte d'où s'élevait un peu de vapeur.

— Ensemble, imbéciles, ensemble!

D'une clameur sauvage, il rythma leur effort.

— Ho... ho...

J'avais pris un bâton, moi aussi.

— Ho... ho...

Le char s'arracha du sol, parcourut dix mètres dans un vacarme abominable, retomba en craquant. Cette fois, il y avait bien un essieu de brisé.

Il faisait nuit noire. Les bêtes haletaient. Par un reste d'espoir, je levai la lanterne. Il n'y avait autour de nous que des végétaux inconnus, le fourré, de la boue et la mare où la pluie, par moments, imprimait un frisson lugubre. Les Siamois avaient repris leur figure morne. Devant ces caisses écroulées qu'explorait en vain le feu jaune de la lanterne, je me sentis pénétré d'horreur.

— Allons chercher Binh.

— Allons, — dit Grean.

Une trentaine de pas plus loin, la montée devenait moins rude.

— Si j'étais arrivé jusqu'ici...

Mais voilà : il n'y était pas arrivé. Derrière lui, les yeux des buffles luisaient. Devant, il y avait la piste incertaine, entre ses deux murailles d'arbres, et, au bout de cette piste, la mine : la grande idée de sa vie.

— Allons.

An même instant, la lumière de notre lanterne vacilla.

— Qu'y a-t-il?

— Je crois que cela va s'éteindre.

— Eh bien, nous irons dans le noir...

Une demi-heure après, nous pataugions encore, et la lanterne n'était plus qu'un lampion. Enfin elle s'éteignit.

— La maison!

Sans doute Grean la voyait-il comme un aveugle le soleil. Mais il faut reconnaître qu'à défaut de maison, nous avions devant nous le premier signe d'une présence humaine : un lot de planches sur le bord du chemin. Un peu plus loin nous débouchâmes à tâtons dans un espace déboisé où traînaient des bouts de tôle.

— Tu vois? — me dit Grean au comble de l'exaltation, et sa main tendue me désignait dans la nuit une ligne horizontale, tendue, à hauteur d'homme. — Les caissons...

Il monta sur une souche :

— La mine est là, dans le fond. Le triage du minerai se fait ici... La maison est là.

Et soudain, d'une voix métallique :

— Binh!... Binh!...

On eût dit un coup de cymbales dans les ténèbres. Plus de lune, plus d'étoiles, rien que la ligne jaunâtre des caissons. Rien ne répondait.

— Binh!

Le silence. L'angoisse de la mort.

— Vous savez qu'il est plus de minuit, — murmurai-je.

— Naturellement, ils dorment.

Mon explication ne l'avait nullement rassuré. Je le vis descendre à terre et se diriger aussi rapidement que l'obscurité le lui permettait vers le bout des caissons. Je ne sais s'il avait coulé de l'eau là dedans; mais la paroi de planches, en plusieurs endroits, était trouée; des débris de bois, des outils, des vans de jonc crevés traînaient parmi les flaques d'eau. Tout cela faisait une impression sinistre.

— Le magasin...

Il poussa une porte au loquet pendant, avança la tête et la ressortit au bout de dix secondes pour se précipiter, sans dire un mot, vers quelque chose de noir qui se trouva être le bout d'une baraque.

— Binh!... — appela-t-il à voix basse.

Allait-il faire se lever des cadavres?

Plus bas encore :

— La lanterne ne marche plus?

Elle ne marchait plus. De la baraque nous ne distinguions, à l'extrémité opposée, que l'autre porte, grande ouverte comme celle par laquelle nous étions entrés. Il faisait chaud et noir là dedans. Aucun bruit, sauf celui de gouttes d'eau qui tombaient, espacées, du toit.

— Ils dorment, — répéta Grean.

Dans le creux de sa main, une allumette craqua : une de ces allumettes dont il s'était servi, à Pawang-Bharu, pour découvrir Stéphanie, et qui reparaissaient toujours aux moments les plus dramatiques de son existence, comme si un peu de phosphore avait pu rendre son destin moins obscur. Des deux côtés de la baraque, des treillages en fil de fer

avaient servi de couchettes aux ouvriers de la mine. De l'herbe y reposait encore; mais aucun homme. Sur la tempe de Grean, la petite boule de nerfs montait et descendait. L'allumette charbonna, s'éteignit.

— Mon cher, — dit Grean (c'était la première fois qu'il m'appelait ainsi « mon cher,... » et sa voix de ténor, courte, sans souffle, tremblait un peu), ces animaux se sont tous empilés dans ma maison.

A l'entendre prononcer ce « tous », il semblait qu'ils fussent cinq cents. Je le vis s'approcher de la maison où flottait, en effet, une faible lueur.

— Binh!

Au fond de la pièce où nous venions de pénétrer, rougeâtre, une lampe brûlait en veilleuse. Plus bas des formes humaines gisaient. Une odeur que je connaissais bien régnait sur cette confusion.

— Binh...

Un grognement lui répondit. Nous nous penchâmes. Une dernière allumette : c'était Binh, vautré sur sa litière, et, près de lui, soûls d'opium, trois bonshommes à peau jaune. Tout le personnel de la mine.

***

— Où est le code?

Binh, assis sur une chaise, les bras pendants, les yeux bouffis, ne comprenait pas.

— Code? — répéta Grean pour la vingtième fois.

L'autre n'avait jamais entendu parler de cela. Quand on lui remit sous le nez le télégramme de Chaysuen : « *Quvax-pogis qloxiipohr Chadlrunuh...* », il se contenta de souffler dans ses joues, la bouche fermée, comme un homme qui a le mal de mer.

— Tu as bien vidé le bureau?

Le bureau : une table pourvue d'un mauvais tiroir et portant plusieurs encriers vides.

— Oui.

— Et l'armoire aux dessins?... Et les archives?

Binh, un peu voûté, le visage terreux, nous regardait. Il

ressemblait à un bouledogue, aux yeux mal lavés. Quelque chose de gras lui suintait sur les joues. Une rainure profondément tracée, de la cloison des narines au milieu de la lèvre supérieure, partageait son mufle saillant.

— Oh! — fit Grean hors de lui, — oh!

Et, nous tournant le dos, il se campa sur le seuil, face au plateau désert, fangeux, qui était tout ce que nous avions vu de la mine, avec les caissons détruits et la baraque vide, depuis la veille.

Au-dessus de nos têtes on entendait le toit ruisseler.

— Car elle m'aime, — jeta Grean tout à coup en pivotant sur ses talons, — elle m'aime. Tu le verras.

De sa main tendue, il agitait le télégramme. Cela serrait le cœur de le voir se buter ainsi sur un texte indéchiffrable et sur une idée folle. Enfin il parut se souvenir que notre chariot était en détresse et décida d'envoyer Binh examiner sur place ce qu'il y aurait à faire pour le dépanner. Dès que la pluie cesserait, nous y retournerions nous-même. Binh se leva.

— Et je sais, — dit Grean en le regardant s'éloigner sous la pluie, — que cet animal a reçu un exemplaire de mon code.

On lui avait perdu « son » code, comme on lui avait caché « son » camion, par une sorte de négligence qui touchait à la canaillerie. « Son » code, « sa » mine.

— Quelle est la date aujourd'hui?

— Vingt septembre... par là...

— Tu en es sûr?

— Pourquoi?

Je le vis tirer son portefeuille et le poser sur la table, d'un air réfléchi. Depuis notre rencontre, une idée nouvelle semblait le poursuivre : Stéphanie ne voulait pas de lui parce qu'il était sans fortune. Et cette idée, comme celle qu'il se forgeait de son destin, avait quelque chose de corrosif, de fatal.

— Voilà ta paye.

C'était la comédie de Pawang-Bharu qui continuait; il avait fallu aller au bout du monde pour ne pas l'interrompre.

— Je n'en veux pas...

— Alors?...

Avant que j'aie pu réfléchir, les mots « participation aux bénéfices » avaient été prononcés. La suite fut grotesque.

J'avais beau ne pas croire aux bénéfices que, par avance, nous nous disputions, pour rien au monde, je n'eusse cédé. La fatigue, le doute, soudain m'exaspérant, me rendaient hargneux. Nous finîmes par tomber d'accord. Une fois la promesse consignée par écrit, le merveilleux portefeuille réintégra la poche de son propriétaire. Cinq, dix, vingt mille dollars ou tikaux, je ne sais ce qui nous séparait de la faillite, et je crois bien que Grean ne voulait pas le savoir non plus.

— Je vais te montrer la mine.

Il pleuvait toujours.

— Prends une toile huilée; ça protège. Et amène-toi...

Nous nous mîmes à patauger sur le plateau que nous avions parcouru à l'aveuglette la nuit précédente : terrain vague d'à peu près deux hectares, sorte de rectangle dont la baraque désertée par les coolies et la maisonnette de bois où nous avions découvert Binh occupaient un des grands côtés. En face, un rempart d'arbres immenses, aux troncs pâles. Vers la droite, le terrain s'abaissait doucement; c'était par là que les caissons déversaient le stérile, dans une vaste mare sans rives bien définies. Plus loin, quelque part derrière les massifs de bambous que Grean me désignait de la main, nous trouverions un village avec des ouvriers. Quant à la mine elle-même, elle s'ouvrait à l'autre bout du plateau, en pleine descente.

— C'est la mer, là-bas?

— Où? — dit Grean.

La forêt entière, de son dos vaporeux et sombre, moutonnait sous nos yeux, de la lèvre inférieure de la mine aux confins du ciel strié d'eau; inextricable fouillis de branches, de feuilles et de palmes si étroitement plaqué au sol que toute respiration en était étouffée.

— Oui, sans doute...

Son visage se durcit, comme s'il avait essayé de vaincre l'éblouissement de cette solitude surchauffée. Des lueurs de mercure traînaient derrière les nuages. Au fond du trou, dans la boue, quelque chose remua faiblement.

— Tu vois cet homme?

— Ça?...

— Eh bien, quand tout marche, il peut extraire un à deux mètres cubes de sable par jour.

Évidemment, cela ne « marchait » point, car la créature misérable dont nous apercevions le chapeau de paille et le dos nu à cinquante pieds plus bas dans la mine, semblait avoir tout juste assez de force pour éviter l'enlisement. Vu de haut, il paraissait cramponné au bout d'un câble qu'on lui eût jeté du plateau et qui pendait au-dessus de lui au flanc de l'excavation. Près de nous, un gros Siamois, au torse nu, aux mamelles saillantes, debout, une pelle à la main, à l'endroit où commence la ligne des caissons, le regardait se débattre, d'un air blasé. Un troisième indigène (le dernier sans doute du trio que nous avions surpris la veille dans l'abrutissement de l'opium) était en train de remonter du fond de la mine, par un chemin de planches en zigzag. Nous le croisâmes à mi-pente. Portant sur l'épaule, aux extrémités d'une perche de bambou, deux paniers de sable, la figure bouffie, les côtes saillantes, il ruisselait de pluie et de sueur. Nous nous effaçâmes et il passa contre nous, en râlant.

— C'est par ici qu'on installera la pompe.

Devant nous, abrupte paroi, — le haut en schistes et en granits, le bas en roche calcaire, — la face d'abatage se dressait. Par-ci, par-là, un tronc d'arbre mal équarri servait à consolider les terres. Sous nos pieds les planches vacillaient. Et ce qui, d'en haut, m'avait eu l'air d'un cable, se révélait maintenant comme un tuyau avec lequel l'indigène du fond était aux prises. Car on ne peut dire que cet homme travaillât. Enfoncé jusqu'à mi-jambes dans la boue, il luttait avec le jet d'eau qui jaillissait d'entre ses mains contre la face d'abatage et la rongeait. Du gravier s'éboulait devant lui. Cela faisait dans le fond un clapotis sinistre, un foisonnement de bulles et d'écume jaunâtres.

— Quarante ouvriers à une tonne et demie par jour...

— Quarante? Comment installerez-vous quarante hommes là dedans? Où? En bateau?...

Le fond de cette mine ressemblait de la façon la plus fâcheuse à un lac. Un lac dont le niveau montait, et que seuls travaillaient à vider les trois acolytes de Binh : l'homme au tuyau, l'homme aux paniers, et, là-haut, ce Siamois aux pectoraux mous, appuyé sur sa pelle.

— Mettons huit cents grammes d'étain par tonne. Et tu n'as

qu'à regarder ce sable pour voir qu'il en contient davantage... A Renong même, ils n'ont rien de pareil. Rien...

Les mains plongées dans de la terre dissoute, Grean poursuivait ses calculs. Ils les eût poursuivis même si le ciel s'était effondré sur nous. Tant que des habitations d'Européens l'avaient entouré, tant qu'il lui était matériellement resté possible de faire machine en arrière, il m'avait paru un homme robuste, inquiet, honnête, victime de ses impulsions et de sa foi, méritant mieux que son sort. Maintenant que nous avions fait ensemble des centaines de lieues et que nous touchions le fond de sa maudite mine, avec quatre mois de pluie en réserve sur la tête, je découvrais un homme qui ne vivait que de mots. Il avait fallu ne même plus savoir si nous aurions à manger le lendemain pour qu'apparût le côté comique du personnage. Pour lui, cette mine était un théâtre. Périr? il ne le désirait point. Mais périr dans une entreprise de son choix pouvait encore être à ses yeux une sorte de revanche sur l'adversité : revanche dont je serais le spectateur et qui lui procurerait, avec les joies d'un étonnant désastre, l'occasion de sa dernière et de sa plus incroyable conquête.

Je ne pense pas que le soupçon du ridicule l'effleurât seulement quand il me dit qu'il allait « rassembler tout son monde » et se rendre au chariot sans attendre le retour de Binh. A peine les trois malheureux de la mine nous avaient-ils rejoints sur le plateau qu'il prit dans sa poche un gros sifflet et, gonflant les joues, en tira des sons à faire se vider une usine. Dans l'intervalle, on n'entendait que le bruit mou de la pluie et celui du tuyau qui continuait d'arroser le fond de la mine. Le plus invraisemblable est qu'il sortit de la forêt, comme des animaux à un appel, deux indigènes. Avec ceux de l'excavation, cela nous faisait cinq hommes, dont aucun ne semblait physiquement capable d'un réel travail.

La Rivière-Lente coulait dans un creux de forêt, à deux ou trois cents mètres plus bas. Nous ne l'avions pas vue la nuit précédente. Écrasée par les branches, encombrée sur chaque rive par une prolifération monstrueuse de végétaux et de larves gluantes que sa tiédeur semblait faire éclore,

il était évident qu'aucun flottage n'y serait jamais pratiqué. Notre solitude, à chaque pas, devenait plus profonde. Je me retournai : ce n'était pas un chemin, c'était une épouvantable ravine que nous venions de suivre.

— Vous ne saviez donc pas, — dis-je à Grean, — qu'aucune voiture ne pourrait grimper là-haut?

— Peuh... Nous y avions bien envoyé des paquets...

— Qui, nous?

— Le Tuan...

Un instant l'ombre pâle de Wilfrid Muller marcha entre nous.

— Tabac?

— Plus lourd que ça... De quoi se défendre contre les bêtes... On passait la frontière...

— Autrement dit : du trafic d'armes. Les munitions aussi?

— Qu'est-ce que ça peut te faire?

Lorsque nous arrivâmes au chariot, les buffles s'en étaient éloignés; Binh, assis sur le timon, devant les deux convoyeurs, nous accueillit d'un regard et d'un geste qui nous enlevèrent tout espoir. Lamentablement incliné sur le flanc, notre véhicule ne bougerait plus. Restait à trouver un autre moyen de transporter le matériel. Et là, Grean fut magnifique. Au bout d'une heure, le contenu des trois caisses éventrées s'étalait pièce par pièce, sur une sorte de plancher. Quant au plateau de la charrette, détaché des essieux et réduit des deux tiers, on y plaça la plus encombrante de nos machines, une pompe à gravier, formidable coquillage peint en rouge, et qui, pour la première fois, sortait de son emballage. Jamais je n'aurais cru que six hommes soulèveraient ce fardeau. Six hommes vigoureux; encore moins ceux dont nous disposions là. Notre pompe arriva cependant au « siège de l'exploitation ». Comment, et après quelle inconcevable ascension, je ne saurais le dire. Mais je me rappelle qu'au moment où elle déboucha sur le plateau, dans une sorte de vapeur chaude, un peu de soleil la fit luire sourdement; cette grande idole écarlate, aux douze pattes arc-boutées et tremblantes, arrêtée entre deux troncs semblables aux colonnes gigantesques d'un temple, offrait un spectacle

plus ahurissant que tous ceux auxquels m'eût jamais fait songer, aux jours de sa splendeur, le Roi des Khamus.

***

L'après-midi suivante, Daniel fit en compagnie de Binh ce qu'il appelait sa « tournée de recrutement ».

— Eh bien...? — lui demandai-je le soir.

Il parut ennuyé.

— Oh... je n'ai eu le temps que d'aller dans un seul village... Mais voici notre dîner.

Accrochés à un clou par un lien de jonc, trois poulets gros comme le poing pendaient au mur. A la rigueur on eût fait là dedans quatre rations. Hors cela et quelques boîtes de conserves retrouvées dans nos bagages, il faudrait se procurer du riz, des fruits ou du gibier.

— Votre carabine est en bon état?

— Oui...

Le regard de Grean me fuyait.

— Alors, demain, combien d'ouvriers...?

— Une trentaine...

Il en vint huit : tout ce que le fameux village pouvait avoir produit de plus chétif et de plus défiant. La plupart étaient vêtus misérablement : trois d'entre eux pourtant avaient sorti d'on ne sait où des « panungs » d'étoffe mauve qui leur bouffaient autour des jambes et leur donnaient l'air d'être venus là pour assister à une cérémonie ou pour entendre des discours. Binh, installé en juge, dans la petite maison de bois, inscrivit leurs noms. Lorsqu'on approchait d'eux, ils se reculaient sans rien dire et se serraient les uns contre les autres, les bras pendants, comme des singes. Nos papiers surtout paraissaient leur faire peur.

— Que regardes-tu, imbécile? — éclata Grean, soudain lancé contre l'un d'eux. — Dis? Bougre d'imbécile!

Ce silence, cette passivité lui répugnaient, comme s'il eût craint d'y prendre conscience de son propre néant.

— Tu vas donner des outils à ce monde-là, et le fourrer dans les pattes de Binh. Moi, je vais chercher les autres.

Au bout de cinq heures, il revint éreinté, sans personne.

— On m'en a promis quinze pour demain matin. Et des

femmes. Nous les mettrons aux vans, ou aux caissons, à n'importe quoi.

Il tomba dans une rêverie morose et n'en sortit que pour me parler d'un télégramme dont il chargerait les convoyeurs de Chaysuen.

— Trop tard...

— Comment?

— Partis avec leurs buffles.

— Eux!

Il me fixait d'un air profondément indigné.

— Mais alors, comment ferai-je savoir à Pawang-Bharu...

— Faire savoir quoi?

— Que nous sommes arrivés, pardi! — hurla-t-il, — et que le travail commence!

Le travail, en effet, commença le lendemain. Et je dois à Grean d'ajouter que, ce jour-là au moins, son mauvais démon nous laissa en paix. Sur toute l'étendue de la mine, la pluie s'était suspendue comme un nuage désagrégé par les rayons verts de la chaleur. Nous avions retrouvé un stock d'outils, et Binh lui-même, laissant son opium, nous aidait à ramener des Siamois dans la grande baraque aux lits de fil de fer. Les uns s'y installaient déjà. D'autres examinaient les machines avec une sorte de respect craintif, ou erraient au bord de l'excavation.

Grean les rassembla. Ils étaient une vingtaine à se demander ce que voulait d'eux cet homme de haute taille, au poil trop clair, aux mouvements de tête trop vifs. Le matin, il avait paru sur le point de les battre. Maintenant il leur faisait une conférence. Dans cette mine, on avait jusqu'alors travaillé au *changkol*; on se fatiguait à piocher les sables et à les remonter à dos d'homme. Tout allait changer. Un jet d'eau puissant dissoudrait la terre. Des pompes l'aspireraient, l'élèveraient jusqu'à l'entrée des caissons. Ces paroles passaient sur les indigènes comme sur un cercle de momies jaunes, collées à la glaise. Quand Grean voulut remettre à chacun une piécette pour conclure l'alliance, le cercle se défit.

— Hommes mauvais, — baragouinait Binh, — cause les trois poulets morts.

Cette explication si simple m'assomma. Ainsi pour tous les

naturels de la Rivière-Lente, nous n'étions rien encore, absolument rien, que des gens qui les avaient privés de trois poulets. Je n'avais point pensé à cela, je l'avoue. Maintenant une idée fantastique et atroce commençait à se faire jour : c'était que nous nous trouvions là dans les meilleures conditions du monde pour nous entre-dévorer. Idée d'une telle force que je ne pus m'empêcher de regarder autour de moi comme si déjà il avait fallu choisir la première victime d'une inévitable agonie...

Il ne s'agissait encore que de préparer l'emplacement de la machine à vapeur et des deux pompes. Grean avait d'abord voulu les monter sur un ponton flottant. La crainte de manquer de boulons ou de fers d'assemblage le fit renoncer à ce projet. Nous ménagerions une terrasse à six ou sept mètres du fond de la mine, sur le côté de la face principale. Ce travail paraissait assez simple et l'eût été en effet si nous avions eu le moyen d'étayer les terres ou le courage d'en déblayer beaucoup plus qu'il ne le fallait strictement pour établir notre petite usine. Tel que nous l'accomplîmes en y mettant tous nos effectifs, il nous prit une semaine. De temps en temps on entendait un « plouf » sinistre; un peu de calcaire venait de quitter le bas de la falaise. C'était à se demander si notre terrasse s'effondrerait avant même que les boues, qui montaient toujours, n'en eussent atteint le bord.

— Sans ponton, rien n'ira...

— Tout ira, — dit Grean.

Pendant des années, il avait obéi à ses impulsions. Ce temps était fini. Il s'en tiendrait à la terrasse exactement pour les raisons qui le faisaient s'en tenir à la mine; parce que toute son expérience, tous ses déboires lui avaient appris qu'on échoue faute de choisir et de persévérer.

Pour descendre la pompe aspirante du plateau où elle se trouvait à l'emplacement que nous lui destinions, il eût fallu, à tout le moins, des palans et des treuils. Grean finit par ouvrir une tranchée qui nous permettrait de la faire glisser doucement vers la plate-forme.

— Si nous continuons ainsi, — déclara-t-il au bout de quatre jours de travail, — pas un gramme d'étain ne sera sorti de ce trou d'ici l'année prochaine.

J'étais bien de son avis. Mais les indigènes, qu'il essayait de secouer par les menaces, les promesses, par l'exemple, commençaient à regarder d'un air anxieux du côté de leur village. Il y en eut deux qui s'éloignèrent. On ne les revit pas. Le reste paraissait comprendre de moins en moins pourquoi nous nous démenions sous la pluie, quand il eût été si facile d'attendre la saison sèche.

Je vois encore la pompe à gravier arrivant sur ses rouleaux de bois au bord de la mine, et, autour d'elle, un chœur de Siamois aux vêtements trempés, aux visages en sueur, gémissant de leurs petites voix aiguës comme s'il s'était agi de fournir de la chair fraiche au dieu-coquillage écarlate dont nous venions de les pourvoir. Au dernier moment il fallut consolider le plancher de la terrasse; comme nous n'avions ni les moyens ni le temps de faire du neuf, ce fut aux dépens du grand dortoir qu'on le renforça. Debout près des caissons, les trois ou quatre femmes indigènes embauchées par Grean nous considéraient avec une sorte de stupeur, qui semblait se propager par-dessus la forêt immobile, en silence, jusqu'au bout de la terre.

— Il y a des jours, — fit Grean, — où je me demande si je ne les assommerai pas tous...

Encore fallait-il ne point laisser glisser la pompe trop loin. On réussit à l'amener sans encombre au bout de la terrasse. A côté d'elle descendit une petite machine à vapeur, puis la pompe foulante destinée à fournir d'eau sous pression le jet du « monitor ». Par bonheur nous n'avions rien perdu de la tuyauterie. Au début de la semaine suivante, un auvent et deux cloisons de palmes complétèrent l'installation. La pluie, cependant, n'arrêtait plus. Sous le ruissellement des eaux, toute la mine devenait une cuirasse poreuse, brillante, d'où un morceau, de temps en temps, se détachait. Grean fermait les yeux. Rien n'existait plus pour lui; rien ne donnait de sens à sa vie que cette volonté absurde autour de quoi grouillaient les passions des hommes et le cauchemar de la mort. Et les indigènes accroupis au bord du cratère en contemplaient vaguement le fond comme s'ils avaient senti la montée d'une puissance aveugle, sourde, irrésistible.

Cette boue nous obsédait. Pendant la mise en place des

tuyaux, un Siamois fit une chute de trois ou quatre mètres, et, relevé à l'état de bloc de vase, demeura inerte, durant une demi-heure, entre les mains de ceux qui lui raclaient le corps. On eût dit, à les voir, qu'ils allaient tous tomber l'un après l'autre dans la mine, comme des mouches. C'était intolérable. Grean porta son monde sur la lèvre inférieure de la mine et entreprit le creusement d'un profond déversoir qui permettrait aux boues de s'échapper plus tôt du cratère, dans la direction de la vallée. Comme la forêt, de ce côté, serrait la mine de tout près, nous dûmes travailler à la hache dans les racines. Quelques arbres énormes oscillèrent et s'abattirent. L'entaille devenait tunnel. En même temps, il fallut approfondir la terrasse, arracher les pompes en hâte à un éboulement de la corniche. Le déversoir achevé, le niveau des boues, très vite, baissa de deux mètres. Sauvée, notre machine à vapeur, avec un bruit de piston, se mit à cracher des flocons de fumée.

PIERRE FRÉDÉRIX

(*La fin dans le prochain numéro.*)

CONCOURS DE BEAUTÉ

... Mais ne suffit-il pas que tu sois l'apparence...

BAUDELAIRE

Grâce à Maurice de Waleffe, qui est l'animateur aimable de ces non moins aimables épreuves esthéticiennes, nous pûmes assister, le 5 janvier, à la séance au cours de laquelle seize artistes désignèrent, parmi seize jeunes filles, venues, comme leurs juges, de seize pays différents, le parangon de la Beauté d'Europe, pour 1931.

Aucun apparat; aucune esbrouffe. S'agissait-il d'une « manifestation bien parisienne »? Au fond de la salle des fêtes du *Journal*, décorée dans le style « Sadi-Carnot » le mieux préservé, cette silencieuse cérémonie sans public ressemblait plutôt à quelque paisible et familial divertissement provincial.

En face d'une petite estrade pour théâtre d'amateurs, s'étend la classique table à tapis vert. Maurice de Waleffe préside débonnairement. Il a à sa droite M. Chabas, qui, pour la Beauté, s'est mis en smoking; et, à sa gauche, M. Van Dongen, en veston. M. Van Dongen ne représente pas Paris, mais la Hollande; car M. Van Dongen se conforme à la tradition qui veut que les « peintres mondains », chez nous, de Roslin à Boldini, de Winterhalter à Sargent, ne soient pas souvent français.

Malgré l'innombrable sourire des candidates, les juges demeurèrent sérieux; et même : soucieux. Donner un Prix de Beauté, est-ce un privilège? Pour notre part, nous n'étions pas là, Dieu merci, pour juger, mais pour regarder.

Voici, tracés de ressouvenir, quelques croquis de ce spectacle charmant.

***

La beauté d'Allemagne paraît la première; car les seize jeunes filles se succéderont selon l'ordre alphabétique.

« Choisie parmi 198 candidates, mademoiselle Ingrid Richard (dit la feuille à pedigrees que nous avons entre les mains) a vingt ans; elle exerce le métier d'opératrice photographique. » Mademoiselle Ingrid est grande; d'une sveltesse si nette et comme aiguisée qu'on peut craindre, d'abord, qu'elle ne soit un peu maigre. Qu'elle est blonde! Les épaules, les bras semblent baignés de tout cet or qu'exhale la chevelure. Des yeux verts; la souplesse des ondines. Une chance est de pouvoir se dire que la plus jolie fille d'Allemagne, cette année, ressemble à Lorelei. Une Lorelei sans maléfices, qui ne semble point avoir un passé très encombré de noyés.

Elle avance dans une aisance qui feint d'être sans coquetterie. Tout le jury, puis chaque juré, a d'elle un sourire expertement ingénu. Presque seule, parmi les seize concurrentes, la beauté d'Allemagne n'a pas jugé nécessaire de revêtir une toilette à la dernière mode. Tant mieux! Elle porte bourgeoisement une très longue robe-princesse, dont on pourra faire demain, au besoin, la housse du piano à queue. Cette robe est taillée dans un velours vert-bronze; et, s'évasant en calice sur les pieds, elle est, à partir des genoux, incrustée de lourdes dentelles bises. Un bracelet, au poignet gauche, « bijou de famille », est fait de rosaces d'or rouge enrichies d'escarboucles multicolores. En somme, cette très représentative beauté est vêtue comme le sont les jeunes filles de Schumann et de Schwind. On se la figure volontiers appuyée romanesquement au chambranle d'une porte-fenêtre ouverte sur un jardin. L'odeur de la forêt prochaine entre avec les rayons d'une lune qui, là-bas, baigne le Noyer sous lequel, cet après-midi, Ingrid rêvait...

Aérienne, immatérielle jeune fille? Mais Maurice de Waleffe prend la parole. Sa voix sait être onctueusement persuasive : « Miss Allemagne, dit-il, voudriez-vous être assez bonne pour faire, de la robe que vous portez aujourd'hui, une

robe pareille à celles que vous portiez naguère; c'est-à-dire une robe courte?... » « Miss Allemagne », penchant en avant un ravissant buste couleur de sucre candi, — quelle fausse maigre! — retrousse docilement ses volants de dentelles.

Ainsi avoue-t-elle gaiement deux jambes magnifiques, aux mollets nourris. Il ne s'agit plus de Schumann : voici des jambes pour chanter du Wagner!

***

La beauté anglaise qui vient ensuite n'est certes pas sortie d'un Keepsake. Elle n'apporte de son pays qu'un grand air de spleen. Sa réserve ne ressemble-t-elle point à de l'ennui? Miss Betty Mason, dont l'onduleuse nonchalance fait penser à ces longs gants qui, au moment où l'on vient de les quitter, conservent l'empreinte des bras qu'ils vêtaient, est « lauréate du concours de beauté des employées de magasin de Londres »... Pensons, en la regardant, aux cent et cent girls, toutes lis-et-roses, qui peuplent là-bas les Lyon's et les Aerated Bread; pensons aux escadrilles de femmes-enfants qui, dans leurs livrées vert-mousse, semblent, dans les magasins vert-olive de Liberty, rôder dans les halles silvestres où s'habillent les fées...

***

Le prénom de la Viennoise est Herta. Elle se présente vêtue de mauves doux. Elle a raison. L'idée de délicatesses nuancées, de sentimentalités fragiles, incluse dans le mot « violette de Parme » est aussi l'idée que l'on se fait de cette beauté d'Autriche, en l'apercevant. Cette attachante jeune fille ne se contente pas d'avoir un visage très finement dessiné, une grâce sans fadeur, une distinction qui s'ignore; elle veut bien, en outre, exprimer, par des regards comme suspendus, par des sourires incertains, une nuance de mystère qui est celle de l'inquiétude intérieure. Rêvons un peu, à propos de cette jeune fille qui passe devant les jurés non point certes avec un air d'indifférence, mais avec l'air de songer qu'après tout la question la plus importante n'est pas d'être laurée...

De ces seize enfants, elle fut presque la seule dont l'attrait n'était pas fait d'aveux, d'affirmations possessives, mais d'allusions en retraits, de secrets divisés. Parmi ces vivaces allégories d'un printemps dévorant, mademoiselle Herta von Haentjens représentait ces aubes d'avril, quand le ciel sensible résiste encore aux intransigeances de l'azur. Ceux des jurés pour qui « la beauté est la forme de l'âme » pensèrent à donner le prix à mademoiselle von Haentjens; car l'Autriche et l'Allemagne, jusqu'à la dernière minute, faillirent l'emporter sur la France. Mais ces jurés eurent raison d'être timides : ils n'osèrent pas.

***

Limpide, rapide et intrépide, mademoiselle Belgique fait irruption dans la salle comme un joyeux ruisseau. Elle est la naïade du concours. Les yeux grands ouverts, les sourcils levés, la bouche brillante, tout d'elle dit (chante) la santé, la force, la foi. Le torse droit, évoquant une figure de proue, elle laisse derrière elle le palpitement d'un sillage. Certains êtres suggèrent l'intimité d'un endroit clos; mademoiselle Nette Duchâteau n'a qu'à paraître pour convoquer l'espace. Sur l'estrade élevée de quelques pieds, elle domine, comme sur un sommet, une vaste ligne d'horizon. Sous un immense morceau de ciel immaculé, sa robe blanche devient Rose des Vents.

***

« Sa beauté ne pouvait plaire qu'à ceux qui préfèrent les esquisses aux tableaux... » Offrons cette phrase de Balzac à la cinquième beauté, qui est la beauté danoise. Mademoiselle Inga Arvad n'a pas dix-huit ans; elle en paraît quinze. En la voyant entrer, de la tête aux pieds emperlée par ses rires, on pense à cette étoile qui dansait, quand Béatrice est née. Elle paraît à la fois avoir grandi trop vite et n'avoir pas fini de grandir. Elle est si mouvante; elle est si souple; et ses mèches échevelées sont une telle jubilation de clarté, qu'on songe à ces libres lianes du chèvrefeuille en fleur, disputées, au-dessus d'une source, par la brise et par le rayon. Est-elle

là pour ce concours de beauté, ou pour son premier bal? « ... Un journal de Copenhague a décidé que je suis la plus jolie fille du Danemark, racontent les yeux contents. Ce n'est probablement pas vrai; mais comme ce qui m'arrive est drôle! Ah! messieurs les juges, je n'ai pas besoin de vous le dire; cela se voit : je m'amuse, n'est-ce pas? Je m'amuse follement!... » Dans les regards à facettes, sur les cheveux vagabonds, sur les dents qui mordent le plaisir, pétille une électricité de jeunesse.

***

Le volubile et véloce « Enfant Septentrion » fait place à mademoiselle Espagne; petite personne râblée, qui, sur ses fermes formes rondes, laisse couler en nappes les franges d'un châle d'argent.

Le sérieux inamovible de certains visages espagnols arrive parfois à exprimer moins la gravité que la bouderie. La señorita Emmelina Carrenio retrouverait sans doute ses chances dans le bruit des castagnettes. Où sont les encourageants *ollés*, qui, dans tout lieu public, en Espagne, mitraillent frénétiquement toute femme qui se montre sur une scène? Cette Madrilène revendique avec force son « cru d'origine ». Est-ce pour cela que, parmi ses concurrentes, respectivement moins représentatives, elle semble un peu dépaysée? Il manque à la passive personne les murs nus d'une salle de danses, l'encens des consommations anisées, et, tissé par les guitares, ce réseau sonore sur lequel la voix des chanteuses vient rebondir, comme ces acrobates qui, au cirque, avant de rompre leur vol, prennent un suprême élan sur les filets tendus.

***

... La thuléenne Esthonie a délégué une grande jeune fille infiniment décorative; au tiède sourire paresseusement séraphique; aux blancheurs sucrées de sorbet à la neige. Elle passe discrètement, distraitement; et ses formes harmonieuses se sont, hélas! beaucoup trop vite dissipées dans notre mémoire, comme le souvenir d'un parfum qui ne se soucie pas de sa ténacité...

***

Nous connaissions déjà la championne française pour avoir déjeuné non loin d'elle, quelques jours avant l'heure de son pavois.

Mademoiselle France est maintenant mademoiselle Europe. Lorsque, pour elle, en Amérique, il s'agira de devenir mademoiselle Univers, ne déconcertera-t-elle pas un peu les jurés de là-bas, qui, s'ils se figurent une Française, voient fatalement une Parisienne?

Rien de moins parisien que cette Gasconne paisiblement amène, au visage plus dessiné que modelé, au long cou virginal; brune à physionomie de blonde; et à laquelle des sourcils placés un peu haut et des regards très légèrement divergents, donnent une expression sédative de détachement, de réserve. Ce fin et pur visage peut faire penser, si l'on y met quelque bonne volonté, à certains visages de Jean Goujon, de Poussin, de Corot. Je crains fort que cette modération, cette mesure, cette décence soient des armes un peu faibles à opposer à l'éclat qui lustre « en série » les beautés vernies du Nouveau Continent.

***

Lorsque nous vîmes la Hollandaise, nous pûmes croire qu'on nous montrait, par erreur, une deuxième Grecque. Mademoiselle Marie Lelyweld, qui étudie la chimie à Amsterdam, a le beau profil droit et stable des divinités praxitéliennes. Mademoiselle Chryséis Rodis, venue d'Égine, avait paru, quelques instants auparavant, beaucoup moins hellénienne. L'idée anticipée que nous nous faisons d'une beauté grecque est très impérative; aussi fûmes-nous dérouté par les luisants épais d'un sourire oriental; par ce corps au hâle chaleureux, et dont la pulpe donnait à l'odorat, par les yeux, l'impression de respirer le lourd et lent arome d'une huile de roses... Mais le plus beau front du concours appartient à cette Grecque de dix-huit ans. Un front dont la sérénité, peut-être pensive, dément la loquacité sensualiste des yeux.

***

« Miss Italie!... » l'appariteur l'annonce, et soulève un rideau. Comment se défendre d'imaginer une Italienne, avant de l'avoir vue? On récolte dans ses souvenirs ces créatures ingénument majestueuses, dont les épidermes profonds prennent, dans l'ombre romaine, la violente couleur du souci; dont les mouvements peu nombreux ne sont que des successions d'attitudes; et qui, parfois, par un regard soudain, délivrent une brusque confidence : elle trouble un instant l'eau des yeux, comme le coup de queue d'une carpe trouble passagèrement l'eau dormante d'un bassin.

Allions-nous voir paraître l'Italienne de Naples, enrobée dans un feu millénaire; l'Italienne de Venise, dont la marche a l'air d'un commencement de vol; ou l'Italienne de Florence, droite et fière, toute en aspirations verticales, comme ses compagnons d'enfance : le campanile et le cyprès?

Mademoiselle Claudia Nocetti, dix-huit ans, née à Savone et étudiante au lycée de Gênes, est une grosse blonde enfant capitonnée, assez inattendue; toute faite de volutes, de boucles et de coussins; une généreuse et folâtre combinaison de courbes roses et de rinceaux vermeils. En quel point de l'espace et du temps italiens trouverons-nous ses références plastiques? Oui : elle pourrait être tombée de ce nid inversé, comble d'une foisonnante couvée, qu'est, à Parme, la coupole du Dôme, illustrée par Corrège. Elle est la sœur à peine aînée de ces anges flavescents, aussi joufflus que les édredons de nuages où ils chavirent, où ils enfoncent.

Installée dans sa moiteur comme une colombe dans son roucoulement, on se représente volontiers cette crémeuse jeunesse dans quelque jardin qu'empoisse l'odeur de l'*olea fraga* (qui est une plante à senteur de gâteau). Si quelque magicien de la gourmandise s'amusait à métamorphoser Claudia Nocetti en une chose bonne à manger, n'en doutons pas, il ferait d'elle le plus succulent des sambayons.

***

En fin de fête, on nous invite à considérer tour à tour les charmes de cinq beautés venues d'une Europe déjà

orientale : la Hongroise, la Roumaine, la Russe, la Turque et la Yougoslave.

La Hongroise entre comme un oiseau; et la Roumaine comme une biche. Gracieuse Roumaine! d'une élégance comme ciselée; aux membres et aux traits travaillés, soignés, associant les uns aux autres, par des arètes douces, des plans délicats. Les vastes yeux d'agate expriment la frayeur soumise d'une bête forestière qui se désapprivoise mal de ses clairières et de ses futaies. Quand, sur l'estrade, où elle se tenait presque en steppant, mademoiselle Tanzi Visoreano tourna sur elle-même, elle montra, découvert jusqu'à la taille, un dos d'une si parfaite beauté qu'il y eut parmi les personnes présentes ce petit frisson d'assentiment collectif que l'on ressent devant un chef-d'œuvre.

Outre le prix d'ensemble, le prix d'excellence, pourquoi ne distribuerait-on pas, à cette petite classe de belles élèves, d'autres prix, des prix de détails? Ainsi la Roumanie eut-elle obtenu à l'unanimité le Prix du plus beau Dos; la Grèce, le Prix du plus beau Front; la Hollande, le Prix du plus beau Profil; l'Autriche, le Prix du Regard-Nostalgique et l'Allemagne le Prix du plus beau Buste (ou, comme on disait jadis, du plus beau « Corsage »).

Mademoiselle Nachad Saffet (la Turquesse) eût reçu le prix du Regard-le-plus-tendre. Depuis des siècles, les femmes turques, hors du harem, ne peuvent avouer qu'elles sont belles que par les yeux. Des générations de beaux yeux ont ménagé à cette attendrissante institutrice de Stamboul ces sourcils d'un trait aussi pur que velouté, ces paupières qui battent comme les ailes du phalène, et ces yeux si tranquillement confiants qu'ils semblent, grands ouverts, perpétue les songes heureux de la nuit.

Quant à mademoiselle Marina Chaliapine, chargée des chances de la Russie, elle eût obtenu « le Prix du Teint ».

Imaginez, devenus phosphorescents, le miel et le lait, ou le feldspath et l'albâtre. Songez à ces touffes d'étamines, qui, au cœur de la rose-thé, grésillent comme l'or en fusion. Il arrive parfois que la plus réelle et vivante créature fasse penser à un miracle; à quelque chose d'impossible, de pas vrai; à ces célestes mensonges de lumière que le soleil impro-

vise avec la complicité du prisme et de la vapeur d'eau. On a pu voir dans maintes revues illustrées les portraits de ces seize jeunes filles. Presque toutes les brunes sont photogéniques. Mais la beauté des blondes se rebelle et s'esquive comme un mirage, devant la lentille et la camera. Ne croyez pas un instant que la photographie qui, sur la couverture d'une récente *Illustration*, montrait Marina Chaliapine près de son illustre père, fût un portrait ressemblant.

Pour notre part, nous eussions donné le prix à ce radieux caprice de la nature; à cette étincelante Galatée slave, créée par un Pygmalion à la fois peintre et orfèvre, et qui, pour réaliser son rêve de lumière, eût à sa disposition tous les ors. Non point les ors dociles, les ors inertes; mais l'or surnaturel des astres, qui ne se soumet pas à la prison des formes, et qui, par la chevelure, les sourcils et les cils, par tous les pores de la peau, exige impérieusement son originelle liberté.

***

Après avoir défilé une à une, les seize concurrentes apparurent toutes ensemble.

Chacune avait choisi à son gré sa robe de concours. Choix pas souvent heureux. Une robe trop servilement soumise à la dernière mode risque de banaliser celle qui la porte. Par contre, une robe qui copie gauchement, malhabilement, cette mode, devient un cruel handicap. L'insistante robe gros-bleu à épaulettes nickelées de Mademoiselle France n'a pas été assez féroce pour lui défendre de devenir Mademoiselle Europe. Mais, sans ce fourreau d'argent à pans orangés, mademoiselle Roumanie eût moins fait penser au plus distingué des « mannequins »; et, sans ces téméraires drapés, bouillonnés et relevés de satin blanc, mademoiselle Italie n'eût pas, sur l'estrade, évoqué le souvenir des endimanchements d'une fête de patronage.

Il paraît que, à l'époque où la suprême épreuve du concours de Beauté était courue aux États-Unis, les concurrentes défilaient en maillot. Mais le maillot sert moins le galbe qu'il ne le sectionne. Pourquoi, l'an prochain, ne pas habiller toutes les concurrentes d'une robe de coupe, sinon de cou-

leur, uniforme? Quelque tunique sans style d'époque; celle, par exemple, que portent les rythmiciennes. La mode s'est bien rarement souciée de mettre en valeur la beauté des femmes; sa mission d'ailleurs est de donner, à une femme qui n'est pas belle, l'illusion momentanée de la beauté... Le prix une fois attribué, l'élue pourrait être l'occasion d'un nouveau concours : un concours entre couturiers.

***

N'ayant pas à voter, nous n'assistâmes point aux délibérations des juges. Ils eurent quelque peine, semble-t-il, à se mettre d'accord. Procédant par éliminations, ils finirent par ne plus avoir devant eux, comme le berger troyen, que trois beautés : l'allemande, l'autrichienne et la française. La beauté terrestre, la beauté rêveuse et la beauté idéalisée s'étaient partagé les voix.

Dès lors, les chances de mademoiselle France devenaient certaines. Le choix d'un artiste isolé obéit à l'instinct; celui d'un groupe d'artistes se soumet à la culture. Le « beau-idéal » l'emporta. L'idée que nous nous faisons du beau féminin est, au fond de nous, malgré nous, une idée apprise; une idée conventionnelle. Nous avons tous, dans nos souvenirs d'enfance, l'image toute-puissante de quelque Vierge à la Chaise, de quelque Vénus milésienne; une figure désindividualisée, désincarnée, stylisée, à laquelle nous nous référons arbitrairement pour consentir à ce que « la plus belle » soit moins une femme qu'une déesse, ou une sainte, ou une fée. Le visage de l'élue de 1931 impliquait l'auréole; son corps, le peplum; son maintien, le piédestal. En somme, ce prix de beauté, que certains, selon nous bien à tort, estiment dangereusement immoral, est un prix spiritualiste. Son attribution eût enchanté le cher Banville, qui disait sagement : « La Beauté est une harmonie que la nature ne produit pas plus qu'elle ne produit un tableau de Raphaël ou une symphonie de Beethoven... La nature et la société font des mères, des filles, des épouses, des actrices et des caissières, mais la Femme est une conception abstraite, qui ne peut être réalisée que par l'Art pur. »

JEAN-LOUIS VAUDOYER

LES LIVRES D'HISTOIRE

Israël dans le monde antique.
Lucrèce Borgia a-t-elle été calomniée?
L'amiral Dumont d'Urville.

L'histoire d'Israël est moins l'histoire d'un peuple que celle d'une idée religieuse. C'est en ce sens et avec raison qu'on l'appelle l'Histoire sainte. Et c'est pourquoi l'histoire d'Israël a pu être placée dans une récente histoire universelle, à la charnière entre l'histoire ancienne et l'histoire du Moyen Age. Elle est le premier chapitre des origines du christianisme. « Ce qui confère au peuple d'Israël une place unique, égale en importance à celles de la Grèce et de Rome dans l'histoire de l'humanité, c'est sa religion, mère du christianisme, du judaïsme et de l'islamisme. » Ainsi débute le volume consacré à *Israël* par M. Adolphe Lods dans « l'Évolution de l'Humanité », l'histoire générale en cent volumes que dirige M. Henri Berr (La Renaissance du Livre).

Ce premier volume va « des origines au milieu du VIIIe siècle avant J.-C. », c'est-à-dire jusqu'à la destruction du royaume d'Israël par les Assyriens, après la prise de Samarie par Sargon (722). Ce n'est pas ce médiocre événement qui détermine cette coupure. C'est plutôt l'évolution qui s'opère à cette époque, sous l'influence des prophètes, dans les conceptions religieuses du peuple qui va devenir le peuple juif. Cournot l'a résumée en une formule saisissante. « A l'idée d'une religion faite pour un peuple se substitue insensiblement celle d'un

peuple élu pour conserver et répandre une croyance. » C'est énorme, c'est la substitution du monothéisme à la monolâtrie. Jusqu'ici Yahvé est le dieu d'Israël, plus puissant que les autres dieux nationaux, mais qui ne les exclut pas nécessairement. Il est seul en Israël, non seul dans le monde. Désormais le dieu d'Israël sera le seul vrai; les Israélites en ont le monopole, non plus comme chaque peuple a le monopole de ses divinités poliades, mais comme dépositaires de la vérité révélée à leurs ancêtres et rappelée sans cesse par les prophètes. De la religion nationale des Hébreux primitifs sortira le germe d'une religion encore provisoirement localisée mais valable pour le monde entier. Yahvé en un sens reste un dieu national suivant l'ancienne formule, mais il est en même temps, et ceci est nouveau, le seul dieu pour tous les hommes. L'intérêt d'Israël est là : on a parlé du miracle grec, il y a aussi, et même encore plus, un miracle juif. C'est quand Israël n'a plus de rôle comme État que commence son rôle messianique.

Entrer dans le détail d'une histoire d'Israël, et appuyée sur une critique approfondie des sources, nous mènerait trop loin. M. Lods n'ignore rien des découvertes archéologiques qui ont illustré le vieux récit biblique. Il a le mérite d'avoir étudié avec plus de soin qu'on ne le fait d'ordinaire la période antérieure à l'établissement des Hébreux dans la Terre promise. Il nous trace des populations cananéennes un tableau d'ensemble en grande partie nouveau. La conquête des Hébreux venant d'Égypte est surtout une pénétration, elle n'a rien d'une invasion générale et immédiatement triomphante. Il n'y a jamais eu conquête et extermination globale des occupants. Jusqu'à l'époque des rois, il n'y a guère d'union entre les tribus ni entre les chefs qui sont à leur tête, sans caractère héréditaire ni suivi. « Au temps des Juges, dit la Bible, il n'y avait point de roi en Israël, et chacun faisait ce qui lui semblait bon. » Quelques-uns de ces chefs populaires exercent une autorité plus étendue, mais encore à titre personnel et temporaire, tout au plus viager, Gédéon par exemple. Il est d'ailleurs impossible de les dater, même les uns par rapport aux autres. Les tribus ne se sont pas fixées du premier coup dans le territoire où nous les voyons finalement installées.

Les Cananéens ne furent pas détruits, sauf dans des cas très particuliers; ils fusionnent à la longue avec les nouveaux venus. A partir de Salomon, on ne parle plus d'eux, non qu'il n'y en ait plus, mais parce qu'on ne les distingue plus. C'est ce qui explique que les hommes en état de porter les armes sont évalués à 40 000 au temps du cantique de Debora, à 1 300 000 sous David. La population israélite, si prolifique qu'elle pût être, n'a pas augmenté dans cette proportion en moins d'un siècle par simple excédent des naissances.

Avec les rois, nous sommes sur un terrain plus solide. David et Salomon ne jouent pas sur la scène du monde le rôle que leur prête l'imagination populaire. Même avec eux, l'État hébreu reste un bien petit pion sur l'échiquier oriental. C'est peu de chose en face des monarchies égyptiennes, hittites, babyloniennes, assyriennes. Les nouveaux rois, par leurs relations et leurs mariages avec les dynasties voisines, par l'incorporation complète des Cananéens dans le peuple juif, ont peine à maintenir l'exclusivisme farouche de la période précédente. La construction du temple de Salomon est une œuvre politique autant que religieuse. Elle attestait la puissance et la richesse du jeune royaume, elle consacrait le prestige de la capitale nouvellement créée par David. Il y avait dans la splendeur, dans l'ornementation du sanctuaire national — d'ailleurs exagérément vantées — bien des détails empruntés aux temples égyptiens ou importés de Tyr et Sidon par les artistes phéniciens auxquels avait dû recourir le roi de Jérusalem. De tout cela, beaucoup de traditionalistes étaient choqués. L'arche d'alliance n'avait jamais eu de résidence attitrée. Le Temple de Salomon, contigu au Palais et communiquant directement avec lui, « était avant tout, dit M. Lods, la chapelle du souverain ». C'est seulement trois siècles plus tard, sous le roi Josias, que le temple de Jérusalem sera proclamé officiellement le seul où il fût permis d'offrir à Yahvé des sacrifices.

Les trois premiers rois, les seuls qui aient régné sur toute la Palestine, durent à peu près un siècle, de 1040 à 940 environ. Ce siècle a des moments et des côtés glorieux, mais sans conséquences durables parce que l'effort demandé au peuple d'Israël est au-dessus de ses moyens. Salomon marque à la

fois l'apogée et la décadence du régime. Les rois d'Israël ont les défauts de tous les rois d'Orient. Ce sont des despotes jaloux de leur autorité, ingrats à l'égard de leurs meilleurs serviteurs, esclaves de leurs passions, tiraillés entre les influences de harem, incapables d'assurer une succession régulière à travers les intrigues et les révoltes de leurs nombreux fils, parmi lesquels les préférés ne sont pas toujours les mieux nés ou les plus dignes. La sagesse de Salomon est légendaire, mais il n'est pas sage tous les jours. Il écrase son peuple d'impôts pour satisfaire ses goûts somptuaires; on célèbre sa richesse, mais son luxe dépasse sa richesse. On le voit, à la fin de son règne, réduit à céder vingt villages en paiement d'une dette au roi Hiram. David malgré ses psaumes, Salomon malgré les préceptes de la *Sagesse*, des *Proverbes* et de l'*Ecclésiaste* auxquels est attaché son nom, représentent la partie la plus profane de l'Histoire Sainte.

***

Lucrèce Borgia n'a pas eu de chance. Elle a séduit — comme sujet — un grand poète, et le sujet a fait tort à la personne. Lucrèce Borgia se relèvera-t-elle du drame de Victor Hugo? Elle a aujourd'hui pour elle un historien, et qui compte. M. Funck-Brentano défend *Lucrèce Borgia* (éditions de la Nouvelle Revue critique) contre la légende romantique. Il défend même d'une manière plus générale les Borgia contre l'excessive sévérité qui les entoure. Le pape Alexandre VI a eu assurément le tort d'être pape. Mais comme prince temporel, comme grand seigneur de la Renaissance, il est à beaucoup d'égards très présentable. Il a du goût, il aime les arts, il aime ses enfants, il a le sentiment, non pas du devoir moral peut-être, mais du devoir professionnel. Tout ce qu'on raconte du poison des Borgia est mélodramatique et romancé. Il n'est même pas sûr que le cardinal César Borgia ait fait assassiner son frère, le duc de Gandie.

Quant à Lucrèce, c'est une aimable et aimante princesse du sang. Elle a décemment apprécié son premier mari,

passionnément adoré le second, elle a fait le bonheur du troisième. On n'en pourrait pas dire autant de toutes celles qui lui refusent leur indulgence. Ce n'est pas sa faute si son premier mariage a été annulé, si son second mari a été tué presque dans ses bras. Quant aux accusations de double inceste, elles reposent sur des commérages. Et l'on commérait beaucoup autour de cette cour du Vatican. Les légendes les plus extravagantes étaient accueillies et sont encore acceptées sans contrôle. En voici un exemple qui donne à réfléchir. On a répété que la Vierge devant laquelle le pape Alexandre VI est en adoration, dans une admirable fresque des appartements Borgia au Vatican, est la belle Julia Farnèse, sa maîtresse. Et on a vigoureusement flétri le caractère scandaleux d'une pareille figuration. Oui, mais, en fait, dans la fresque de Pinturiccio, qui est toujours à sa place, le pape est à genoux non devant la Vierge, mais devant le Christ sortant du tombeau. C'est une chose qu'il était facile de vérifier. On a préféré ressasser la légende. Il est vrai que les appartements Borgia ont été longtemps fermés : restaurés sous Léon XIII (1897), ils n'ont été ouverts au public que sous son successeur Pie X.

Beaucoup d'autres détails qui en imposent par leur apparente précision ne résistent guère mieux à l'examen. Le fameux « bal des châtaignes » où le pape, César Borgia et Lucrèce auraient fait courir à quatre pattes cinquante courtisanes nues, à la recherche de châtaignes semées sur le parquet est pour le moins l'objet d'un coup de pouce. C'est le grand maître des cérémonies, Burckard qui nous le raconte dans son journal, le *Diarium*, considéré par beaucoup d'historiens comme un document de toute confiance. Mais Burckard mérite-t-il d'être cru aveuglément? Son collègue, Paris de Grassis, le juge très sévèrement : « C'est un être, dit-il, plus brutal que toutes les bêtes, très haineux et très jaloux. » Admettons qu'il y ait là un peu de malveillance professionnelle entre fonctionnaires concurrents. Il est tout au moins visible que Burckard aime les scènes scandaleuses. Il en raconte qui n'ont aucun rapport avec son sujet et qui n'ont d'intérêt que celui d'être pornographiques. Pour le bal des châtaignes, il ne parle pas en témoin, mais d'après autrui. Un mauvais

plaisant a pu le « faire marcher ». Ce qui est sûr, c'est que personne d'autre n'en parle. Les agents florentins signalent une nuit passée dans l'appartement privé de César Borgia par lui-même et le pape en compagnie de quelques courtisanes. Il n'est pas question de Lucrèce Borgia et sa présence eût été en effet bien imprudente, à défaut d'autre considération. Elle était alors fiancée à Alphonse d'Este, fils du duc de Ferrare, dont les représentants à Rome, intéressés à bien renseigner leur maître en pareille matière, ne disent rien de pareil. L'orgie vaticane est du 31 octobre 1501. Deux mois après, le 28 décembre, ils écrivaient à leur souverain : « Plus nous étudions Madame Lucrèce, plus attentivement nous considérons les détails de son existence, plus nous sommes pénétrés de sa bonté, de sa décence, de sa modestie, de sa discrétion. La vie qu'elle mène en son intérieur n'est pas seulement celle d'une chrétienne, mais d'une âme pieuse et religieuse. »

Un autre racontar, plus gros de conséquences matérielles, ne paraît pas mieux établi contre Lucrèce. C'est l'histoire de « l'infant romain », Jean Borgia, un enfant mystérieux que le pape dans une bulle déclare fils de César Borgia et qu'une seconde bulle, le même jour (1er septembre 1501), proclame fils du pape lui-même. On a beaucoup épilogué sur cette reconnaissance en partie double. Comme cet enfant sera confié à Lucrèce et élevé à Ferrare, on a voulu y voir un enfant de Lucrèce Borgia, ayant pour auteur de ses jours ou son père ou son frère. La bulle précise que cet enfant « a trois ans approximativement ». Il est donc né en 1498. Lucrèce, séparée de son premier mari depuis près d'un an et officiellement depuis trois mois par l'annulation de son mariage (20 décembre 1497), a-t-elle eu vraiment un enfant au mois de mars 1498? L'annulation du mariage fondée sur l'impuissance du mari avait fait beaucoup rire. Qu'aurait dit la malice publique en face d'un démenti matériel aussi éclatant? Deux lettres donnent cette nouvelle comme un bruit venu de Rome. A Rome, on n'en trouve pas trace, Le *Diarium* de Burckard, qui n'eût pas manqué de noter un événement de ce genre et de cette importance dans la famille papale, n'en souffle mot. Ajoutons que le duc de Ferrare ne donne pas l'impression d'un homme disposé à accepter qu'un enfant de naissance à la fois si

complexe et si injurieuse pour l'honneur de la future duchesse, sa belle-fille, fût élevé à sa cour.

La réalité, c'est qu'il s'agit bien d'un fils du pape, né alors qu'il est déjà pape, que les convenances ne lui permettent pas d'élever au Vatican et que les lois canoniques lui interdisaient de reconnaître. C'est pourquoi une première bulle l'attribue à César, ce qui permet au pape de lui laisser sa part du patrimoine familial. Cet état civil frauduleux une fois admis officiellement, une seconde bulle peut indiquer le véritable père de l'enfant sans inconvénient pour les droits qu'il tient de son père supposé. Quand à la mère, le pape la qualifie de femme séparée de son mari, *mulier soluta*, ce qui peut s'appliquer avec un peu de bonne volonté à Julia Farnèse, mariée pour la forme à un mari qui vit loin d'elle et de Rome.

Il reste en cette histoire plus d'une obscurité, mais la maternité de Lucrèce paraît bien hors de cause et par suite les hypothèses les plus particulièrement infamantes à son égard se trouvent écartées. C'est bien tard pour sa mémoire, encore plus pour ses cendres. L'inscription de sa pierre tombale a été grattée un quart de siècle après sa mort de sorte qu'on ne sait plus au juste où elle repose.

Au fond, le problème de la réhabilitation relative des Borgia dépend en grande partie de la créance qu'il convient d'accorder au journal de Burckard. Si, comme on l'a cru le plus généralement, c'est un témoin peu intelligent, incapable de juger les faits, incapable aussi de les dénaturer, le procès des Borgia est difficile à gagner ou même à plaider. Si au contraire c'est une mauvaise langue, un amateur d'histoires scabreuses, un Brantôme sans talent, comme le pense M. Funck-Brentano, le procès est à réviser, surtout en ce qui touche Lucrèce.

***

Tout le monde sait que l'amiral Dumont d'Urville est mort victime d'un accident de chemin de fer, parce que cette catastrophe est la première de son espèce et a laissé une durable impression. Mais qu'était au juste ce brave amiral,

on ne le sait guère et on ne se le demande pas beaucoup. Sauf deux notices parues au moment de sa mort, et peu explicites, nous n'avions aucun travail sur *Dumont d'Urville* avant le volume que vient de lui consacrer M. Camille Vergniol dans la collection « la Grande légende de la mer » (La Renaissance du livre).

Il n'y a du reste rien de légendaire ici. Dumont d'Urville n'est pas un être fabuleux. Il est né en pays éminemment prosaïque, près de Condé-sur-Noireau, le 23 mai 1790 et est mort le 8 mai 1842, à la veille de ses cinquante-deux ans, dans le train de Versailles à la hauteur de Bellevue. C'est un terrien devenu marin par occasion, un peu par dépit de n'avoir pas été reçu à Polytechnique du premier coup, à dix-sept ans. Dumont d'Urville n'a jamais aimé faire queue. Brillant élève du collège de Bayeux où il avait passé l'examen d'entrée triomphalement, en latin, n'ayant pas huit ans, grâce à la méthode directe appliquée par un oncle ecclésiastique, il avait préparé Polytechnique une année au lycée de Caen. Très doué pour les langues, aussi fort en grec qu'en latin, parlant l'anglais, initié à l'allemand, à l'italien, plus tard à l'hébreu, au chinois et aux dialectes polynéniens, il avait négligé les mathématiques. La botanique l'attirait plus que l'algèbre. Bref, il s'était dispersé. N'étant qu'admissible à Polytechnique, il se découvre une vocation navale.

Au mois de novembre 1807 le voilà novice sur un bateau de l'État à Brest. En juillet suivant, il est aspirant bien qu'il n'*aie* pas (sic)[1] tout à fait le temps de navigation exigé. Il sera enseigne en 1812, à vingt et un ans. Ici il faut marquer le pas. La marine est en sommeil. Nos rares vaisseaux de guerre sont bloqués dans les ports. Dumont d'Urville se fait transférer de Brest à Toulon, espérant un peu naviguer, mais l'immobilité est la même. En 1815, il épouse la fille de son horloger, qui est aussi un peu opticien. Cette mésalliance le brouille avec sa mère, qui a des principes nobiliaires plus arrêtés et qui ne recevra jamais sa belle-fille.

1. Nous relevons cette faute d'impression parce qu'elle n'est pas toujours, chez certains de nos contemporains, imputable aux typographes. Il se trouve des hommes cultivés pour dire et écrire, à l'école des chansonniers de Montmartre : « Faut-il qu'son orgueil *soie* profonde! »

M. C. Vergniol s'est donné beaucoup de peine pour préciser tous ces détails biographiques. Il s'est documenté, ce qui est moins facile qu'on ne croit, même pour les temps modernes. Dumont d'Urville écrivait beaucoup, mais à sa mort imprévue, ses papiers ont subi une dispersion équivalant à une quasi disparition. Les archives publiques sont pauvres. La famille d'alors ne paraît pas s'être beaucoup intéressée à ces amas de notes indéchiffrables, elle en a vendu ou égaré la plus grande partie. M. Vergniol a cherché. Quand on cherche bien, on trouve toujours quelque chose. Aux « Archives du Service Historique de la Marine » il existe un « Dossier personnel » de l'amiral, composé d'abord de pièces offertes en 1884 par un agent principal du commissariat maritime de Toulon, Frédéric Malcor, dont le père les avait « arrachées au vent des enchères ». D'autre part, un neveu de madame Dumont d'Urville, Louis de Salvy, lui-même capitaine au long cours, fit également abandon en 1885 de sept cartons de documents versés aux Archives Nationales (fonds Marine). Un « Journal » dont les premiers biographes avaient cité quelques lignes restait introuvable. M. Vergniol a fini par le découvrir à la Bibliothèque municipale de Toulon, sans trop savoir comment il s'y trouvait échoué. Ce document de première main va du 1er juillet 1830 au 5 mai 1837. Rien de plus curieux à consulter, mais à quel prix! C'est « complètement illisible », disait Malcor qui en avait eu connaissance. M. Vergniol, à grand renfort de besicles et de loupes, en a à peu près percé le mystère. En outre, la famille du côté normand lui a ouvert ses tiroirs. M. Vergniol a fait une ample moisson.

Son livre n'a rien de fantaisiste, sans avoir rien de gourmé. On y trouve une liberté d'appréciation et de langage qui dépasse parfois l'objectivité scientifique. Dumont d'Urville n'est pas flatté. « On doit aux vivants des égards, disait Voltaire, on ne doit aux morts que la vérité. » Il arrive même qu'un coup de patte soit décoché au passage à tel personnage étranger au sujet, qui a la malchance de se trouver sur la route à un mauvais endroit. Voici par exemple le pauvre La Fayette, auquel Dumont d'Urville rend visite en 1830. Cette innocente marque de déférence lui vaut une volée de bois vert. C'est « un niais solennel et incorrigible, l'un des

plus bêtes et dangereux de l'histoire ». M. Vergniol a eu peur de paraître trop universitaire.

La carrière de Dumont d'Urville n'a rien de militaire. Cet amiral n'a jamais eu l'occasion de tirer un coup de canon autrement qu'à blanc. Ce n'est pas sa faute. De Trafalgar à la mort de Dumont d'Urville et même au delà, il n'y a pas de batailles navales. Navarin ne mérite pas ce nom et l'expédition d'Alger n'a rien d'une guerre maritime.

A défaut d'exploits guerriers, Dumont d'Urville s'est trouvé mêlé à quatre épisodes marquants.

D'abord il est de ceux à qui nous devons la Vénus de Milo, et il l'a vue comme nous ne la verrons jamais. Embarqué comme enseigne sur la *Chevrette*, chargée en 1829 de relever les îles et les côtes de la Méditerranée, il s'y trouve au mois d'avril 1820 quand cette honorable gabarre aborde à Milo. Un paysan venait d'y découvrir en labourant une statue qu'il offrait au consul de France pour 1 500 piastres (à peu près 1 200 francs alors). Le consul, qui ne s'y connaît pas en sculpture antique, n'est pas fâché de consulter Dumont d'Urville qui est un helléniste. Dumont d'Urville, dans une communication à l'Académie des Sciences, en 1821, décrit la scène et la statue, « femme nue dont la main gauche relevée tenait une pomme et la droite soutenait habilement une ceinture drapée et tombant négligeamment des reins jusqu'aux pieds ». Il y vit une Aphrodite victorieuse recevant de Pâris la pomme décernée à la plus belle. Néanmoins, faute de place sur le bateau, peut-être aussi faute d'argent, la statue n'est pas achetée sur-le-champ. A Constantinople, Dumont d'Urville en parle à l'ambassade, et avec tant d'enthousiasme qu'un jeune attaché, Marcellus, futur secrétaire d'État du ministère Polignac, obtient de l'ambassadeur la mission d'acquérir cette merveille. Malheureusement, elle avait été à moitié vendue dans l'intervalle : il fallut l'enlever au cours d'une bagarre où elle perdit les bras qui lui manquent si cruellement depuis.

Le second événement auquel le nom de Dumont d'Urville est resté attaché, c'est la découverte des restes de l'expédition de Lapérouse. Il est capitaine de frégate, à la tête d'une expédition chargée d'explorer les îles océaniennes du Pacifique et

de vérifier les bruits qui couraient sur la découverte faite aux îles Fidgi, par le capitaine anglais Dillon, d'objets ayant appartenu à l'explorateur disparu depuis trente-huit ans. En février 1828, il retrouve en effet à l'île Vanikoro les épaves du naufrage et rapporte comme pièces à conviction une ancre, un canon et deux pierriers qui ne laissent aucun doute sur leur origine. Bien qu'il se plaigne toujours de voir ses mérites méconnus, Dumont d'Urville est au retour nommé capitaine de vaisseau (8 août 1829), à trente-neuf ans, ce qui n'est pas mal pour une victime de l'ingratitude des Bourbons.

A la chute de Charles X, il est chargé d'une mission de confiance, délicate, mais dont on s'exagérait à plaisir les difficultés. C'est lui qui conduira Charles X, sa famille et sa suite en Angleterre, à Portsmouth. Il s'en acquitte loyalement, sans excès de diplomatie, voire avec une certaine raideur jacobine, car Dumont d'Urville se vante de n'être ni un courtisan, ni même un royaliste. Se permettait-il, comme le lui reproche l'ancien ministre de la marine, d'Haussez, d'aborder le roi ou le dauphin « sans même porter la main à sa casquette »? S'il n'a pas manqué de politesse à ce point, il paraît au moins avoir quelque peu manqué de tact et de discrétion. Cette fois encore, il estime qu'on ne l'a pas suffisamment récompensé. Le roi, qui a demandé à le voir, l'a fait attendre. Il est à table, il ne le recevra que le lendemain. Dumont d'Urville est susceptible, il met la branche cadette dans le même sac que le branche aînée. Invité à dîner au Palais-Royal pour le dimanche suivant, il parle de cette soirée dans son journal sur un ton de philosophe désabusé, qui traduit peut-être l'embarras où l'a mis l'ignorance des usages dont il se flatte, mais dont il n'est pas flatté de donner le spectacle.

Il devient franchement insupportable. Il se pose en homme disgracié, tout en demandant des grâces. Son récit de la croisière de l'*Astrolabe* est publié avec annexes imposantes (24 volumes en tout), aux frais de l'État. Il se plaint sans cesse de son éditeur, de l'insuffisance des crédits bien qu'ils aient fini par atteindre 80 000 francs, ce qui est beaucoup pour une époque où le budget venait à peine de dépasser le milliard. Il ne pardonne pas à l'Académie des Sciences de

ne pas l'avoir élu le 20 janvier 1830, il ne pardonne pas à l'amiral Roussin de lui avoir été préféré, il ne pardonne pas au secrétaire perpétuel, Arago de ne pas l'avoir patronné. C'est alors qu'il commence son journal pour « retracer les viles intrigues auxquelles je fus en butte ». Il raille la prise d'Alger et la « pauvre France qui attache tant d'importance à ces niaiseries ».

Et après tout cela, il sollicite une nouvelle mission en Polynésie, et il l'obtient, et le roi même s'y intéresse, en cause avec lui plus d'une heure et fait ajouter au programme une pointe aussi poussée que possible vers le pôle sud. Arago, député et rapporteur du budget de la marine, fit ses réserves sur l'utilité de l'expédition, prédit qu'elle donnerait peu de résultats et qu'il faudrait, après le crédit voté pour l'envoyer, un autre crédit pour la rapatrier. Dumont d'Urville, au lieu de se taire, ce qui était d'autant plus facile que le crédit n'était pas refusé, fit, comme il arrivait souvent quand sa personne était en cause, la seule chose à ne pas faire. Il publia un factum contre Arago, le plus maladroit, le plus sot qu'on pût imaginer, l'accusant de jalousie, d'orgueil, voire d'ignorance. Arago, plus habitué aux polémiques, plus spirituel aussi, avait le beau rôle et en usa sans ménagement. « Les marins disent de M. Dumont d'Urville qu'il est botaniste : les botanistes assurent qu'il est marin. J'admettrai, si l'on veut, qu'on ait raison des deux côtés... Il semble avoir voyagé pendant trois ans les yeux fermés et les oreilles bouchées. » Nouvelle réplique de Dumont d'Urville, aussi désastreuse que la première. Heureusement, son expédition était prête, ce qui mit fin à cette lutte inégale.

Cette seconde expédition, à bord de la même *Astrolabe*, ne fut pas aussi stérile que l'avait annoncé Arago, ni aussi féconde que l'avait promis Dumont d'Urville. Elle dura plus de trois ans, du 7 septembre 1837 au 7 novembre 1840. Dumont d'Urville, déjà vieilli, éprouvé par la goutte, ne fit pas de découvertes sensationnelles. Ses deux corvettes n'ont pas approché beaucoup du pôle austral, elles n'ont pas atteint le Cercle polaire, elles ont du moins reconnu le continent antarctique, bordé de falaises de glace, où Dumont d'Urville put difficilement accoster, et dont il prit possession au nom

de la France en y plantant le drapeau. Ce sont les terres Louis-Philippe, Joinville, Adélie, etc., encore nominalement françaises.

Ce n'était pas rien. Dumont d'Urville eut le tort de vouloir prouver que c'était un succès sans précédent. Il était parti très fatigué, il rentrait exténué. Le gouvernement cette fois ne lui fit pas attendre les marques de son approbation. Il est promu contre-amiral le 31 décembre 1840, et le ministre est justement l'amiral Roussin dont il avait dit tant de mal, lors de leur concurrence académique, quelques années auparavant. La Société de Géographie lui décerne sa grande médaille d'or, l'Académie des Sciences ne lui marchande pas les compliments, les Chambres votent sans lésiner les crédits nécessaires à la publication de son voyage.

Il est satisfait, mais pas pour longtemps. A un dîner aux Tuileries, il trouve que le roi ne lui dit que des banalités, dont une au moins était obligeante : le conseil de se soigner. L'excuse de sa manie de la persécution est que sa santé est vraiment délabrée, sa vue se perd. « Il est dur, écrit-il à son neveu, l'abbé Dumont de la Londe, de se voir s'en aller en détail. » Cette lettre est du 1er mai 1842. Huit jours après, il s'en allait d'un seul coup.

C'est l'accident du 8 mai 1842. C'était un dimanche, il faisait beau, tout Paris se déverse sur la campagne. La ligne de Versailles, encore dans tout l'attrait de la nouveauté, est assiégée. Toutes les machines et voitures en état de circuler sont mobilisées. Il y avait 10 000 voyageurs à transporter, un record pour l'époque. De Montparnasse à Versailles, les trains font la navette sans désemparer. C'est le soir, en revenant de Versailles, qu'a lieu le déraillement. Le train se compose de dix-sept voitures remorquées par deux locomotives, dont la plus petite, la plus faible et la plus fatiguée, était en tête. Pour gagner du temps, on descend la pente de 4 millimètres par mètre à l'allure folle, surtout pour cette époque et dans ces conditions, de 80 kilomètres à l'heure (8 kilomètres en six minutes et demie). La première locomotive, poussée par la seconde, déraille et s'enfonce dans le talus, la seconde culbute sur la première et les sept wagons suivants s'entassent sur l'obstacle ainsi dressé. Les charbons incandescents

jaillissent des foyers écrasés sous les chaudières et mettent le feu à la masse des wagons qui sont naturellement en bois, de même que l'enveloppe des chaudières. Les voyageurs qui n'ont pas été broyés vont être fatalement brûlés, car ils ne peuvent s'échapper. Les wagons sont fermés à clef pour empêcher les voyageurs de descendre en cours de route et de provoquer ainsi des retards. Heureux et vigoureux les rares qui purent forcer une serrure ou enfoncer une paroi. L'amiral n'en fut pas. Il périt avec sa femme et son jeune fils, et l'identification de leurs cendres — c'est le mot propre — fut délicate. Le crâne de l'amiral fut reconnu par un phrénologue, compagnon de voyage sur l'*Astrolabe*, qui l'avait moulé pour l'étudier à loisir.

Le 18 mai, un décret du ministre des Travaux Publics interdit de fermer à clef les voitures de voyageurs. C'est le dernier service rendu par Dumont d'Urville.

A. ALBERT-PETIT

LE THÉÂTRE

Le Maître de son cœur de M. Paul Raynal au Théâtre-Français. — *Décalage*, trois actes de M. Denys Amiel au théâtre Saint-Georges. — *La Folle du Logis* de M. Frank Vosper à « l'Œuvre ». — Nouveau spectacle de « l'Atelier ».

Si l'on dressait un panorama sentimental de la France depuis le commencement du siècle jusqu'à nos jours, on verrait qu'une certaine expression de l'amour s'est tue aux environs de 1920. Nous avons essayé alors de le marquer en un essai qui voulait être une humble suite à la *Physiologie de l'Amour moderne* de M. Paul Bourget. Il nous sembla que le vaste courant qui, dans le roman, avait produit des livres comme *Notre Cœur*, *Mensonges*, *Le Lys Rouge*, était tari, que les débats amoureux entre hommes et femmes ne s'exerçaient plus de la même façon; enfin, qu'on avait réduit les complications sentimentales à leur part la plus mince. Nous nous souvenons d'une réflexion de Jérôme Tharaud qui disait un soir devant nous, d'une voix où passait l'accent de Barrès : « Quand chez des amis, la conversation tourne aux affaires de cœur, j'ai envie d'allumer un cigare et d'aller fumer dans la rue. » Il n'était pas le seul à l'époque. Une pudique réaction contre les étalages romantiques, la refonte d'un nouveau monde, l'attrait des affaires, des sports, la hâte même de la vie qui ne permettait plus guère de flâneries aux labyrinthes du cœur, tout contribuait à ce désintéressement. La guerre et la cassure violente qu'elle avait opérée

entre les sexes y était bien aussi, vous le comprenez, pour quelque chose. Il s'établit entre des hommes qui ont vécu de compagnie, qui ont connu, coude à coude, les mêmes horreurs, des liens purs et forts. La femme était écartée de leur habitacle, ne s'offrait plus à leur esprit que comme le désir ou comme le souvenir d'une tiédeur disparue. Le roman et le théâtre répudièrent en conséquence les préoccupations sentimentales. Une nouvelle esthétique, favorisée également par certaines dispositions personnelles, auxquelles il sera difficile à l'histoire littéraire de ne pas faire allusion (vue la complaisance avec laquelle certains écrivains nous les ont confessées), se forma qui excluait, à peu près, du sujet de ses analyses, la fureur d'aimer et l'une de ses conséquences : le drame de la tromperie dans l'amour. Il n'est pas de roman à succès depuis dix ans qui soit du type de ceux que nous nommions au début de cet article. M. André Maurois a renoué, il est vrai, la chaîne avec *Climats*, mais est-on sûr qu'elle sera poursuivie? Et au théâtre M. Jean Cocteau, qui avait annoncé que le cœur allait de nouveau se porter a écrit cette longue scène sensible et douloureuse : *La Voix humaine*, monologue téléphonique qui déjà se sent mal à l'aise dans les villes où le téléphone est automatique...

Que de spectacles dont la femme est bannie! Tous les films et toutes les pièces sur la guerre, tout le théâtre de M. Jules Romain, sans parler de quantité de pièces ou elle n'est pas la déesse de l'action, l'élément décisif du conflit! Dans cette vaste plaine de sécheresse, *le Maître de son cœur* de M. Paul Raynal apparut, il y a dix ans, comme une surprenante oasis. La pièce brilla soudain sur la scène poussiéreuse de l'Odéon du noir reflet qui signale les eaux profondes. Elle était jouée dans un décor médiocre, par trois comédiens de bonne volonté dont l'un, qui vient de mourir et s'appelait Vargas, était certainement un artiste. Naturellement sobre, par tact, par délicatesse, et ne se revanchant pas de l'effacement où il fut injustement tenu, en occupant toute la scène le jour où on lui confiait un rôle. Celui qu'il remplissait dans le *Maître de son cœur* était considérable. La pièce repose sur trois personnages, et sa structure, simple, mais puissante, pèse de tout son poids sur le couple qui l'anime. On se trou-

vait en présence d'une cruelle bataille : celle d'une coquette qui cherche a séparer deux amis et à séduire celui des deux qui n'est point épris d'elle. Le sujet est éternel et il a produit un chef-d'œuvre, *Les Caprices de Marianne*. Quel était donc cet inconnu, qui, sans souci des penchants de l'heure, oublieux des sollicitations et de la mode, retournait si franchement aux intarissables sources? On fut surpris qu'un débutant osât débuter par un « direct » au cœur. Mais il fallut bien admettre — du moins, fûmes-nous quelques-uns à l'admettre aisément, voire à nous en féliciter — qu'il n'était point d'attitude morale capable d'étouffer certains cris.

Ce n'était pas que l'audace de la simplicité, dans le sujet qui tout de suite nous plut dans cette œuvre, c'était le courage d'aller jusqu'au bout des sentiments, de n'en laisser échapper aucune nuance, de porter le débat jusqu'à son extrémité. On n'ignore pas le péril qu'entraîne cette décision, surtout dans une pièce sans péripéties. A parler des sentiments qui les animent, les personnages risquent de se décrire, ce que la bonne dramaturgie défend. Il y aurait d'ailleurs peut-être lieu de revenir sur ce poncif de la critique à savoir qu'un personnage n'a pas le droit de se définir, qu'il doit préciser son caractère par des effets de son caractère et non par des descriptions complaisantes de lui-même. Comme si vraiment nous ne passions pas notre temps à nous décrire! (Singulièrement en cette époque-ci où les gens sont si passionnés de leur personnes que parlant d'eux-mêmes ils songent à peine à écouter autrui et que certaines conversations sont devenues une conjonction de monologues!) La Rochefoucauld a bien noté que les amants aimaient à se retrouver parce qu'ils parlaient d'eux-mêmes et que d'ailleurs on préférait dire du mal de soi plutôt que de n'en point parler du tout. Bref je pense que ce n'est pas un défaut que ces dialogues où deux personnages se définissent et cherchent à se connaître plus profondément, que ce n'est point un défaut si ces confessions sont conformes aux caractères et à la situation de la comédie. Il y a dans le *Maître de son cœur* un second acte qui tient tout entier entre deux protagonistes : la duchesse de Rege et Henry Guize. La duchesse est aimée de Simon de Peran, cadet de Guize et son ami d'enfance. Or, depuis qu'elle a reconnu cet amour,

elle n'a plus qu'une pensée : séduire Henry, et rompre l'amitié qui unit les eux hommes. Est-ce une pensée concertée? Non : plutôt un instinct, quelque chose qui participe de l'éternel féminin. La moins coquette des femmes s'inquiète obscurément de l'amitié de deux hommes : il lui semble qu'un de ses privilèges est atteint et qu'il n'appartient qu'à l'amour d'accorder le bonheur d'être deux. Le premier mouvement de Simone de Rege vers Henry est presque naturel; le second, quand il se défend, devient coquetterie, et astuce. Henry Guize qui a bien démarqué ce passage de l'instinct à la décision, de la spontanéité à la manœuvre, défend son cœur, la loyauté de son affection et convainc la duchesse de Rège de tromperie et de malignité. Pendant la première période de ce second acte il feint de croire à son discours, l'écoute, et soudain lui montre qu'il l'a devinée, et il achève durement de la révéler à elle-même. Ce point est la charnière de l'ouvrage, celui où la pièce bascule et va pencher de plus en plus vivement vers son dénouement dramatique. Vargas donnait beaucoup d'autorité à ce renversement, mettait dans sa soudaineté quelque chose de fort et de noble. Ses explications sur soi-même, sur le caractère de sa belle adversaire, n'entraînaient aucune longueur. Le dialogue demeurait naturel, en dépit de quelques flamboiements de style, et d'une écriture qui parfois s'écoute écrire. Mais le mouvement psychologique est si pressant, le duel si serré, que ce jeu verbal devient nécessaire et qu'on ne peut plus reprocher à l'auteur de l'avoir accompli.

Le troisième acte marque un dernier état de l'héroïne : la coquette blessée aime cette fois pour tout de bon, agence une dernière offensive et se résignerait à l'amour qu'elle ne partage pas, celui de Simon, si Henry ne trahissait sa faiblesse et sa déception. Aline de Rege du coup reprend l'avantage et crie son amour véritable. Simon se tue, tombe dans les bras de son ami qui lui crie vainement : « Simon! Simon! je ne t'ai pas trahi! » Suprême cri du cœur qui achève la comédie comme le « c'était Cœlio qui vous aimait! » des *Caprices de Marianne.* L'une et l'autre de ces répliques dénouent le drame et tout en le prolongeant, en fixe l'irréparable.

Le *Maître de son Cœur* a trouvé au Théâtre-Français une interprétation parfois un peu compassée et parfois excel-

lente quand le texte, le mouvement des scènes s'accordent aux qualités des interprètes. C'est une pièce qui n'est pas aisée à jouer : elle exige beaucoup de maîtrise, une hauteur de ton, d'attitude qui doivent se produire naturellement. La convention, la fausse noblesse sont les écueils du genre qui ressemble en cela à la tragédie classique. Mademoiselle Marie Marquet qui représentait la Duchesse de Rège en a donné une physionomie altière, et suffisamment nuancée. Elle a l'éclat, l'élégance, les moyens physiques de la femme du monde telle qu'on la concevait quand M. Paul Bourget nous contait les mensonges de madame Moraine, telle qu'elle existait apparemment, quand MM. François Flameng et Boldini en reproduisaient les longues grâces. Durant le second acte, qui tout entier tient entre deux personnages, qui est une brillante escrime, pleine de feintes, de passes cruelles, où finalement la coquette doit s'avouer touchée, mademoiselle Marquet a trouvé quelques accents exacts, des expressions farouches et blessées qui étaient d'une bonne comédienne. M. Yonnel portait le poids d'un rôle très lourd, celui d'Henry Guize, dont le jeu anime l'ouvrage entier, qui est maître de l'action et doit paraître, de bout en bout, maître de son cœur. C'est un rôle romantique, mais d'un romantisme maîtrisé, luttes d'une volonté et d'un penchant, de l'affection et de l'amour qui ne doivent se traduire que discrètement. Elles forment le débat secret du personnage, celui qui se situe en retrait tandis que se déroule au premier plan le véritable conflit de la comédie, la défaite de la coquette par l'homme qu'elle veut séduire. M. Yonnel a très bien compris ces nuances et s'est efforcé de les rendre avec beaucoup d'intelligence. Pour rester maître de son cœur — et de son jeu — il a dû vaincre un penchant de sa nature, une forme passionnée de son talent qui s'expriment plus aisément dans un romantisme moins surveillé. Quand la situation a permis le jaillissement de cette flamme, M. Yonnel a donné toute sa mesure. Elle est loin d'être pâle. M. Maurice Donneaud et mademoiselle Henriette Barreau complètent fort convenablement la distribution.

***

M. Denys Amiel a fait sur son temps les observations que nous consignions au début de cette étude. Il a remarqué lui aussi une sécheresse inégalement sincère des cœurs; c'est-à-dire qu'il a reconnu une indifférence authentique chez les jeunes hommes et un parti pris d'indifférence chez les jeunes femmes. Les jeunes hommes d'aujourd'hui placent, au-dessus de tout, leur activité physique et leur réussite matérielle. Ils ne s'embarrassent pas de scrupules sentimentaux, et détestent les ramages amoureux. Leurs compagnes ont accepté cette façon d'être, ont cru pouvoir s'en contenter, ont adopté à leur tour un ton railleur et un apparent détachement devant l'amour. Mais elles se sont aperçues bientôt que cette impassibilité sentimentale — à laquelle tendaient aussi les œuvres d'art — les laissait démunies, qu'une monnaie passionnée leur manquait... Les prévenances, la chaleur intellectuelle de leurs aînés leur parurent bientôt enviables; le doux climat de l'homme de quarante-cinq ans convenait à ce qu'elle gardait de tendresse, tandis que la brusquerie, l'alerte jeunesse des garçons de vingt-cinq ans satisfaisaient en elles, la part de l'enfant du siècle... Ce désaccord a sans nul doute causé bien des mésententes, que M. Denys Amiel a discernées. Et ayant discerné ce trouble, il a pensé que ce pouvait être un attachant sujet de comédie. Il est parti de ce point de vue moral pour écrire *Décalage*, trois actes que le théâtre Saint-Georges a représentés.

Eh bien je pense que c'est une erreur d'inspiration. Un vaste regard sur les mœurs, une synthèse des mœurs peuvent produire une œuvre de moraliste, essai, pensées, réflexions : elles ne sauraient servir à la création d'une pièce. Le théâtre exige, comme le roman, un type individuel. Or ce que M. Denys Amiel a dégagé de ses observations portait sur une infinité de types. Le caractère qu'il donne à chacun de ses héros est dès lors, le produit d'une moyenne. Il ne peut s'empêcher de viser à travers chacun d'eux à une démonstration, et, quelque talent qu'il y mette, il tarit sa pièce d'humanité véritable. Elle demeure exacte par rapport aux mœurs; et pourtant elle n'est pas convaincante; il n'y a rien à lui

reprocher, du point de vue de la véracité, et pourtant elle ne porte pas le halo de la vie.

Le sujet qu'il nous propose est ingénieux. Un industriel et grand propriétaire, établi dans l'Est de la France, Charles Siegler est devenu amoureux, à cinquante ans, de la fille d'un de ses voisins, Lucienne Clerveau de la Valette, enfant de vingt ans, hardie, libre et clairvoyante. Elle sait les plaisirs qu'elle attend de l'existence et ne veut en sacrifier aucun. Elle épousera quelqu'un de hardi comme elle et de riche. Car elle n'est pas riche ou plutôt a cessé de l'être. Son père, qui menait grand train, a engagé ses biens et demeure débiteur de Charles Siegler pour de grosses sommes. Siegler, d'ailleurs, songe à peine à les réclamer. Sa pensée est ailleurs : donner son nom et sa fortune à cette petite amazone dont près de trente ans le séparent et qu'il aime profondément. Lucienne écarte ce projet et Charles Siegler en conçoit un autre : marier la jeune fille à Jacques Forestier, son jeune collaborateur qu'il affectionne et dont il veut faire un jour son associé. Ainsi il contribuera au bonheur de Lucienne, le contrôlera, y sera associé, comblera du moins ce qu'il entrait de paternel dans son amour. Le second acte de la comédie nous montre en effet, le mariage accompli, la vie parisienne des Forestier, auxquels Siegler s'est joint. Cette communauté où chacun des deux hommes apporte ce que l'autre ne donne point, celui-ci, la prévenance, la manne intellectuelle, celui-là sa jeunesse un peu abrupte, cette communauté ne peut se poursuivre longtemps. Le mari prend ombrage de la sollicitude de l'aîné, se détache, devient infidèle et la jeune femme, entre ces boiteuses amours, finit par choisir celle que la nature soutient. Siegler se résignera. Aucune bassesse de cœur dans son cas. Il pourrait chercher une revanche dans la maîtrise de l'argent... Non pas : il agit le mieux du monde. Il a même le tact de ne pas mourir. Il s'en va...

Les trois types, le jeune homme d'aujourd'hui, l'homme d'hier et l' « Ève-1930 » sont peints ici avec sobriété; l'action est habilement conduite; le dialogue est assez ferme; et malgré ces qualités, la pièce demeure froide en partie. Elle nous intéresse, mais comme une démonstration intelligente

et non pas comme un événement humain. Ce n'est pas, quoiqu'on l'ait dit, un défaut d'interprétation. M. Jean Worms et M. Paul Bernard donnent à leurs personnages les traits généraux que l'auteur souhaitait. Et pour ce qui est de mademoiselle Suzet Maïs, elle a quelque chose d'aigu dans sa blondeur, une jeune assurance, une sensibilité coupée de brusqueries qui sont bien un mélange du jour...

***

Certains auteurs anglo-saxons ont trouvé une formule attrayante pour porter au théâtre des personnages d'exception. Ils en débrouillent le caractère avec la minutie tranquille d'un détective débrouillant un crime. Ils avancent dans ces physiologies compliquées sans paraître surpris de ce qu'ils rencontrent. Cette certitude, ce flegme compensent en clarté les sombres régions où ils nous entraînent. Vance — le dernier Sherlock Holmes américain — semble dans cette sorte de pièces collaborer avec le Dr Magnus Hirschfeld — le dernier Freud berlinois. Cela donne une sorte de spectacles psychiatrico-littéraires qui ne sont pas ennuyeux.

Celui que MM. Nozière et Galland ont adapté (avec beaucoup de goût) de la pièce anglaise de M. Frank Vosper offre tous les mérites du genre. Il s'agit d'une mythomane Ethel Carter qui ment non point à la façon ordinaire des femmes, pour parer à leur faiblesse, mais par perversité. Son mensonge est une déviation sensuelle. Elle aime à conter des fables dangereuses et à emmêler sa vie de mensonges et de trahisons. Son mari, Harold Carter, qui pourrait être une victime n'en est point une, en ceci qu'il a tout compris de sa femme, qu'il se joue de son vice, qu'il en use même pour mieux la dominer. Mais, à peine séduite par cette clairvoyance, Ethel cherchera à s'en venger. Elle a un amant, Rowlie, qu'elle adore et elle le confesse à son mari. Il ne l'ignorait pas et cette révélation ne l'émeut aucunement. Cette scène, d'ailleurs saisissante, a fait scandale en Angleterre : la pièce fut, paraît-il, suspendue pour cause de cynisme. Nous avons moins de préjugés ou de principes : *la Folle du Logis* n'a rien à craindre rue de Clichy; elle poursuivra sa carrière devant des salles combles.

Cette scène n'est d'ailleurs pas un dénouement. Et le dénouement est moins bon. Ethel qui aime vraiment son amant qui l'a vu repartir aux colonies avec un vrai désespoir ne cesse de lui écrire, de l'attirer, de le dresser contre ce mari qu'elle ne déteste pas autant qu'elle le dit. L'amant prend ces appels au sérieux, revient, tue le mari ; et l'on voit sa complice Ethel en prison.

La *Folle du Logis* contient quelques scènes excellentes qui témoignent d'une grande adresse. On reconnaît à l'auteur une faculté certaine de porter au théâtre quelques-uns de ces problèmes dont le monde moderne est passionné et qui touchent à certaines mystérieuses décisions des êtres. C'est de la psychanalyse en action. L'art de M. Frank Vosper est d'avoir combiné ici l'aventure des âmes avec une incontestable originalité. La pièce est jouée remarquablement par madame Germaine Dermoz qui donne à Ethel une vraisemblance, une vérité immédiates. La création est parfaite. Il faut en dire autant de M. Clariond dont quelques petits rôles à l'Odéon nous avaient déjà permis d'apprécier le talent. Madame Jeanne Lion et la troupe de l'*Œuvre* assurent encore l'excellence de l'interprétation.

***

L'Atelier a donné un nouveau spectacle : *la Quadrature du Cercle*, trois actes d'un russe contemporain, M. Valentin Kataev. C'est un vaudeville assez naïf et dont la naïveté a pu plaire au public de la Russie soviétique. Cela n'a pour nous qu'un intérêt d'indication. Il faut retenir en revanche pour bien savoureuse la représentation de *Fraternité*, un acte de MM. Fernand Fleuret et Georges Girard qui complétait la nouvelle affiche. Vous avez lu cette fantaisie de haut goût dans *la Revue de Paris*. Le burlesque, la parodie, l'esprit impromptu s'y mêlent et jaillissent avec une force irrésistible. L'acte est d'une aisance cruelle et d'un art achevé.

GÉRARD BAUER

TABLEAUX DE PARIS

Bourdelle. — Voici l'exposition Antoine Bourdelle, offerte avec les éléments les plus capables d'en assurer le succès. Présidence d'honneur de M. Doumergue. Comités, « patronage et propagande », en un mot ce qui pouvait être réalisé de plus officiel.

L'orangerie, l'ancienne chère vieille orangerie, devant, ou, plutôt, tout contre laquelle j'allais lire pendant des commencements d'après-midi de printemps, lorsque, les orangers en caisses n'étant pas encore sortis dans les Tuileries, les jardiniers ouvraient les vitrages aux rayons du soleil et que je respirais une senteur que je n'ai pas oubliée : quelque fleur précocement jaillie et qui m'apportait des nostalgies méditerranéennes, déjà, ou ces fantômes passionnés qui traversent l'air de mai, lorsque nous avons vingt ans.

Les orangers furent expédiés à Versailles, après la guerre. Paris est trop pauvre pour s'offrir ce luxe que nos grands-parents ont pourtant connu. L'orangerie est devenue, d'une part, Musée Monet, et, de l'autre, musée pour « ensembles rétrospectifs ». On y essaie des réhabilitations. On y intronise dans la gloire, — au petit bonheur des décès, — les peintres qui ont connu quelque renommée et de grands abandons. Un certain public y vient. Il s'y éprend, — avec la plus émouvante brusquerie, la plus naïve sincérité et la plus énervante des certitudes, — d'artistes dont il ne se souciait guère de leur vivant ou qu'il avait décrétés finis, oubliés, depuis leur mort. Une grande part de comique s'insinue dans

la mélancolie de ces sortes de revenez-y et de représentations d'adieux données par les morts.

Quelles femmes avons-nous connues — et pourquoi pas quels hommes? — fortunés, épris de leur physique, heureux de penser qu'après eux resterait une image impérissable de ces perfections qui les ravissaient ou de ce *caractère* qu'ils trouvaient à leur forme humaine — qui connaissons-nous ayant jamais été chercher Bourdelle pour lui commander un buste?

Anatole France, Vincent d'Indy, quelques artistes originaux, comme André Rouveyre, quelques amis. Le compte en est bientôt fait. Pourtant, Bourdelle n'était pas un inconnu! M. Thomas et M. Astruc, propriétaire et directeur du Théâtre des Champs-Élysées, lui avaient commandé la partie sculptée de la façade de l'avenue Montaigne, et même, pour le grand escalier, huit fresques dont j'ai souvent parlé à bien des gens qui m'ont toujours invariablement promis d'y faire attention à leur « prochain passage au Théâtre des Champs-Élysées... ».

Aujourd'hui, admiration déchaînée. On s'écrase à l'Exposition Bourdelle et ceux qui devraient figurer là, non seulement en chair et en os, mais en marbre ou en bronze, ne sentent pas le ridicule de leur tardif enthousiasme et à quel point nous sommes tenté de leur demander pourquoi ils laissèrent un homme auquel ils reconnaissent tant de génie, sans profiter de ses dons, tandis qu'il en était temps encore.

Il serait aussi ridicule, pour celui qui écrit ces lignes, de paraître surpris de cette admiration tardive qu'il est curieux de voir se pâmer dans la salle de l'Orangerie cette clientèle d'après décès, que l'on retrouve à tant de ventes et d'expositions, le visage tuméfié par l'excès de la béatitude.

A la vérité, depuis l'inauguration du théâtre des Champs-Élysées, trois ou quatre des fresques du grand escalier m'ont toujours procuré un sentiment dont il me serait difficile de dire quelle part d'admiration pure l'alimente, ou je ne sais quel sentiment de plaisir sensuel, d'agrément physique, auquel collabore sans doute la clarté des murs et leur simplicité.

Un homme qui se prétendait bien renseigné voulut un jour calmer cette admiration, peut-être excessive, en effet, en me révélant que Bourdelle n'avait exécuté que les maquettes, les fresques étant l'ouvrage de je ne sais quel praticien italien. Peu importe.

Jadis, j'avais remarqué, en passant par Montauban, le monument de Bourdelle, aux Morts de 70. C'était avant la guerre de 1914. Mais, déjà, par on ne sait quel artifice, dont l'auteur était inconscient, ce monument faisait prévoir bien davantage la guerre qui allait venir, et semblait prophétiquement plus destiné à des morts de demain qu'aux victimes de la dernière mêlée...

Vint le fameux Héraclès, la jambe tendue, dans une pose qui est peut-être commode pour tirer de l'arc, mais dont l'imprévu frappait les visiteurs du Salon. Puis, une fois de plus, Bourdelle devançait son temps, en prêtant à son héros le masque d'un Inca. L'exotisme nous a contaminés depuis, et pendant une si longue période, — qui n'est peut-être pas encore révolue, — que nous ne saurions voir aujourd'hui cette image avec les yeux qui étaient nôtres lorsqu'elle parut.

Le monument du général de Alvear, commandé par l'Argentine, marqua l'apogée, non de la renommée, qui suit toujours de plus ou moins loin le génie, mais du talent de Bourdelle.

Depuis, la colonne de Mickiewicz fut une déception. La matière, la proportion ne s'accommodaient point du vaste terre-plein qui lui avait été accordé, près du pont de l'Alma. Certains détails, de la meilleure main de Bourdelle, étaient de dimensions trop réduites pour la hauteur à laquelle ils nous étaient montrés. Ce monument semblait destiné au petit rond-point d'un cimetière. Sur une place immense, ses meilleures qualités mêmes s'évanouissent.

Aujourd'hui, l'Exposition de l'Orangerie, au spectacle de laquelle tant de gens s'émerveillent, est une déception chez ceux dont l'estime pour Bourdelle n'a pas attendu que l'heure du trépas fût venue. Pour ceux aussi qui gardent leur libre arbitre devant l'œuvre d'un homme de talent et n'endossent pas

l'admiration comme un complet tout fait dans un grand magasin. La plupart des visiteurs arrivent là comme les acheteuses des expositions de Blanc au *Louvre* ou à la *Samaritaine.*

M. André Suarès, l'un des écrivains les plus nobles de ce temps, un artiste de grande race, termine ainsi la préface qu'il a écrite pour l'Exposition Bourdelle : « ... tout ce qui fut lui, plus que lui-même, est ici, dans toute sa puissance, toute sa fantaisie, toute sa pensée généreuse et diverse, ingénument tendue à cette forme de la beauté qui cherche la grandeur et trouve parfois le sublime dans une savante simplicité... »

... *Ingénument tendue à cette forme,... qui cherche la grandeur et trouve parfois le sublime dans une savante simplicité.*

Il y a là un *ingénument tendue*, un *qui cherche la grandeur*, un *parfois* et une *savante simplicité*, qui enveloppent de réserves telles qu'on eût aimé savoir les formuler de soi-même sur l'œuvre de ce grand artisan.

Bourdelle admire; il sent avec violence le sublime, la grandeur et la beauté. Mais il tâtonne longtemps sur la manière de les exprimer. Le voisinage de Rodin l'empêche de devenir indépendant. S'il le devient, pourtant, c'est, croirait-on, par absences, comme ces hommes hantés par un amour qui font une fugue et que l'on rencontre à l'improviste avec un regard qu'on ne leur connaît point.

Par-dessus Rodin, Bourdelle aperçoit Rude et, derrière celui-ci, Michel-Ange. Mais il les épelle, si l'on peut dire, en sculptant des fruits et des guirlandes sur des bahuts, pour faire vivre des parents qui n'ont pas eu de chance et qui ont faim.

Bourdelle est généreux, il est laborieux, studieux. Il dissimule et il offre aussi l'une de ces âmes claires, éprises de lumière, sous des dehors que le soleil du midi a d'abord développés. Il aime entendre discourir sur ce qu'il aime. Puis il se risque aussi à parler. Ah! qu'il voudrait posséder l'art de convaincre avec des mots! Les images sont souvent heureuses sur ses lèvres, mais elles se présentent avec confusion.

Bourdelle est essentiellement de son pays et de son temps,

le probe et noble ouvrier, le travailleur enivré qui recommence vingt fois une étude, qui a besoin de parfaire à l'âge mûr le travail que d'autres ont eu la facilité de réaliser à l'adolescence. Il est plus grand que ceux de sa génération par les dons, mais il demeure inférieur sur certains points à quelques autres, qui l'empêchent d'arriver à la place qu'il voudrait occuper. Cet homme simple, ce cerveau sain, que ne gâte rien d'artificiel, regrette, au fond de lui-même, sans le savoir, de n'être pas officiel. Il a des nostalgies d'estrades et de Marseillaises d'inaugurations. Il n'est grand que dans une certaine classe. Il n'a pour lui ni les admirateurs qui apportent la fortune, ni ceux qui apportent le bruit et que Rodin a connus, avec la grande barbe de Moïse florentin, les réceptions à Londres, l'enthousiasme des Américains, et aussi l'amitié, l'appui de quelques dames, qui ne sont pas venues à Bourdelle.

Un peu plus de ce succès-là, pourtant, eût été funeste à son talent. Il était de ces tâcherons cérébraux, auxquels la gloire ne donne jamais qu'un fragment de manteau. On croirait qu'ils ne sont grands qu'en demeurant humbles. Voilà peut-être trop de subtilités. Mais je voudrais saisir le dessin de cet artiste, qui est bien plus une manière de grand raté que de grand homme.

Ses bustes, ceux d'Anatole France, de Vincent d'Indy, de Sir James Frazer, etc... ne donnent point à celui qui les considère un peu longuement cette impression de ténèbres et de clartés qui doit nous être suggérée devant un visage. C'est là que réside ce qu'on nomme génie. Anatole France, par Bourdelle, pourrait être un fabricant de produits destinés au commerce. Je ne dis pas que ceux qui se trouvaient en présence d'Anatole France éprouvassent à le considérer l'impression d'un brasier. Mais le sculpteur doit suggérer la personnalité cérébrale derrière le masque visible à tous. Le sculpteur, le portraitiste, qui s'attaquent à leurs contemporains notoires, doivent travailler non seulement pour plaire à la curiosité des vivants qui cherchent une ressemblance photographique, mais encore pour offrir à l'avenir, qui ne pourra plus comparer l'original et la reproduction, une reproduction qui, précisément, satisfasse l'imagination.

Rodin excella dans ce mélange de vérité stricte et de suggestion. Il logea dans l'arcade sourcilière de certains de ses modèles des ténèbres au creux desquelles les générations viendront indéfiniment plonger avec inquiétude et en tous cas jamais avec indifférence.

Le « morceau », une virtuosité étourdissante dans le modelé d'une main, de certains muscles, donne aussi un attrait, un intérêt particulier, une intensité à jamais vivante à une étude, un buste. Bourdelle est aussi plus faible sur ce point. *Anatole France* « drapé » passe encore, mais *Anatole France* « non drapé » est d'une anatomie navrante, on croirait le torse d'un noyé dont les chairs se sont de longtemps décomposées. Ou bien ce fragment du corps est nécessaire ou bien il est inutile. Allons regarder au Luxembourg le buste de Jean-Paul Laurens, par Rodin.

Il ne faut pas insister davantage sur le parallèle. Mais il est bon de l'indiquer.

Dans le projet de monument aux *Députés morts pour la Patrie,* Rude et Michel-Ange se retrouvent, pour ainsi dire, sans aucun apport nouveau.

L'une des œuvres exposées qui servent le plus la gloire de Bourdelle, avec *Héraclès* et les quatre figures du monument Alvear, c'est la tête d'Ingres, destinée au musée de Montauban.

Bourdelle n'a pu se servir pour cette effigie que de portraits que nous connaissons et de quelques photographies. Il a donné à la bouche une vigueur et une expression d'amertume intenses. C'est Ingres dans ses rêves de nuit, aux prises avec Delacroix. Quant au regard, ces yeux qui ont vu le trait avec une netteté si parfaite, Bourdelle semble avoir pris ceux de l'aigle pour modèle. Si nous considérons, cependant, les photographies et les portraits d'Ingres, à l'âge auquel Bourdelle le représente, nous avons un magnifique concierge, un concierge pour l'Institut, avec ordres étrangers... Vraiment, Bourdelle montre, avec cette tête d'Ingres, le génie dont il ne fait plus preuve, hélas! avec les bustes exécutés d'après ses contemporains.

Pour la statue équestre du général de Alvear et les quatre figures qui l'entourent, nous revenons à l'injection de sang

peau-rouge dans les veines des grandioses images de Michel-Ange. Ce sont les sibylles et les prophètes de la Sixtine devenus Sioux. Bien entendu, je ne vais pas insinuer qu'ils le soient devenus jusqu'à figurer à l'entrée de cirques selon la conception de Barnum... Mais leur gigantisme et leur filiation avec les Indiens du Mexique nous évoquent, dans une adaptation latine, italienne, de la Renaissance, une sorte de grand exotisme qui s'accommoderait presque aussi bien avant peu des accords du jazz que du chant grégorien.

Bourdelle sert Michel-Ange, Rude et Rodin. Il les fait admirer davantage. Il fait ressortir des qualités et des beautés plus prodigieuses chez le premier, et nous donne une notion plus exacte de la valeur des autres.

Bourdelle est de ces talents qui n'ont pu remplir toute leur destinée. Un sentiment de mélancolie demeure au sortir de ces salles remplies de tant de témoignages courageux des efforts d'un homme.

Nous voudrions éprouver cette allégresse que nous avons parfois goûtée devant certaines de ces rétrospectives, qui tracent, de ses débuts à sa fin, la courbe d'une existence. Nous nous demandons, une fois de plus, en considérant les preuves de tant de mérites, pourquoi certains sont assurés de lutter victorieusement contre le temps, alors qu'il nous apparaît que les autres sont auprès d'eux pareils à des coureurs aux muscles insuffisamment développés.

Le propre du génie, c'est que les erreurs mêmes le serviront, graveront une image plus profonde d'une personnalité unique. Les erreurs du simple talent ne se supportent point.

Les pastels et les peintures de Bourdelle (je ne parle pas des dessins), sont parfaitement dépourvus de toute originalité et de la moindre valeur. On serait presque tenté de les prendre pour ces envois aux salons, habituellement logés dans les couloirs et galeries extérieures, et qui sont ouvrage de dames en quête d'occupations et qui, ne pouvant consacrer suffisamment de temps à des ébauches ou s'abîmant en des finitions trop minutieuses, donnent le sentiment toujours pénible de l'inexpérience soutenue par des forces aveugles et paralysées...

***

Le pont de la Concorde. — L'élargissement du pont de la Concorde est aujourd'hui terminé, ou presque, dans sa première moitié; reste la partie de gauche, en venant du Palais-Bourbon. Dans quelques mois, pourrons-nous concevoir encore que ce pont soit si longtemps demeuré tellement étroit? Cependant, je me souviens de l'avoir vu fréquemment presque désert pendant toute mon enfance, sauf pendant quelques heures de la journée. Ce brusque retour en arrière fait juger mieux de l'extraordinaire développement de la circulation et du trafic, depuis une vingtaine d'années, surtout. Une demi-douzaine d'agents suffisaient sans doute, de la Madeleine à la Chambre des Députés, encore n'étaient-ils ni jeunes ni ingambes. Ils alimentaient la verve des revuistes par leur lenteur, leur accent et leur déplorable tenue. Aujourd'hui, les agents de Paris formeraient une armée d'élite et nous donnent, au milieu des voitures, l'impression d'être restés sur le *front*!

Le Pont de la Concorde sera reconstitué, sur ses deux faces, dans son style primitif, qui date de la fin du XVIIIe siècle. De larges piliers formant socles avaient été ménagés, alors, de chaque côté, par les architectes pour soutenir des obélisques ou des statues. Le projet des obélisques fut abandonné. Quant aux statues, elles parurent si monstrueuses, terminées, que le roi Louis-Philippe les fit transporter dans la cour d'honneur du château de Versailles, où elles collaborèrent au projet de le consacrer « à toutes les gloires de la France ». Les statues du pont de la Concorde représentaient particulièrement des généraux et des maréchaux, des hommes de guerre. La concorde ne peut sans doute régner que grâce aux services qu'on attendait d'eux.

Le pont de la Concorde resta donc sans statues et sans obélisques, les seconds parce qu'ils n'avaient pas été commandés, les premières parce qu'elles avaient été reléguées dans la cour de Versailles, d'où elles viennent d'être expédiées tout récemment, d'ailleurs, soit à l'École de Saint-Cyr, soit dans certaines villes de province, qui avaient l'obligeance de les réclamer.

La question s'est donc posée, maintenant, de savoir si le pont de la Concorde élargi doit être orné de statues ou d'obélisques.

Pour les obélisques, je pense que vous devinez leur mauvais effet en prolongement de celui qui orne le centre de la place!

Lorsque le premier architecte du pont proposa des obélisques, à la fin du XVIIIe siècle, l'obélisque de Louqsor se dressait encore sous le soleil africain. L'architecte Hippolyte Lebas ne l'avait pas encore érigé à la place où s'était dressée jadis la statue du roi Louis XV, détruite pendant la Révolution. Avec l'obélisque des lointains pharaons, le roi Louis-Philippe plaçait un objet d'art et d'archéologie où les Parisiens, si on les eût laissés faire, eussent élevé, puis abattu sans répit, l'image de régimes plus ou moins temporaires... Il mit ainsi tous les partis d'accord. L'obélisque fut mis debout « aux acclamations d'un peuple immense ». Madame de Girardin a laissé une relation exacte et charmante de la cérémonie.

Mais placer, aujourd'hui, de *petits* obélisques sur les socles du pont de la Concorde, serait d'une absurdité si grande, que l'on ne peut penser un instant que le projet en ait été envisagé par personne, sérieusement. Aucun obélisque, autre que celui rapporté d'Égypte, ne doit figurer dans l'immense espace qui va de la Chambre des Députés à la Madeleine et des Tuileries aux Champs-Elysées.

Restent les statues. Il faudrait qu'elles fussent l'œuvre d'un seul sculpteur pour donner une impression d'ensemble. Et si nous possédons peut-être le sculpteur, jamais nous n'attendrons le temps qui lui serait nécessaire pour achever son œuvre. Et puis, l'architecture du Palais-Bourbon, celle des monuments de Gabriel, la terrasse des Tuileries offrent un ensemble si rare, si unique dans le monde, qu'il serait dangereux d'y ajouter quoi que ce soit qui pût compter, au détriment du tout.

Le pont Alexandre-III, sur lequel, vers 1900, s'abattit une nuée de sculpteurs, nous offre l'image de l'horreur où nous tomberions, une fois de plus, avec le pont de la Concorde. Les commandes seraient faites selon des recommandations de députés ou de ministres, le talent n'entrerait pour rien dans le choix des artistes...

Gardons ce pont aussi simple qu'il était. N'ajoutons rien à la place de la Concorde, à laquelle notre actuel Préfet, M. Renard, vient de rendre le mouvement perpétuel de ses fontaines et qui est devenue le soir le plus noble spectacle de Paris.

Il faudra quelque courage, évidemment, pour résister aux influences parlementaires et autres. Mais qu'on nous garde le pont de la Concorde, qu'on nous le rende intact! Et, avant de se préoccuper de statues, bonnes ou mauvaises, que l'on pense à l'éclairage, aux lampadaires qu'il faudra bien y poser. Ici encore je conseille d'aller regarder les monstruosités du pont Alexandre-III.

***

Joséphine. — Le théâtre conserve ses vedettes, — on disait *étoiles*, autrefois, — tandis que le music-hall brûle rapidement les siennes et que le cinéma les dévore dans une durée qui n'excède pas trois ans.

Pour résister à ces grandes lois, des dons incomparables sont nécessaires, un talent rare et des qualités de persévérance dont on se doute peu.

Je pensais à ces richesses perdues, dans lesquelles l'observateur va puiser pour l'imagination bien des rêves ou des sujets de surprise et de réflexion, en suivant à l'écran les évolutions de mademoiselle Joséphine Baker sur le pont d'Argent des *Petits Lits Blancs*, à l'Opéra. L'écran est un miroir assez sûr. Peut-être ajoute-t-il à certaines qualités, selon l'éclairage, mais il souligne les défauts. Et, aujourd'hui que nous possédons, avec l'image, la voix, nous pouvons faire des découvertes après plusieurs visions et auditions cinématographiques.

Ce qui est mauvais, nous ne pouvons plus le supporter une seconde fois. Mais ce qui paraît bon gagne à être renouvelé. Ainsi, les virtuoses du piano ou du violon, ceux du chant nous font-ils découvrir, dans certains fragments d'opéra, dans des symphonies, dans quelque mélodie, des intentions que nous n'avions point soupçonnées avec d'autres exécutants

ou parce que nous étions nous-même en autre état pour les recevoir.

Il nous est arrivé de toucher certaines veines plus profondes avec certains orchestres — et même certains disques, en les faisant tourner plusieurs fois.

Mademoiselle Baker a le privilège, pour notre époque, d'être mêlée de sang noir. Elle l'eut surtout, voici cinq ans, en pleine crise d'exotisme, lorsqu'elle parut dans un spectacle falot, dont elle seule fit le succès. Mais elle a travaillé, un peu. Elle a surtout regardé autour d'elle ceux qui avaient travaillé, assez pour comprendre qu'elle pouvait faire mieux que rugir des trilles en agitant la partie postérieure de son corps avec une frénésie animale.

Les managers de music-hall, qui passeraient difficilement pour gens de mesure et de bon goût, cherchaient à exagérer le côté « nègre » de *Joséphine* et ne se souciaient point de lui laisser découvrir qu'elle pouvait émouvoir par son chant.

Mademoiselle Baker nous quitta pour une de ces lointaines tournées, au cours desquelles une artiste perd toujours la moitié de ses qualités véritables et accroît d'autant ses défauts. Pourtant, elle fit des observations. Elle fit aussi des rencontres.

Elle y gagna de concevoir la vie sous d'autres apparences. Elle rapporta un certain nombre de romances à Paris, qu'elle fit entendre avec le plus grand succès, à la fin d'une conférence du fantaisiste sensible et intelligent qu'est M. André Rivollet.

— Chantez, chantez! — lui dirent ceux qui gardaient encore sous la paupière l'impression de fraîcheur que laisse une larme qui n'a pas coulé, mais que le plaisir avait fait sourdre.

Avec un « professeur » comme Jeanne Granier, mademoiselle Baker pouvait devenir une sorte de petite Malibran du cocotier, une dame aux Camélias de la Jamaïque, elle donnait confiance à quelqu'un de ces pauvres auteurs qui dépenseraient plus de talent s'ils ne travaillaient pour des sortes de mannequins adaptés à la taille d'un rôle, mais qui ne sauraient en changer et redemandent sans cesse les mêmes effets. Résultat : le théâtre est aux abîmes.

Les directeurs de Joséphine crièrent qu'on allait effacer l'originalité de leur pensionnaire, qu'il fallait se fier à son instinct. Et autres balivernes. Les acteurs, comme les peintres, qu'on laisse livrés à ce qu'on appelle leur instinct, s'ils ne travaillent pas, s'ils ne tentent point de perfectionner ce qu'ils ont acquis et d'évoluer toujours vers plus de maîtrise de soi, — nous savons ce qu'ils donnent après deux ou trois ans de vogue! La *vogue* est, d'ailleurs, un terrible ennemi. Le succès est la récompense d'efforts heureux et maintenus. La vogue, elle, peut venir à un singe ou à une cravate.

Mais ceux qui ont la vogue croient tenir le succès et ceux qui ont du succès se sont toujours imaginé toucher à la gloire!

... J'écoutais Joséphine à l'écran, sa voix aiguë et meurtrie, qui monte et descend... Les deux ou trois premières phrases furent compréhensibles, elle *prononçait*... La dernière le redevint et nous émut. Mais, tout ce qui était intermédiaire, c'est-à-dire les trois quarts du chant, nous laissait insensible et même nous agaçait. Ne pas comprendre un Chinois qui parle sa langue n'est pas comparable à cette impression d'entendre parler un français, dont tous les mots sont si parfaitement écorchés et hachés que l'oreille n'y peut rien prendre. Ah! ceux qui laissent Joséphine à son « instinct » se font du théâtre — et même du music-hall — une singulière idée.

Verrons-nous quelque jour, non seulement les théâtres devenir cinémas, mais aussi ces fameux music-halls, dont les spectacles attiraient de leur *vogue* un public, déjà moins complaisant et surtout blasé!

Mademoiselle Baker pourrait se transformer en artiste d'opérette, d'abord, et, peut-être, jouer la comédie, mais son instinct ne nous suffira bientôt plus et nous déplorons de voir se perdre des qualités qui pourraient, sous une impulsion intelligente, faire d'un numéro de music-hall une artiste plus capable de nous émouvoir que la bonne moitié des comédiennes, — blanches, hélas! — et qui se croient du talent, parce qu'elles le font imprimer.

ALBERT FLAMENT

PARMI LES LIVRES

L'histoire de Paris au musée Carnavalet, par **Prosper Dorbec** (*Rieder*). — **Le café Procope** par **Jean Moura** et **Paul Louvet** (*Perrin*). — **L'École militaire**, par **Robert Laulan** (*A. Morancé*). — **Le ruisseau de la rue du Bac**, par **Marie-Louise Pailleron** (*Firmin-Didot*).

Il n'est pas de meilleur moyen de connaître les divers aspects du Paris de jadis, ou plutôt des divers Paris ayant précédé le nôtre, que de visiter avec soin les salles de ce vieil hôtel de Sévigné, nommé Carnavalet, par déformation du nom d'un de ses occupants : *Kernevenoy*. Par malheur les pièces exposées n'ont pu y être groupées selon une méthode bien rationnelle. Comme le dit spirituellement M. Jean Robiquet, gardien érudit des richesses de ce musée, « on sait que les panneaux de boiseries ont des formes capricieuses et que les lois de l'accrochage obligent à certains enjambements, qui sont les licences poétiques des conservateurs ».

M. Prosper Dorbec, n'a pas connu ce genre de difficultés en écrivant un petit volume, qui permet de reconstituer, grâce aux pièces de toutes sortes exposées à Carnavalet, l'histoire de notre ville — et cette fois sans que la chronologie ait à se plaindre. C'est aux tableaux et aux gravures surtout que nous devons de pouvoir accomplir cette visite émouvante dans le Paris d'autrefois. Carnavalet ne possédant pas d'enluminure qui permette d'évoquer la cité du Moyen Age, le « premier Paris » avec lequel le musée nous permet de prendre contact, c'est celui de la Renaissance. Mais il n'offre pas en vérité une grande différence d'aspect avec le précédent et telle peinture du XVIe représentant le cimetière des Innocents évoque bien l'aspect « ramassé » de la ville lovée dans ses remparts, si privée d'espace que les maisons empiétaient sur la rue étage par étage, envahissaient les ponts, enserraient les cimetières trop étroits eux-mêmes pour les morts, pressés entre ces galeries basses, où courait, thème cher à une époque hantée par la pensée du néant, la Danse macabre.

Si la grande coulée lumineuse de la Seine, sur les rives de laquelle surgissent alors les constructions royales, n'ouvrait une série de vastes perspectives, où le végétal a sa place, le XVIIe siècle, avec ses places nettes et austères, semblerait, par ses conceptions, assez rapproché des siècles précédents : ville, espace clos, royaume de pierre.

Il faut attendre le XVIIIe siècle pour voir vraiment dans les quartiers nouveaux la campagne et la ville se mêler, les pattes d'oie des forêts offrant des modèles aux ronds-points d'avenues, les jardins enveloppant les maisons, envahissant presque les chaussées où le soleil répand, s'il lui plaît, tous ses rayons.

C'est à quoi l'on songe, à cet épanouissement qui substitue la campagne à l'in-pace, en feuilletant les gravures que M. Dorbec a groupées dans son livre et qui servent de points de départ à ses commentaires historiques. Dans ces tableaux nous ne voyons pas seulement paraître des aspects successifs de la ville : ce ne sont pas des « coupes » dans le temps séparées par des périodes de transmutation mystérieuses. Les transitions mêmes ont une forme tangible. C'est ainsi que nous voyons *construire* les diverses parties du Louvre, et démolir — avec quelle lenteur! — les maisons qui se pressent contre le Palais. Ailleurs nous apparaît le dédale des rues captives entre Louvre et Tuileries, damier qui petit à petit se resserre. Puis, sur des images éparses, flambent devant des sauveteurs impuissants, églises, théâtres et ponts. Que d'incendies à Carnavalet!...

Les vraies fêtes de la ville aussi, celles dont les grands traités d'histoire ne parlent pas, se déroulent sous nos yeux, éternellement immobilisées sur leurs planches, sur leurs toiles. C'est l'arrivée de l'ambassadeur du grand Seigneur, Mehemet Effendi, ce sont des joutes (« lyonnaises »!) sur la Seine, un carrousel, des funérailles fastueuses et distrayantes. A force de les voir réapparaître, des aspects à jamais disparus du vieux Paris se gravent dans notre esprit et le gracieux bâtiment de la Samaritaine (celui que portait le Pont-Neuf) et la Tour de Nesle deviennent pour nos rêves urbains des motifs de centre comme aujourd'hui l'Étoile ou la place de la Concorde.

S'il facilite des vocations d'amateurs du Vieux-Paris, le petit livre de M. Dorbec n'aura pas été inutile. Quand une rue, une place sont pour nous emplies de souvenirs, elles prennent un sens, une valeur qui dépassent leurs formes. Elles peuvent nous donner une émotion, un petit battement de cœur... Cultivons ces palpitations sans danger...

Les cafés, ces places publiques de nos climats pluvieux, ont droit aux attentions de l'historien de Paris et au premier rang d'entre eux e célèbre café Procope, auquel Jean Moura et Paul Louvet viennent de consacrer une étude très complète.

Du centre de l'Asie (?) le « caphé » mit des siècles à gagner Constantinople. De là, il ne lui fallut que cinquante ans pour passer à Londres, où son arrivée est signalée en 1616. Trente ans encore : un débit de café s'ouvre à Marseille, un autre à Paris. Le succès est

médiocre d'abord : les Levantins qui offrent ce breuvage (café *bouilli* tel qu'on en boira d'ailleurs en France jusqu'au XIXe siècle) ne font pas fortune. L'Arménien Pascal, qui s'installe à la foire Saint-Germain, a meilleur succès. Un de ses garçons, le petit Procopio, de Palerme, le remplace quand il part pour Londres. Les affaires du jeune Procope prospèrent : il loue trois loges dans la Foire, puis ouvre un établissement permanent rue de Tournon, bientôt transporté à l'emplacement actuel, rue des Fossés-Saint-Germain (aujourd'hui de l'Ancienne-Comédie). Tandis que la Faculté discute sur l'influence du café, auquel les uns attribuent toutes les vertus, les autres tous les méfaits, Procope démolit la maison de bains galante, à laquelle son café doit succéder, pour construire des salles relativement luxueuses. En peu de temps cet établissement d'un genre nouveau — on n'avait connu jusque-là que le cabaret — devient à la mode et les amateurs affluent réclamant café, thé, chocolat et aussi des glaces, que Procope fut le premier à débiter à Paris.

L'installation des Comédiens du Roy dans un hôtel situé en face de Procope accrut encore cette faveur. La nouvelle salle fut inaugurée en 1689. Procope y tenait une buvette, mais la plupart des spectateurs préféraient traverser la rue pour venir au café, devenu le rendez-vous des artistes et des nouvellistes, le foyer véritable de la Comédie. On ne finirait pas de citer les anecdotes littéraires qui se situent au Procope. Après La Fontaine, Crébillon et Regnard, le café devait compter parmi ses habitués, Fontenelle, l'abbé Alary, Piron, Duclos, Marmontel, Sainte-Foix; Jean-Jacques Rousseau et Voltaire y vinrent aussi parfois. La police, inquiète de ces réunions d'écrivains, entretenait des espions chez Procope. Aussi Marmontel et ses amis, pour discuter à leur aise, avaient-ils pris le parti de composer tout un vocabulaire privé. L'âme se nommait Margot. La liberté Jeanneton. Bien que les habitués se déchirassent entre eux, une solidarité véritable les unissait quand des tiers étaient en cause. Il ne fallait pas rompre avec le Procope. Voltaire était si désireux de savoir les propos que l'on tenait sur lui dans cette libre Académie qu'il s'y rendit un jour sous un déguisement.

Les comédiens poursuivaient au Procope leurs idylles ou leurs disputes. On connaît la célèbre rivalité de mademoiselle Clairon et de l'acteur Lekain. Un des épisodes de cette longue querelle fut l'envoi d'une brève lettre écrite par Lekain sur une table du Procope : « Le meilleur moyen de vous venger de moi, déclarait l'acteur, c'est de me donner une de vos nuits. » Tout le monde savait alors que la Clairon était malade. Cette impertinence valut à Lekain d'être expulsé de la Comédie pendant trois années.

Un jour, le café fut le théâtre d'un grand combat. L'accès de la

scène venait d'être interdit aux privilégiés pendant le spectacle. Cette mesure lésait les uns, mais plaisait au plus grand nombre. Ces sentiments contraires s'affrontèrent avec violence. Il y eut une bataille rangée dans le Procope : tables et glaces furent brisées.

Le départ des Comédiens pour les Tuileries à la fin du XVIIIe siècle priva soudain le Procope de son animation. Le retour de la Comédie à l'Odéon ne lui rendit pas sa vogue. Mais il était réservé à la Révolution de lui donner une célébrité d'un autre genre : le Procope devint alors un véritable club révolutionnaire. Dès 1790 les opinions des habitués s'étaient manifestées au cours d'une curieuse cérémonie célébrée en l'honneur de Franklin qui venait de mourir. Le café avait été transformé en temple et l'on avait érigé au milieu de la salle une sorte de mausolée à la mémoire du glorieux patriarche. Pendant les années qui suivirent, Danton, Marat, Legendre, Billaud-Varenne, Fabre d'Églantine furent les habitués du Procope devenu, alors, du nom de son nouveau propriétaire, le Zoppi. Robespierre lui-même désertait parfois *la Régence* pour venir prendre contact là avec les Cordeliers.

Le XIXe siècle ne représenta pas pour le café une période « d'activité » aussi intense. Le théâtre de l'Odéon, réouvert en 1806 sous le nom de théâtre de l'Impératrice, n'y amena aucun client. Il n'en avait guère lui-même, il est vrai. Quelques journalistes venaient encore au Procope jouer aux cartes, écrire des articles ou échanger des gifles, auxquelles les feuilles tentaient de donner quelque retentissement. Gambetta fit mieux, jeune encore, en organisant des joutes oratoires avec ses amis. Passèrent ensuite Baudelaire, Verlaine, Paul Arène... Attirées par un prestige ancien, des associations littéraires rendaient parfois un peu d'animation au vieux café en y tenant leurs réunions... Mais les petits employés du quartier étaient les seuls véritables habitués. En vérité le Procope était mort. Aujourd'hui ses portes sont même fermées. Le nouveau propriétaire, annoncé sur une bande de calicot, réussira-t-il à lui rendre une nouvelle vie?

Dans le petit livre qu'il consacre à l'École militaire, M. Robert Laulan cite un passage impayable tiré d'un ouvrage historique de J. Ambert. La marquise de Pompadour y est représentée arrachant à Louis XV la signature de l'édit créant l'École militaire, à la faveur d'une de ces scènes de batifolage cubiculaire qu'une longue lignée de très mauvais élèves de Fragonard a vulgarisées par l'estampe. L'effet comique est irrésistible... « un long entr'acte succéda à une longue caresse, et le papier roula sous leurs pieds enlacés. C'était l'édit, sur lequel Louis XV... ». Le malheur est que les vies roman-

cées nous valent chaque mois des séries de tableaux presque aussi absurdes.

En réalité l'homme à qui revient le mérite d'avoir créé l'École militaire c'est Pâris-Duverney. Madame de Pompadour lui donna son appui, ce qui suffit d'ailleurs à lui faire honneur. L'édit de création date de 1751. Le « château » construit par Gabriel, puis Brongniart, ne fut entièrement achevé qu'en 1773. Chacun peut admirer aujourd'hui la pureté de ses lignes, l'élégance de ses proportions. Mais si l'on souhaite apprécier pleinement, dans leur nouveauté, leur originalité, les conceptions que Gabriel a mises en œuvre dans ce merveilleux mouvement, une des gloires de Paris, on ne saurait mieux faire que consulter l'ouvrage, aujourd'hui classique, consacré au grand architecte par le comte de Fels.

M. Robert Laulan nous donne de curieux détails sur la vie même de l'institution, les exercices et cours divers auxquels devaient participer les jeunes élèves. L'existence matérielle de l'École était assurée par un impôt sur les cartes à jouer. Une loterie fournit, quand il fallut, des ressources supplémentaires. Elles furent suffisantes pour assurer aux cadets une vie aisée... presque luxueuse, et en ce sens dépassant, d'après le témoignage même des bénéficiaires, les limites souhaitables. Militairement l'instruction donnée était très sommaire. On se préoccupait surtout de la culture générale. Bonaparte, on le sait, fut élève de l'École, pendant une année (1785) — au cours de laquelle son amour pour la Corse lui valut bien des sarcasmes... En 88 l'École militaire de Paris fut supprimée et les élèves répartis dans des établissements de province. Les bâtiments servirent de caserne au XIXe siècle. L'École de guerre y est installée aujourd'hui, ce qui rend la visite des admirables salons et appartements fort difficile. Pour nous consoler de ne pas voir l'intérieur, on a habilement enlaidi la façade (qui n'est pas du côté de la Seine) par l'installation de hideux et inutiles baraquements de bois... Il est vrai que la jolie chapelle de l'École deviendra bientôt accessible au public. C'est déjà quelque chose..., bien que certains amateurs objectent justement qu'une chapelle est une chapelle et que l'on rompt les lignes architecturales en y plaçant des tableaux et des vitrines... Mais il ne faut pas être trop exigeant.

Madame Marie-Louise Pailleron évoque dans un charmant petit livre les souvenirs attachés à la rue du Bac et aux rues avoisinantes. Ce quartier, riche naguère en hôtels, dont bon nombre sont aujourd'hui détruits, a abrité beaucoup de personnages célèbres et l'on peut sans faire une longue promenade passer de Voltaire à Chateaubriand, Musset, George Sand, Mérimée, Pailleron, France, Gourmont, etc. La rue du Bac elle-même, qui doit son nom à un bac construit au

XVIe siècle pour faciliter le transport des pierres de Vaugirard vers les naissantes Tuileries, ne nous offre plus qu'une très belle pièce architecturale : la façade de l'hôtel Samuel Bernard (au 46). Mais que de belles demeures ont disparu, dont madame Pailleron fait revivre l'histoire, — sans oublier le grand couvent des Jacobins (Dominicains), dont il ne subsiste plus aujourd'hui que la chapelle (Saint-Thomas d'Aquin), la meilleure partie des bâtiments ayant été remplacée au XIXe siècle par les magasins du *Petit Saint-Thomas*, eux-mêmes disparus aujourd'hui. La rue des Saints-Pères nous offre une belle boutique, datant de 1825. Percier et Fontaine travaillèrent à la décorer, pour la plus grande gloire de Debauve et Gallais, chocolatiers du roi (nº 30)... Mais comment faire un choix parmi tant de maisons, de souvenirs, d'anecdotes? Nous voilà dans le domaine de l'histoire évoquée maison par maison : le royaume de M. de Rochegude. On est un peu abasourdi par l'abondance des romans vécus évoqués — plus nombreux que partout quand sont en cause les vieilles maisons du quai Voltaire, ce quai le long duquel était amarré, jadis, un ancien vaisseau-école, la *Frégate*, devenu établissement d'hydrothérapie. Un café « A la Frégate » conserve son souvenir au coin de la rue du Bac et du quai. Enseigne — plaque mortuaire éphémère d'un vieux bateau dont la silhouette aventureuse fit rêver jadis, en dépit des pacifiques baignoires qu'il abritait, tant de flâneurs parisiens...

Acheter une femme, par **Henry Poydenot** (*Calmann-Lévy*).

Le trait essentiel de la psychologie de Jean Héder, officier de marine marchande, et protagoniste du roman de M. Poydenot est la défiance à l'égard de la femme. Ce jeune homme, d'origine bourgeoise, fils d' « anciens riches », ayant connu le luxe et ne pouvant plus en bénéficier, a fui Paris parce qu'il y rencontrait trop de jolies femmes et qu'il n'avait pas les moyens de les « acheter ». *Pas d'amour sans argent*, telle est en effet la maxime un peu simpliste, autour de laquelle tourne incessamment l'esprit de Jean Héder. Un capitaine, qui commande en second le navire, où lui-même exerce les fonctions de lieutenant, renforce cette misogynie théorique par l'évocation désabusée de ses souvenirs personnels...

En réalité Jean Héder se trompe sur son propre cas : il est romantique comme on est censé ne plus l'être, et, ayant fait escale à la Nouvelle-Orléans, il s'éprend furieusement d'une ravissante Américaine blonde, Molly. Le bonheur est à deux pas de lui, et les fiançailles aussi, car Molly est à son égard la femme la mieux intentionnée du monde. Mais l'obsession de la vénalité féminime réappa-

raît soudain, Jean ayant mal interprété l'attitude de Molly à l'égard d'un riche banquier. Transporté de rage, le jeune marin se lance dans l'orgie avec une joie désespérée, et rend impossible toute réconciliation avec l'innocente Molly...

La dernière partie du livre nous transporte en Afrique et nous fait assister à la mort de Jean, terrassé par le regret et les maladies exotiques...

Quand, par opposition aux personnages qui l'entourent, le protagoniste d'un roman n'a pas, aux yeux du lecteur, d'existence physique, tandis que sa psychologie explique et baigne l'œuvre, on a de bonnes raisons de croire que ce protagoniste se confond avec l'auteur. C'est le cas de tous les amoureux de Loti. Il semble bien aussi que ce soit, sur un autre plan, celui de Jean Héder. Nous connaissons les grandes lignes de son esprit, mais nous ne *voyons* pas l'homme, et comme il est un peu malaisé d'adhérer à ses convictions, nous conservons à son égard une attitude un peu trop impartiale. Molly, flamboyante de blondeur, est, elle, très incarnée, et les pages où l'auteur a dépeint le vertige, qui saisit Héder en la présence de cette jeune fille, sont sans doute les meilleures de ce livre, qui ne manque ni de fraîcheur, ni de mouvement. Bon nombre de scènes qui y trouvent place nous font songer au cinéma, non qu'elles soient d'une invention facile à l'excès, mais parce que l'enchaînement des images, l'établissement des plans sont manifestement inspirés par la technique même du cinéma. M. Martet et d'autres, nous ont souvent déjà donné cette impression... L'écran, pour certains auteurs, tient aujourd'hui la place qu'a occupée la peinture dans l'œuvre d'un groupe d'écrivains artistes autour de 1900. M. Poydenot a un style ferme et vif. Mais, il a un peu trop de goût pour la métaphore. En dix lignes, nous le voyons comparer un navire qui accoste un quai encombré à *un buveur décidé qui trouve moyen malgré la presse de s'accoter confortablement au comptoir de zinc* — et un homme qui regarde ledit navire à *un rhétoricien qui jauge son examinateur*. Il est vrai que c'est à la première page et que, petit à petit, au fur et à mesure que le récit progresse, les guirlandes sont moins abondantes.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.